

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettres Angloises. Tome Second. Seconde Partrie.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

LETRES
ANGLOISES.

TOME SECOND.
SECONDE PARTIE.



L E T T E R S
A N G E L O I S T S
T O M E T H I R D
L O N D O N



feront conservés longtems. J'ai des événemens sans nombre à vous raconter, & peut-être fort peu de tems pour les écrire. Cependant il faut que je commence par les alarmes où l'insolente Betty a trouvé le moien de me jeter, en m'apportant le compliment de Solmes ; quoique je fusse dans un état, si vous vous souvenez de ma dernière lettre, qui n'avoit pas besoin d'être aggravé par de nouvelles surprises.

Mifs, Mifs, Mifs, s'est-elle écriée, de la porte de ma chambre, les bras levés & tous les doigts étendus ; vous plaît-il de descendre ? Vous allez trouver tout le monde en belle & pleine assemblée, je vous assure : & que vous dirai-je de M. Solmes ? Vous l'allez voir magnifique, comme un Pair de la Grande-Bretagne, avec une charmante perruque blonde, les plus belles dentelles du monde, un habit galonné d'argent, une veste des plus riches & du meilleur goût tout-à-fait bien, en vérité. Vous ferez surprise du changement. Ah ! Mifs, en secouant la tête, quelle pitié que vous vous soiez si fort emportée contre lui ! Mais vous savez fort-bien comment il faut s'y prendre pour reparer le passé : j'espère qu'il ne fera point encore trop tard.

Im-

Impertinente! lui ai-je répondu; tes ordres portent-ils de venir commencer par me causer de l'épouvante?

J'ai pris mon évantail, & je me suis un peu rafraîchie. Tout le monde est là, dites-vous? Qu'entendez-vous par tout le monde?

Mais, ce que j'entens, Miss, (ouvrant la main, avec un geste d'admiration, accompagné d'un regard moqueur, & comptant ses doigts à chaque personne qu'elle nommoit) c'est votre papa! c'est votre maman! c'est votre oncle Harlove! c'est votre oncle Antonin! C'est votre tante Hervey! C'est ma jeune Maîtresse & mon jeune Maître! C'est enfin M. Solmes, avec l'air d'un homme de Cour, qui s'est levé lorsqu'il a prononcé votre nom, & qui m'a dit: (l'effrontée s'ingéra à faire alors une révérence, en tirant la jambe d'aussi mauvaise grace que celui qu'elle vouloit contrefaire) .. Mademoiselle „ Betty, ayez la bonté de présenter mon très-„ humble respect à Miss Clarisse, & de lui „ dire que j'attens ici l'honneur de ses com-„ mandemens.

Avez vous jamais vû, ma chere, une si maligne créature? J'étois si tremblante, qu'à peine avois-je la force de me soutenir. Je me suis assise; & dans mon chagrin, j'ai dit à Betty, que sa Maîtresse lui avoit or-

donné apparemment de m'irriter par ce prélude, pour me mettre hors d'état de paroître avec une modération qui auroit pû m'attirer la pitié de mon oncle.

Mon Dieu, Mifs, comme votre teint s'échauffe ! m'a répondu l'insolente : & prenant mon évantail, que j'avois quitté ; voulez-vous que je vous donne un peu d'air ?

Trêve d'impertinence, Betty. Mais vous dites que toute la famille est avec lui : sâvez-vous, si je dois paroître devant toute cette assemblée ?

Je ne saurois vous dire s'ils demeureront lorsque vous arriverez. Il m'a semblé qu'ils pensoient à se retirer quand j'ai reçu les ordres de M. Solmes. Mais quelle réponse lui porterai-je de votre part ?

Dites-lui que je ne puis descendre Attendez néanmoins Ce fera une affaire finie : dites que je descendrai j'irai je descendrai à l'instant . . . dites ce que vous voudrez, tout m'est égal. Mais rendez-moi mon évantail, & ne tardez pas à m'apporter un verre d'eau.

Elle est descendue. Pendant tout le tems, je n'ai fait que me servir de mon évantail. J'étois toute en feu, & dans un combat terrible avec moi-même. A son retour, j'ai bû un grand verre d'eau. Enfin, pendant l'espé-

l'espérance de me composer mieux, je lui ai dit de marcher devant moi, & j'ai suivie avec précipitation; les jambes si tremblantes, que si je n'avois pas un peu pressé ma marche, je doute que j'eusse pu faire un pas. O ma chere amie! quelle pauvre machine que le corps, lorsque l'ame est en désordre!

La salle, qu'on nomme mon parloir, a deux portes. Au moment que je suis entrée par l'une, mes amis sont sortis par l'autre, & j'ai apperçu la robe de ma sœur, qui sortoit la dernière. Mon oncle Antonin s'étoit retiré aussi; mais il n'a pas tardé à reparoître, comme vous allez l'entendre. Ils sont demeurés tous dans la salle voisine, qui n'est séparée de mon parloir que par une légère cloison. Ces deux pièces ne faisoient autrefois qu'une seule salle, qui a été divisée en faveur des deux sœurs, pour nous donner le moien, à chacune, de recevoir librement nos visites.

M. Solmes s'est avancé vers moi, en se courbant jusqu'à terre. Sa confusion étoit visible dans chaque trait de son visage. Après une demi-douzaine de *Mademoiselle*, dont le son étoit comme étouffé, il m'a dit, qu'il étoit très-fâché..... qu'il avoit une douleur extrême..... que c'étoit un grand malheur pour lui..... là, il s'est arrêté,



fans pouvoir trouver sur le champ le moiën d'achever sa phrase.

Son embarras m'a donné un peu plus de présence d'esprit. La poltronerie d'un adversaire réleve notre courage ; j'en ai fait l'expérience dans cette occasion : quoiqu'au fond, peut-être, le nouveau brave soit encore plus poltron que l'autre.

Je me suis tournée vers une des chaises, qui étoient devant le feu, & je me suis assise, en me rafraichissant de mon éventail. A présent, que je me le rappelle, il me semble que c'étoit prendre un air assez ridicule. J'en aurois du mépris pour moi-même, si j'étois capable de quelque bon sentiment pour l'homme qui étoit devant moi : mais que dire, dans le cas d'une si sincère aversion ?

Il a touffé cinq ou six fois, qui ont produit une phrase complete : je devois, a-t-il dit, m'appercevoir de sa confusion. Cette phrase en a produit deux ou trois autres. Je m'imagine qu'il avoit reçu des leçons de ma tante ; car son trouble, a-t-il repris, ne venoit que de son respect pour une personne aussi parfaite assurément... & dans cette disposition, il espéroit, il espéroit, il espéroit (il a espéré trois fois, avant que d'expliquer de quoi il étoit question)
que

que je serois trop généreuse, la générosité étant mon caractère, pour recevoir avec mépris de si..... de si..... de si véritables preuves de son amour.

Il est vrai, Monsieur, lui ai-je répondu, que je crois vous voir dans une sorte de confusion ; & j'en tire l'espérance que cette entre-vûe, quoique forcée, pourra produire des effets plus heureux que je ne me l'étois promis.

Il a recommencé à tousser, pour animer un peu son courage ! „ Vous ne sauriez vous „ imaginer, Mademoiselle, qu'il ait au „ cun homme assez aveugle sur *vos mérites*, „ pour renoncer aisément à l'approbation & „ au soutien dont il est honoré par votre di „ gne famille, pendant qu'on lui donnera „ l'espérance que par sa persévérance & son „ zèle, il pourra quelque jour obtenir *l'a „ vantage de votre faveur*.

Je ne comprends que trop, Monsieur, que c'est sur cette approbation & ce soutien que vous fondez votre espérance. Il seroit impossible autrement qu'avec un peu d'égard pour votre propre bonheur, vous fussiez capable de résister aux déclarations que votre intérêt, comme le mien, m'a forcée de vous faire de bouche & par écrit.

„Il avoit vû, m'a-t-il dit, plusieurs ex-
 „emples de jeunes Demoiselles, qui après
 „avoir marqué beaucoup d'aversion, s'étoi-
 „ent laissées engager, les unes par des mo-
 „tifs de compassion, d'autres par la perfua-
 „sion de leurs amis, à changer de senti-
 „mens, & qui dans la suite n'en avoient pas
 „été moins heureuses. Il espéroit que je
 „daignerois lui faire la même grace.

Quoiqu'il ne soit pas question, Monsieur,
 de complimens dans une occasion de cette
 importance, je regrette de me voir dans la
 nécessité de vous parler avec une franchise
 qui peut vous déplaire. Apprenez donc
 que ma repugnance est invincible pour vos
 soins. Je l'ai déclarée avec une fermeté qui
 est peut-être sans exemple. Mais je crois
 qu'il est sans exemple aussi, que dans la si-
 tuation où je suis née, une jeune personne
 ait jamais été traitée comme je le suis à votre
 occasion.

„On espère, Mademoiselle, que votre
 „consentement pourra s'obtenir avec le
 „temps. Voilà l'espérance. Si l'on se trom-
 „pe, je serai le plus misérable de tous les
 „hommes.

Vous me permettez, Monsieur de vous
 dire que si quelqu'un doit être misérable, il
 est

est plus jufte que vous le foiez feul, que de vouloir que je le fois avec vous.

„ On peut vous avoir fait, Mademoifelle,
„ des rapports à mon défavantage. Chacun
„ a fes ennemis. Aiez la bonté de me faire
„ connoître ce qu'on vous a dit de moi : j'a-
„ vouerai mes fautes, & je m'en corrigerai ;
„ ou je faurai vous convaincre qu'on m'a
„ noirci injuftelement. J'ai fû auffi, que vous
„ vous étiez offenfée de quelques mots qui
„ me font échappés, fans y penfer peut-
„ être ; mais je fuis sûr de n'avoir rien dit
„ qui ne marque le cas que je fais de vous,
„ & la réfolution où je fuis, de perfifter auf-
„ fi longtems que j'aurai de l'efpérance.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur ; j'ai appris quantité de chofes qui ne font point à votre avantage, & je n'ai pas entendu avec plaifir les mots qui vous font échappés : mais comme vous ne m'êtes & ne me ferez jamais rien, je n'ai pris aucun intérêt aux chofes, & les mots m'ont peu touchée.

„ Je fuis fâché, Mademoifelle, que vous
„ me teniez ce langage. Il eft certain, que
„ vous ne m'avertirez d'aucune faute, dont
„ je n'ai la volonté de me corriger.

Eh-bien, Monsieur, corrigez-vous donc de celle-ci : ne fouhaitez pas qu'on em-
ploie

plioie la violence pour forcer une jeune personne sur le point le plus important de sa vie, par des motifs qu'elle méprise, & en faveur d'un homme qu'elle ne peut estimer; tandis que par ses propres droits elle est assez bien partagée pour se croire supérieure à toutes les offres, & que par son caractère, elle est contente de son partage.

„ Je ne vois pas, Mademoiselle, que vous
 „ en fussiez plus heureuse, quand je renon-
 „ cerois à mes espérances; car...

Je l'ai interrompu: c'est un soin, Monsieur, qui ne vous regarde pas. Faites cesser seulement vos persécutions; & si, pour me punir, on juge à propos de susciter quelqu'autre homme, le blâme ne tombera pas sur vous. Vous aurez droit à ma reconnaissance, & je vous en promets une très-sincère.

Il est demeuré en silence, d'un air extrêmement embarrassé; & j'allois continuer avec plus de force encore, lorsque mon oncle Antonin est entré. „ Allise en Reine, qui donne majestueusement ses audiences? Pourquoi cette humble posture, cher M. Solmes, pourquoi cette distance? „ J'espère qu'avant la fin du jour je vous verrai ensemble un peu plus familiers.

Je

Je me suis levée, aussi-tôt que je l'ai aperçu ; & baissant la tête, un genou à demi plié ; recevez, Monsieur, les respects d'une nièce qui s'afflige d'avoir été privée si long-tems de l'honneur de vous voir : souffrez qu'elle implore votre faveur & votre compassion.

„ Vous aurez la faveur de tout le monde ,
 „ ma nièce , lorsque vous penserez sérieuse-
 „ ment à la mériter.

Si j'ai pû la mériter jamais, c'est à présent qu'elle doit m'être accordée. J'ai été traitée avec une extrême rigueur. J'ai fait des offres qu'on ne devoit pas refuser ; des offres qu'on n'auroit jamais demandées de moi. Quel crime ai-je donc commis, pour me voir honteusement bannie & renfermée ! Pourquoi faut-il qu'on m'ôte jusqu'à la liberté de me déterminer, sur un point qui intéresse également mon bonheur présent & mon bonheur futur ?

„ Mifs Clary, m'a répondu mon oncle,
 „ vous n'avez fait que votre volonté jusqu'à
 „ présent : c'est ce qui oblige vos parens
 „ d'exercer, à leur tour, l'autorité que Dieu
 „ leur a donnée sur vous.

Ma volonté ! Monsieur Permettez-moi de vous demander si ma volonté jusqu'à présent n'a pas été celle de mon pere,
 la

la vôtre, & celle de mon oncle Harlove ? N'ai-je pas mis toute ma gloire à vous obéir ? Je n'ai jamais demandé une faveur, fans avoir bien considéré s'il convenoit de me l'accorder. Et pour marquer à présent mon obéissance, n'ai-je pas offert de me réduire au célibat ? N'ai-je pas offert de renoncer aux bien-faits de mon grand-pere ? Pourquoi donc, mon cher oncle....

„ On ne souhaite pas que vous renonciez
 „ à la donation de votre grand-pere. On ne
 „ demande point que vous préniez le parti du
 „ célibat. Vous connoissez nos motifs, &
 „ nous devinons les vôtres. Je ne fais pas
 „ difficulté de vous dire, qu'avec toute l'af-
 „ fection que nous avons pour vous, nous
 „ vous conduirions plutôt au tombeau que
 „ de voir vos intentions remplies.

Je m'engagerai à ne me marier jamais fans le consentement de mon pere, fans le vôtre, Monsieur, & sans celui de toute la famille. Vous ai-je jamais donné sujet de vous désier de ma parole ? Je suis prête à me lier ici par le plus redoutable ferment....

„ Par le ferment conjugal, voulez-vous
 „ dire ; & bien-tôt avec M. Solmes. Voilà le
 „ lien que je vous promets, ma nièce Clary ;
 „ &

„& plus vous y ferez d'opposition, plus je
„vous assure que vous vous en trouverez mal.

Ce langage, & devant M. Solmes, qui en a paru plus hardi, m'a vivement irritée. Hé-bien, Monsieur, ai-je répondu, c'est alors que vous pourrez me conduire au tombeau. Je souffrirai la mort la plus cruelle, j'entrerais de bon cœur dans le caveau de mes ancêtres, & je le laisserai fermer sur moi, plutôt que de consentir à me rendre misérable pour le reste de mes jours. Et vous, Monsieur, me tournant vers M. Solmes, faites attention à ce que je dis : il n'y a point de mort qui puisse m'effraier plus que d'être à vous, c'est-à-dire, éternellement malheureuse.

La fureur étincelloit dans les yeux de mon oncle. Il a pris M. Solmes par la main, & le tirant vers une fenêtre : „que
„cet orage ne vous surprenne point, cher
„Solmes; n'en aiez pas la moindre inquié-
„tude. Nous savons dequoi les femmes
„sont capables. Et relevant son exhortation par un affreux jurement, le vent, à - t - il
„continué, n'est pas plus impétueux ni plus
„variable. Si vous ne croiez pas votre
„tems mal employé auprès de cette ingrate,
„j'engage ma parole, que nous lui ferons
„*baïsser les voiles!* je vous le promets; &
pour

pour confirmer sa promesse, il a juré encore une fois. Ensuite venant à moi, qui m'étois approchée de l'autre fenêtre, pour me remettre un peu de mon désordre, la violence de son mouvement m'a fait croire qu'il m'alloit battre. Il avoit le poing fermé, le visage en feu, les dents ferrées ;
 „oui, oui, oui, ma nièce, vous serez la
 „femme de M. Solmes: nous saurons bien
 „vous y faire consentir, & nous ne vous
 „donnons pas plus d'une semaine. Il a juré pour la troisième fois. C'est l'habitude, comme vous savez, de la plupart de ceux qui ont commandé sur mer.

Je suis au désespoir, Monsieur, lui ai-je dit, de vous voir dans une si furieuse colère. J'en connois la source: ce sont les instigations de mon frere, qui ne donneroit pas néanmoins l'exemple d'obéissance qu'on exige de moi. Il vaut mieux que je me retire. Je crains de vous irriter encore plus: car malgré tout le plaisir que je prendrois à vous obéir, si je le pouvois, ma résolution est si déterminée, que je ne puis pas même souhaiter de la vaincre.

Pouvois-je mettre moins de force dans mes déclarations, devant M. Solmes? J'étois déjà près de la porte; tandis que se regardant tous deux, ils paroissoient incertains,

tains, s'ils devoient m'arrêter ou me laisser fortir. Qu' aurois-je rencontré dans mon chemin, que mon tiran de frere, qui avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé ?

Jugez de ma surprise, lorsque me repoussant dans la chambre, & fermant, la porte, après y être entré avec moi, il m'a saisi la main avec violence : „Vous retournerez, jolie Miss, vous retournerez, s'il vous plaît. Il n'est pas question d'être *enterrée dans un caveau* ; les *instigations* de votre frere n'empêcheront pas qu'il ne vous rende service. Ange tombé ! (en jettant les yeux de travers, sur mon visage abbatu). Tant de douceur dans cette phisonomie, & tant d'obstination sous cette belle chevelure ! (en me frappant de la main sur le cou). Véritable femme, dans un âge si peu avancé ! Mais faites y bien attention, (en baissant la voix, comme s'il eût voulu garder des bienseances devant M. Solmes) vous n'aurez jamais votre libertin : &, reprénant son premier ton ; cet honête homme aura la bonté d'empêcher votre ruine ; vous bénirez quelque jour, ou vous aurez raison de bénir sa *descendance*. Voilà le terme qu'un brutal de frere n'a pas rougi d'employer.



Il m'avoit menée jusqu'à M. Solmes. Il a pris sa main, comme il tenoit la mienne.
 „Tenez, Monsieur, lui a-t-il dit; voici la
 „main d'une rebelle. Je vous la donne.
 „Elle confirmera ce don avant la fin de la
 „semaine, ou je lui déclare qu'elle n'aura
 „plus de pere, de mere, ni d'oncles, dont
 „elle puisse se vanter.

J'ai retiré le bras avec indignation.

Comment donc, Mifs? m'a dit mon impérieux frere.

Comment donc, Monsieur? Quel droit avez-vous de disposer de ma main? Si vous gouvernez ici tout le monde, votre empire ne s'étendra pas sur moi, dans un point, surtout, qui me touche uniquement, & dont vous n'aurez jamais la disposition.

J'aurois voulu pouvoir dégager ma main d'entre les siennes; mais il me la tenoit trop ferrée. Laissez-moi, Monsieur. Vous me blessez cruellement. Votre dessein est-il d'ensanglanter la scène? Je vous le repète, quel droit avez-vous de me traiter avec cette barbarie? Il m'a secoué le bras, en jettant ma main comme en cercle, avec une violence qui m'a fait sentir de la douleur jusqu'à l'épaule. Je me suis mise à pleurer, & j'ai porté l'autre main à la partie affligée. M. Solmes & mon oncle l'ont blâmé de cet em-
 por-

empôrtement. Il a répondu, qu'il ne pouvoit résister à son impatience, & qu'il se souvenoit de ce qu'il m'avoit entendu dire de lui avant qu'il fût entré : qu'il n'avoit fait d'ailleurs que me rendre une main, que je ne méritois pas qu'il eût touchée ; & que cette affectation de douleur étoit un de mes artifices.

M. Solmes lui a dit qu'il renonceroit plutôt à toutes ses espérances, que de me voir traitée avec cette rigneur. Il s'est offert à plaider en ma faveur, en me faisant une révérence, comme pour demander mon approbation. Je lui ai rendu grâces de l'intention qu'il avoit de me sauver de la violence de mon frere ; mais j'ai ajouté que je ne souhaitois pas d'avoir cette obligation à un homme, dont la cruelle persévérance étoit l'occasion, ou du-moins le prétexte, de toutes mes disgrâces.

Que vous êtes généreux, M. Solmes ! a repris mon frere, de prendre parti pour cet esprit indomptable. Mais je vous demande en grace de persister. Je vous le demande, pour l'intérêt de notre famille ; & pour le sien, si vous l'aimez. Empêchons-la, s'il se peut, de courir à sa ruine. Régardéz-la. Pensez à ses admirables qualités. Tout le monde les reconnoit, & nous en avons fait



notre gloire jusqu'à présent. Elle est digne de tous nos efforts pour la sauver. Deux ou trois attaques de plus, & je la garantis à vous. Comptez qu'elle récompensera parfaitement votre patience. Ne parlez donc pas d'abandonner vos vûes, pour quelques apparences d'une folle douleur. Elle a pris un ton, que son embarras est de quitter avec les petites graces de son sexe. Vous n'avez à combattre que son orgueil & son obstination. Je vous répons que dans quinze jours, vous ferez aussi heureux *qu'un mari peut l'être.*

Vous n'ignorez pas, ma chere, que c'est un des talens de mon frere, d'exercer ses railleries sur notre sexe & sur l'état du mariage. Il ne donneroit pas dans cette affectation, s'il n'étoit persuadé qu'elle fait honneur à son esprit : comme M. Wyerley, & quelques autres personnes de votre connoissance, & de la mienne, croient s'en faire beaucoup, en cherchant à jeter du ridicule sur les choses saintes : tous égarémens qui partent du même principe. Ils veulent qu'on leur croie trop d'esprit pour être honnêtes gens.

M. Solmés, d'un air satisfait, a répondu présomptueusement „qu'il étoit disposé à „tout souffrir pour obliger ma famille, & „pour

pour me sauver ; ne doûtant point, a-t-il ajouté, que s'il étoit assez heureux pour réussir, il ne fût amplement récompensé.

Je n'ai pû soutenir un traité si offensant : Monsieur, lui ai-je dit, si vous avez quelque égard pour votre propre bonheur (il n'est pas question du mien ; vous n'êtes pas assez généreux pour le faire entrer dans votre système) je vous conseille de ne pas pousser plus loin vos prétentions. Il est juste de vous apprendre qu'avant le traitement que j'ai essuïé à votre occasion, je n'ai trouvé dans mon cœur que de l'éloignement pour vous ; & pouvez-vous me croire les sentimens si bas, que la violence ait été capable de les changer.

Et vous, Monsieur, (me tournant vers mon frere) si vous croiez que la douceur soit toujours une marque de mollesse, & qu'il n'y ait point de grandeur d'ame sans arrogance ; reconnoissez que vous vous êtes une fois trompé. Vous éprouverez désormais qu'une ame généreuse ne doit pas être forcée, & que.... Finissez ; je vous l'ordonne, m'a dit l'impérieux personnage ; & levant les yeux & les mains au Ciel, il s'est tourné vers mon oncle ; entendez-vous, Monsieur ? Voilà cette nièce sans défaut, cette favorite de la famille.



Mon oncle s'est approché de moi, en me parcourant des yeux, depuis la tête jusqu'aux pieds. „Est-il possible que ce soit vous, „Mifs Clary. Tout ce que j'entens vient-il „de votre bouche?

Oui, Monsieur, ce qui paroît faire votre doute est possible : & je ne balance point à dire encore, que la force de mes expressions n'est qu'une suite naturelle du traitement que j'ai reçu, & de la barbarie avec laquelle je suis traitée jusqu'en votre présence, par un frere, qui n'a pas plus d'autorité sur moi que je n'en ai sur lui.

„Ce traitement, ma nièce, n'est venu „qu'après mille autres moiens, dont on a „fait inutilement l'essai.

L'essai ! Monsieur. Dans quelle vûe ? Mes demandes vont-elles plus loin que la liberté de refuser ? Vous pouvez, Monsieur, (en me tournant vers M. Solmes), sans-doute vous pouvez trouver un motif de persévérance, dans la manière-même dont j'ai souffert toutes les persécutions que vous m'avez attirées. C'est un exemple qui vous apprend ce que je suis capable de supporter, si ma mauvaise destinée me forçoit jamais d'être à vous.

Juste Ciel ! s'est écrié Solmes, avec cent différentes contorsions de corps & de visage ;
quelle

quelle interprétation, Mademoiselle, vous avez la cruauté de donner à mes sentimens!

Une interprétation juste, Monsieur, car celui qui peut voir & approuver, qu'une personne pour laquelle il s'attribue quelques sentimens d'estime soit aussi mal-traitée que je le suis, doit être capable de la traiter de même: & faut-il d'autre preuve de votre approbation, que votre persévérance déclarée, lorsque vous savez si-bien que je ne suis bannie, renfermée, accablée d'insultes, que dans la vûe de m'arracher un consentement que je ne donnerai jamais?

Pardon, Monsieur, (en me tournant vers mon oncle) je dois un respect infini au frere de mon pere. Je vous demande pardon de ne pouvoir vous obéir. Mais mon frere n'est que mon frere. Il n'obtiendra rien de moi par la contrainte.

Tant d'agitation m'avoit jettée dans un extrême désordre. Ils commençoient à garder le silence au-tour de moi; & se promenant par intervalles, dans un désordre aussi grand que le miën, ils paroïssent se dire par leurs regards, qu'ils avoient besoin de se retrouver ensemble pour tenir un nouveau conseil. Je me suis assise, en me servant de mon évantail. Le hazard m'ayant placée devant une glace, j'ai remarqué que la couleur



leur me revenoit & m'abandonnoit successivement. Je me sentoïis foible; & dans la crainte de m'évanouir, j'ai sonné, pour demander un verre d'eau. Betty est venue. Je me suis fait apporter de l'eau, & j'en ai bû un plein verre. Personne ne sembloit tourner son attention sur moi. J'ai entendu mon frere, qui disoit à Solmes; artifice, artifice: ce qui l'a peut-être empêché de s'approcher de moi; outre la crainte de n'être pas bien reçu. D'ailleurs j'ai crû m'apercevoir qu'il étoit plus touché de ma situation que mon frere. Cependant, ne me trouvant pas beaucoup mieux, je me suis levée; j'ai pris le bras de Betty: soutenez-moi, lui ai-je dit; & d'un pas chancelant, qui ne m'a point empêchée de faire une révérence à mon oncle, je me suis avancée vers la porte. Mon oncle m'a demandé où j'allois. „Nous n'avons pas fini avec vous. „Ne sortez pas. M. Solmes a des informations à vous donner, qui vous surprendront; & vous n'éviterez pas de les entendre. J'ai besoin, Monsieur, de prendre l'air pendant quelque minutes. Je reviendrai, si vous l'ordonnez. Il n'y a rien que je refuse d'entendre. Je me flatte que c'est une fois pour toutes. Sortez avec moi, Betty.

Ainsi,

Ainsi, sans recevoir d'autre défense, je me suis retirée au jardin ; & là, me jettant sur le premier siège & me couvrant le visage du tablier de Betty, la tête appuyée sur elle, & mes mains entre les siennes, j'ai donné passage à la violence de ma douleur, par mes larmes : ce qui m'a peut-être sauvé la vie ; car je me suis sentie aussi-tôt soulagée.

Je vous ai parlé tant de fois de l'impertinence de Betty, qu'il est inutile de vous fatiguer par de nouveaux exemples. Toute ma tristesse ne l'a point empêchée de prendre de grandes libertés avec moi, lorsqu'elle m'a vûe un peu remise, & assez forte pour m'enfoncer plus avant dans le jardin. J'ai été obligé de lui imposer silence par un ordre absolu. Elle s'est tenue alors derrière moi, de fort mauvaise humeur, comme j'en ai jugé par ses murmures.

Il s'est passé près d'une heure avant qu'on m'ait fait rappeler. L'ordre m'est venu par ma cousine *Dolly* * Hervey, qui s'est approchée de moi, l'œil plein de compassion & de respect ; car vous savez qu'elle m'a toujours aimée, & qu'elle se donne elle-même le nom de mon écolière. Betty nous a quittées.

V 5 On

* Dorotée.



On veut donc que je retourne au supplice, lui ai-je dit. Mais quoi, Mifs ? il semble que vous aiez pleuré. Qui seroit capable de retenir ses larmes ? m'a-t-elle répondu. Quelle en est donc l'occasion, j'ai crû que dans la famille, il n'y avoit que moi qui eût sujét de pleurer. Elle m'a dit, que le sujét n'étoit que trop juste, pour tous ceux qui m'aimoient autant qu'elle. Je l'ai ferrée entre mes bras. C'est donc pour moi, chere cousine, que votre cœur s'est attendri jusqu'aux larmes ! Il n'y-a jamais eu d'amitié perdue entre-nous. Mais dites-moi de quoi je suis menacée, & ce que m'annonce cette tendre marque de votre compassion.

„Ne faites pas connoître que vous sa-
 „chiez tout ce que je vais vous dire ; mais
 „ je ne suis pas la seule qui pleure pour vous.
 „ Ma mere a beaucoup de peine à cacher ses
 „ larmes. On n'a jamais vû, dit-elle, de
 „ malice aussi noire que celle de mon cou-
 „ sin Harlove ; il ruinera la fleur & l'orne-
 „ ment de la famille.

Comment donc, chere cousine ? Ne s'est-elle pas expliquée davantage ? Comment, ma chere ?

„Oui : elle dit que M. Solmes auroit
 „ déjà renoncé à ses prétentions, parce qu'il
 „ reconnoît que vous le haïssez & qu'il n'y
 a pas

„ a pas d'espérance; & que votre mere vou-
 „ droit qu'il y renonçât, & qu'on s'en tint
 „ à votre promesse, de ne jamais vous ma-
 „ rier sans le consentement de la famille.
 „ Ma mere est du même avis, car nous
 „ avons entendu tout ce qui s'est passé dans
 „ votre parloir, & l'on voit bien qu'il est
 „ impossible de vous engager à recevoir
 „ M. Solmes. Mon oncle Harlove paroît
 „ penser de même; ou, du-moins, ma mere
 „ dit qu'il ne paroît pas s'y opposer. Mais
 „ votre pere est inébranlable. Il s'est mis
 „ en colére à cette occasion, contre votre
 „ mere & la mienne. Là-dessus, votre
 „ frere, votre sœur & mon oncle Antonin
 „ sont venus se joindre à lui, & la scène est
 „ entièrement changée. En un mot, ma
 „ mere dit à présent qu'on a pris des enga-
 „ gemens bien forts avec M. Solmes; qu'il
 „ vous régarde comme une jeune personne
 „ accomplie; qu'il prendra patience s'il n'est
 „ point aimé; & que, comme il l'assûre lui-
 „ même, il se croira heureux, s'il peut vi-
 „ vre six mois seulement avec la qualité de
 „ votre mari: pour moi, je crois entendre
 „ son langage, & je suppose qu'il vous se-
 „ roit mourir de chagrin au septième; car
 „ je fais qu'il a le cœur dur & cruel.

Mes

Mes amis, chere cousine, peuvent abrégger mes jours comme vous le dites, par leurs cruels traitemens ; mais jamais M. Solmes n'aura ce pouvoir.

„ C'est ce que j'ignore, Miss. Autant
 „ que j'en puis juger, vous aurez bien du
 „ bonheur, si vous évitez d'être à lui. Ma
 „ mere dit qu'ils sont à présent plus d'accord
 „ que jamais, à l'exception d'elle, qui se
 „ voit forcée de déguiser ses sentimens. Vo-
 „ tre pere & votre frere, sont d'une humeur
 „ si outrageante !

Je m'arrête peu aux discours de mon frere, chere Dolly ; il n'est que mon frere : mais je dois à mon pere autant d'obéissance que de respect, si je pouvois obéir.

On sent croître sa tendresse pour ses amis, ma chere Miss Howe, lorsqu'ils prennent parti pour nous dans le malheur & l'oppression. J'ai toujours aimé ma cousine Dolly ; mais le tendre intérêt qu'elle prend à mes peines me l'a rendue dix fois plus chere. Je lui ai demandé ce qu'elle feroit à ma place ? Elle m'a répondu, sans hésiter : „ je prendrois sur le champ M. Lovelace ; je me mettrois en possession de ma terre, & l'on n'entendrait plus parler de rien. M. Lovelace, m'a t-elle dit, est un homme de
 mérite,

mérite, à qui M. Solmes n'est pas digne de rendre les plus vils offices.

Elle m'a dit aussi „qu'on avoit prié fa
„mere de me venir prendre au jardin, mais
„qu'elle s'en étoit excusée; & qu'elle étoit
„trompée, si je n'allois être jugée par toute
„l'assemblée de la famille.

Je n'avois rien à souhaiter plus ardemment. Mais on m'a dit depuis que mon pere, ni ma mere, n'avoient pas voulu se hasarder à paroître: l'un, apparemment dans la crainte de s'emporter trop; ma mere, par des considérations plus tendres.

Nous sommés rentrées pendant ce tems-là dans la maison. M^{rs} Hervey, après m'avoir accompagnée jusqu'à mon parloir, m'y a laissée seule, comme une victime dévouée à son mauvais sort. N'appercevant personne, je me suis assise; & dans mes tristes réflexions, j'ai eu la liberté de pleurer.

Tout le monde étoit dans la salle voisine. J'ai entendu un mélange confus de voix, les unes plus fortes, qui en couvroient de plus douces & plus tournées à la compassion. Je distinguois aisément que les dernières étoient celles des femmes. O ma chere! qu'il y a de dureté dans l'autre sexe! Comment des enfans du même sang deviennent-



ils si cruels l'un pour l'autre ? Est-ce dans leurs voïages, que le cœur des hommes s'endurcit ? Est-ce dans le commerce qu'ils ont ensemble ? Enfin, comment peuvent-ils perdre les tendres inclinations de l'enfance ? Cependant ma sœur est aussi dure qu'aucun d'eux. Mais peut-être n'est-elle pas une exception non-plus ; car on lui a toujours trouvé quelque chose de mâle dans l'air & dans l'esprit. Peut-être a-t-elle une ame de l'autre sexe, dans un corps du nôtre. Pour l'honneur des femmes, c'est le jugement que je veux porter à l'avenir, de toutes celles qui se formant sur les manières rudes des hommes, s'écartent de la douceur qui convient à notre sexe.

Ne soiez pas étonnée, chere amie, de me voir interrompre mon recit par des réflexions de cette nature. Si je le continuois rapidement, sans me distraire un peu par d'autres idées, il me feroit presque impossible de conserver du pouvoir sur moi-même. La chaleur du ressentiment prendroit toujours le dessus : au-lieu que se refroidissant par ce secours, elle laisse à mes esprits agités le tems de se calmer, à mesure que j'écris.

Je ne crois pas avoir été moins d'un quart d'heure, livrée, seule & sans aucun soulagement,

gement, à mes tristes méditations, avant que personne ait paru faire attention à moi. Ils étoient comme en plein débat. Ma tante a regardé la première : ha ! ma chere, a-t-elle dit, êtes-vous là ? Et retournant aussi-tôt vers les autres, elle leur a dit que j'étois rentrée.

Alors j'ai entendu le bruit diminuer ; & suivant leurs délibérations, comme je le suppose, mon oncle Antonin est venu dans mon parloir, en disant, d'une voix haute, pour donner du crédit à M. Solmes ; „ que „ je vous serve d'Introducteur, mon cher „ ami ; & le conduisant en effêt par la main : tandis que le galant personnage suivoit lourdement, mais un peu en dehors & à petits pas doublés, pour éviter de marcher sur les talons de son guide. Pardonnez, ma chere, une raillerie assez déplacée ; vous savez que tout paroît choquant dans l'objêt d'une juste averfion.

Je me suis levée. Mon oncle avoit l'air chagrin. Asseiez-vous, m'a-t-il dit, asseiez-vous : & tirant une chaise près de la mienne, il y a fait asseoir son ami, qui vouloit d'abord s'en défendre. Ensuite il s'est assis lui-même, vis-à-vis de lui, c'est-à-dire à mon autre côté.

Il a pris ma main dans les siennes : „ Hé-
 „ bien, ma nièce, il nous reste peu de chose
 „ à dire de plus ; sur un sujet qui paroît
 „ vous être si désagréable ; à moins que
 „ vous n'avez profité du tems pour faire de
 „ plus sages réflexions. Je veux savoir da-
 „ bord ce qui en est.

Le sujet, Monsieur, ne demande point de
 réflexions. „ Fort-bien, fort-bien, Made-
 „ moiselle, (en quittant ma main). Me se-
 „ rois-je jamais attendu à cette obstination ?

Au nom du Ciel, chere Mademoiselle !
 m'a dit affectueusement M. Solmes, en
 joignant les mains : la voix lui a manqué
 pour finir sa pensée.

Au nom du Ciel, Monsieur ? Et qu'a
 de commun, s'il vous plaît, l'intérêt du
 Ciel avec le vôtre ?

Il est demeuré en silence. Mon oncle ne
 pouvoit être que fâché ; & c'est ce qu'il
 étoit déjà auparavant. „ Allons, allons,
 „ s'adressant à M. Solmes, il ne faut plus
 „ penser aux supplications. Vous n'avez
 „ point autant d'assurance que je le vou-
 „ drois, pour attendre ce que vous méritez
 „ d'une femme : & se tournant vers moi,
 il a commencé à s'étendre sur tout ce qu'il
 s'étoit proposé de faire en ma faveur. C'é-
 toit pour moi, plus que pour son neveu ou
 son

son autre nièce, qu'après son retour des Indes, il avoit pris le parti du célibat: mais puisqu'une fille perverse méprisoit les avantages qu'il avoit été disposé à lui prodiguer, il étoit résolu de changer toutes ses mesures.

Je lui ai répondu, que j'étois pénétrée de reconnoissance pour ses obligeantes intentions; mais que, dans mes principes, je préférois, de sa part, des regards & des expressions tendres à toutes ses autres faveurs.

Il a jetté les yeux autour de lui, d'un air étonné. M. Solmes avoit la vûe baissée, comme un criminel qui désespère de sa grace. L'un & l'autre demeurant sans parler; j'étois fâchée, ai-je ajoûté, que ma situation m'obligeât de hazarder des vérités qui pouvoient paroître dures; mais j'avois raison de croire que si mon oncle prenoit seulement la peine de convaincre mon frere & ma sœur, qu'il étoit déterminé à changer les généreuses vûes qu'il avoit eues en ma faveur, il pourroit obtenir pour moi, de l'un & de l'autre, des sentimens que je n'espérois pas dans une autre supposition.

Mon oncle a témoigné que ce discours lui déplaisoit: mais il n'a pas eu le téms d'expliquer ses idées. Mon frere, entrant

T. II. P. II. X aussi-

aussi-tôt d'un air furieux, m'a donné plusieurs noms outrageans. Sa domination, qu'il voit si bien établie, paroît l'élever au-dessus des bienféances. Etoit-ce là, m'a-t-il dit, l'interprétation que le dépit me faisoit donner à ses soins fraternels, aux efforts qu'il faisoit, & qui lui réussissoient si mal, pour me sauver de ma ruine?

Oui, n'ai-je pas balancé à lui répondre; il est impossible autrement d'expliquer tous les traitemens que je reçois de vous: & je ne fais pas difficulté de répéter devant vous à mon oncle, comme je le dirai aussi à mon oncle Jules, lorsqu'il me sera permis de le voir, que je les prie tous deux de faire tomber leurs bien-faits sur vous & sur ma sœur, & de ne réserver pour moi que des regards & des expressions tendres, unique bien que je désire pour me croire heureuse.

Si vous les aviez vus se régarder mutuellement avec une sorte d'admiration! Mais, en présence de Solmes, pouvois-je m'expliquer avec moins de force?

Et quant à vos soins, Monsieur, ai-je continué, en parlant à mon frere, je vous assure encore qu'ils sont inutiles. Vous n'êtes que mon frere. Graces au Ciel, mon pere & ma mère sont pleins de vie; & quand j'aurois le malheur de les perdre,
vous

vous m'avez mis en droit de vous déclarer que vous seriez le dernier homme du monde à qui je voulusse abandonner le soin de mes intérêts.

„Comment, ma nièce ? a répondu mon
„oncle. Un frere unique n'est-il rien
„pour vous ? N'est-il pas comptable de
„l'honneur de sa sœur, & de celui de sa fa-
„mille ?

Mon honneur, Monsieur, est indépen-
dant de ses soins. Mon honneur n'a jamais
été en danger, avant le soin qu'il en a voulu
prendre. Pardon, Monsieur ; lorsque mon
frere saura se conduire en frere, ou du-moins
en galant homme, il pourra s'attirer de moi
plus de considération que je ne crois lui en
devoir aujourd'hui.

J'ai cru mon frere prêt à se jeter furieu-
sément sur moi. Mon oncle lui a fait honte
de sa violence ; mais il n'a pû l'empêcher de
me donner des noms fort durs, & de dire à
M. Solmes, que j'étois indigne de son at-
tention. M. Solmes a pris ma défense avec
une chaleur qui m'a surprise. Il a déclaré,
qu'il ne pouvoit supporter que je fusse traitée
sans aucun ménagement. Cependant il s'est
expliqué dans des termes si forts, & mon
frere a paru se ressentir si peu de cette cha-
leur, que j'ai commencé à le soupçonner
X 2 d'artifice.

d'artifice. Je me suis imaginé, que c'étoit une invention concertée, pour me persuader que j'avois quelque obligation à M. Solmes; & que l'entre-vüe même pouvoit n'avoir été sollicitée que dans cette espérance. Le seul soupçon d'une ruse si basse auroit suffi pour me causer autant d'indignation que de mépris; mais il s'est changé en certitude, lorsqu'il j'ai entendu mon oncle & mon frere qui s'épuisoient en complimens, non moins affectés, sur la noblesse du caractère de M. Solmes, & sur cet excès de générosité qui lui faisoit rendre le bien pour le mal. J'ai dédaigné de leur faire connoître ouvertement que je pénétois leur intention. Vous êtes heureux, Monsieur, ai-je dit à mon défenseur, de pouvoir acquérir si facilement des droits sur la reconnoissance de toute une famille; mais exceptez en néanmoins celle que votre dessein est particulièrement d'obliger. Comme ses disgrâces ne viennent que de la faveur-même où vous êtes, elle ne croit pas vous avoir beaucoup d'obligation lorsque vous la défendez contre la violence d'un frere.

On m'a traitée d'incivile, d'ingrate, d'indigne créature.

Je conviens de tout, ai-je répondu. Je reçois tous les noms qui peuvent m'être donnés,

nés, & je reconnois que je les mérite. J'avoue mon indignité à l'égard de M. Solmes. Je lui crois, sur votre témoignage, des qualités extraordinaires, que je n'ai ni le tems ni la volonté d'examiner. Mais je ne puis le remercier de sa médiation, parce que je crois voir avec la dernière clarté (en regardant mon oncle) qu'il se fait ici auprès de tout le monde un mérite à mes dépens. Et me tournant vers mon frere, que ma fermeté sembloit avoir réduit au silence; je reconnois aussi, Monsieur, la surabondance de vos soins; mais je vous en décharge, aussi longtems du moins que le Ciel me conférera des Parens plus proches & plus chers; parce que vous ne m'avez pas donné sujet de penser mieux de votre prudence que de la mienne. Je suis indépendante de vous, Monsieur, quoique je ne veuille jamais l'être de mon pere. A l'égard de mes oncles, je désire ardemment leur estime & leur affection, & c'est tout ce que je désire d'eux. Je le repète, Monsieur, pour votre tranquillité & pour celle de ma sœur.

A peine avois je fini ces derniers mots, que Betty entrant d'un air empressé, & jetant sur moi un coup d'œil aussi dédaigneux que j'aurois pû l'attendre de ma sœur, a dit à mon frere, qu'on souhaitoit de lui dire



deux mots dans la chambre voisine. Il s'est approché de la porte, qui étoit demeurée entre-ouverte; & j'ai entendu cette foudroyante sentence, de la bouche de celui qui a droit à tout mon respect: mon fils, que la Rebelle soit conduite à l'instant, chez mon frere Antonin. A l'instant, dis-je. Je ne veux pas qu'elle soit ici dans une heure.

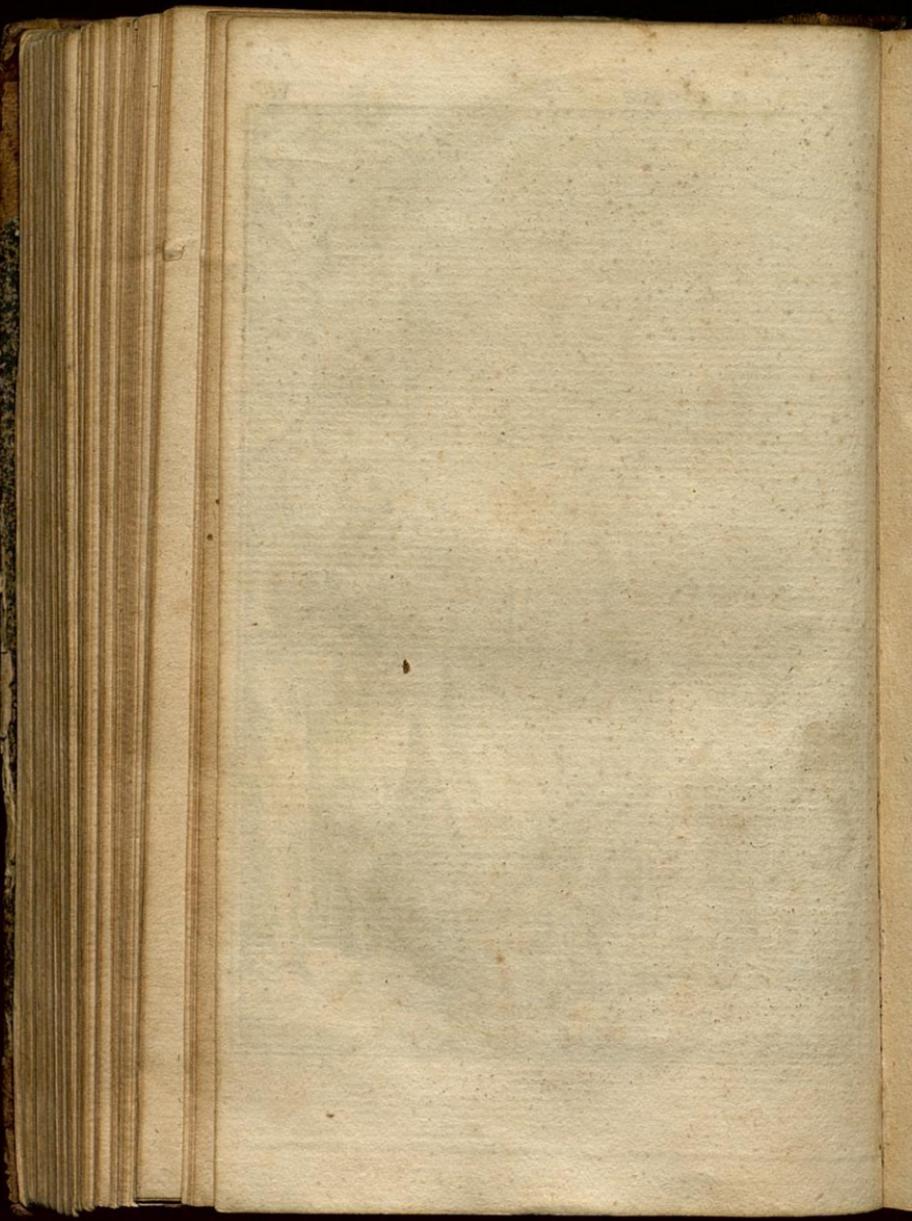
J'ai tremblé. J'ai pali, sans doûte. Je me suis sentie prête à m'évanouir. Cependant, sans considérer ce que j'allois faire, ni ce que j'avois à dire, j'ai recueilli toutes mes forces pour m'élançer vers la porte; & je l'aurois ouverte, si mon frere, qui l'avoit fermée en me voiant avancer vers lui, ne s'étoit hâté de mettre la main sur la clé. Dans l'impossibilité de l'ouvrir, je me suis jettée à genoux, les bras & les mains étendues contre la cloison: ô mon pere! mon cher pere! me suis-je écriée, recevez moi du moins à vos pieds. Permettez-moi d'y plaider ma cause. Ne rejetez pas les larmes de votre malheureuse fille!

Mon oncle a porté son mouchoir à ses yeux. M. Solmes a fait une grimace d'attendrissement, qui rendoit son visage encore plus hideux. Mais le cœur de marbre de mon frere n'a pas été touché.

Je demande grace à genoux, ai-je continué; je ne me leverai pas sans l'avoir obtenue:



S. J. Lang. sc.



tenue : je mourrai de douleur dans la posture où je suis. Que cette porte soit celle de la miséricorde. Ordonnez, Monsieur, qu'elle soit ouverte ; je vous en conjure, cette fois, cette seule fois, quand elle devoit ensuite m'être fermée pour jamais.

Quelqu'un s'est efforcé d'ouvrir de l'autre côté ; ce qui a obligé mon frere d'abandonner tout d'un coup la clé : & moi, qui continuois de pousser la porte dans la même posture, je suis tombée sur le visage, dans l'autre salle ; assez heureusement néanmoins pour ne me blesser. Tout le monde en étoit sorti, à l'exception de Betty, qui m'a aidée à me relever. J'ai jetté les yeux sur toutes les parties de la chambre ; & n'y voyant personne, je suis rentrée dans l'autre, appuyée sur Betty, & je me suis jettée sur la première chaise. Un déluge de pleurs a servi beaucoup à me soulager. Mon oncle, mon frere & M. Solmes m'ont quittée, pour aller réjoindre mes autres juges.

J'ignore ce qui s'est passé entre-eux ; mais, après m'avoir laissé quelque tems pour me remettre, mon frere est revenu, avec une contenance sombre & hautaine : votre pere & votre mere, m'a-t-il dit, vous ordonnent de vous disposer sur le champ à vous rendre chez votre oncle. N'aiez aucun embarras



pour vos commodités. Vous pouvez donner vos clés à Betty. Prenez les, Betty, si cette perverse les a sur elle, & portez les à sa mere. On prendra soin de vous envoyer tout ce qui est convenable; mais vous ne passerez pas la nuit dans cette maison.

J'ai répondu que je n'étois pas bien aise de remettre mes clés à d'autres qu'à ma mere, & même en mains propres: qu'il voioit le désordre de ma santé; qu'un départ si brusque pouvoit me coûter la vie, & que je demandois en grace qu'il fût différé du-moins jusqu'à Mardi.

C'est, Mademoiselle, ce qui ne vous sera point accordé. Préparez vous pour ce soir, & remettez vos clés à Betty; si vous n'aimez mieux me les donner à moi-même. Je les porterai à votre mere.

Non, mon frere, non. Vous aurez la bonté de m'excuser.

Vous les donnerez. Il le faut absolument. Rebelle sur tous les points, Mademoiselle Clary? Auriez-vous quelque chose en réserve qui ne dût pas être vû de votre mere?

Non, si l'on me permet de l'accompagner. Il est parti, en me disant, qu'il alloit rendre compte de ma réponse. Bien-tôt, j'ai vû entrer Miss Dolly Hervey, qui m'a dit

dit tristement qu'elle étoit fâchée du message, mais que ma mere demandoit absolument la clé de mon cabinet & celles mes tiroirs.

Dites à ma mere, que j'obéis à ses ordres. Dites lui, que je ne fais point de conditions avec ma mere : mais que si ses recherches ne lui font rien trouver qu'elle désapprouve, je la supplie de permettre que je demeure ici quelques jours de plus. Allez, chere cousine, rendez-moi ce bon office si vous le pouvez. La tendre Dolly n'a pû retenir ses larmes. Elle a reçu mes clés. Elle a passé les bras autour de mon cou, en disant, qu'il étoit bien triste de voir pousser si loin la rigueur. J'ai remarqué que la présence de Betty ne lui permettoit pas de s'expliquer davantage. Cachez votre pitié, ma chere, n'ai-je pû m'empêcher de lui dire ; on vous en feroit un crime. Vous voiez devant qui vous êtes. L'insolente Betty a fouri dédaigneusement : une jeune Demoiselle, a-t-elle eu la hardiesse de répondre, qui en plaignoit une autre dans des affaires de cette nature, promettoit beaucoup elle-même pour l'avenir. Je l'ai traitée fort mal, & je lui ai ordonné de me délivrer de sa présence. Très-volontiers, m'a-t-elle dit avec la même au-



dace, si les ordres de ma mere ne l'obligeoient de demeurer.

J'ai reconnu ce qui l'arrêtoit, lorsqu'ayant voulu remonter à mon appartement, après le départ de ma cousine elle m'a déclaré (quoiqu'avec beaucoup de regrèt, m'a-t-elle dit) qu'elle avoit ordre de me retenir. Oh! c'est trop. Une effrontée telle que vous, ne m'empêchera point.... Elle s'est hâtée de tirer la sonnette, & mon frere accourant aussi-tôt, s'est rencontré sur mon passage. Il m'a forcée de retourner, en me repétant plusieurs fois qu'il n'étoit pas tems encore. Je suis rentrée; & me jettant sur une chaise, je me suis mise à pleurer amèrement.

Le recit de son indécent langage, pendant qu'il m'a servi comme de Geolier avec Betty, & ses railleries amères sur mon silence & sur mes pleurs n'ajouteroient rien d'utile à cette peinture. J'ai demandé plusieurs fois la permission de me retirer dans mon appartement. Elle m'a été refusée. La recherche, apparemment, n'étoit pas finie. Ma sœur étoit du nombre de ceux qui s'y emploioient de toutes leurs forces. Personne n'étoit capable d'y apporter plus de soin. Qu'il est heureux pour moi que leurs malignes espérances aient été trompées!

Après

Après avoir reconnu qu'ils perdoient leur peine, ils ont pris le parti de me faire essuyer une nouvelle visite de M. Solmes, introduit cette fois par ma tante Hervey, qui ne se prêtoit pas, comme je m'en suis apperçue, fort volontiers à ce ministère, & toujours accompagné néanmoins de mon oncle Antonin, pour soutenir apparemment la fermeté de ma tante.

Mais je commence à me trouver fort apesantie. Il est deux heures du matin. Je vais me jeter sur mon lit toute vêtue; pour me reconcilier un peu avec le sommeil, s'il veut s'arrêter quelques momens dans mes yeux.

* * *

Mercredi matin, à trois heures.

Il m'est impossible de dormir. Je n'ai fait que sommeiller l'espace d'une demie heure.

Ma tante m'a tenu ce discours, en m'abordant. O mon cher enfant, que de peines vous causez à toute votre famille ! Je ne reviens pas de mon étonnement.

J'en suis fâchée, Madame.

Vous en êtes fâchée, ma nièce ? Quel langage ! Quoi donc, toujours obstinée ? Mais asseions nous, ma chere. Je veux m'asseoir près de vous ; elle a pris ma main. Mon

Mon oncle a placé M. Solmes à mon autre côté. Ils'est assis lui-même vis-à-vis de moi, & le plus près qu'il a pû. Jamais place de guerre ne fut mieux investie.

Votre frere, m'a dit ma tante, est trop emporté. Son zèle pour vos intérêts le fait sortir un peu des bornes de la modération.

Je le pense aussi, m'a dit mon oncle. Mais n'en parlons plus. Nous voulons essayer quel effêt la douceur aura sur vous ; quoique vous sachiez fort-bien qu'on n'a pas attendu si tard à l'employer.

J'ai demandé à ma tante s'il étoit nécessaire que M. Solmes fût présent. Vous verrez bien-tôt, m'a-t-elle dit, qu'il n'est pas ici sans raison : mais je dois commencer par vous apprendre, que votre mere trouvant le ton de votre frere un peu trop rude, m'engage à faire l'essai d'une autre méthode, sur un esprit aussi généreux que nous avons toujours crû le vôtre.

Permettez, Madame, que je commence aussi par vous dire qu'il n'y a rien à se promettre de moi, s'il est toujours question de M. Solmes.

Elle a jetté les yeux vers mon oncle, qui s'est mordu les lèvres ; en regardant M. Solmes, qui s'est frotté le menton. Je vous demande une chose, a-t-elle repris : au-
riez-

riez-vous eu plus de complaisance, si vous aviez été traitée avec plus de douceur?

Non, Madame; je ne puis vous dire que j'en eusse marqué davantage en faveur de M. Solmes. Vous savez, Madame, & mon oncle ne fait pas moins, que je me fais toujours fait honneur de ma bonne foi. Le tems n'est pas éloigné, où j'étois assez heureuse pour avoir mérité quelque estime à ce titre.

Mon oncle s'est levé; & prenant M. Solmes à l'écart, il lui a dit, d'une voix basse, que je n'ai pas laissé d'entendre: „ne vous „alarmez point; elle est à vous, elle fera „votre femme. Nous verrons qui doit l'em- „porter, d'un pere ou d'une fille, d'un on- „cle ou d'une nièce.. Je ne doute pas „que nous ne touchions à la fin, & que „cette haute phrénésie ne donne matière à „quantité de bons mots.

Je souffrois mortellement.

„Quoique nous ne puissions découvrir, „a-t-il continué, d'où vient cette humeur „opiniâtre dans une créature si douce, nous „croions le deviner. Ami, comptez que „cette obstination ne lui est pas naturelle: „& je n'y prendrois pas tant d'intérêt, si je „n'étois sûr de ce que je dis, & si je n'é- „tois déterminé à faire beaucoup pour elle.

Je



Je ne cesserai pas de prier pour cet heureux tems, a répondu M. Solmes, d'une voix aussi intelligible : jamais je ne lui rappellerai la mémoire de ce qui me cause aujourd'hui tant de peine.

Je ne vous cacherai pas, m'a dit ma tante, qu'en livrant vos clés à votre mere, sans aucune condition, vous avez plus fait que vous ne pouviez espérer par toute autre voie. Cette soumission, & la joie qu'on a eue de ne rien trouver qui puisse causer de l'ombrage, joint à l'entremise de M. Solmes...

Ah Madame! que jamais je n'aie d'obligation à M. Solmes. Je ne pourrois le paier que par des remerciemens; à condition-même qu'il abandonnât ses prétentions. Oui, Monsieur! (en me tournant vers lui) si vous avez quelque sentiment d'humanité, si l'estime dont vous faites profession de m'honorer a quelque rapport à moi-même, je vous conjure de vous borner à mes remerciemens: je vous les promets de bonne foi; mais aiez la générosité de les mériter. „ Croiez, croiez, „ croiez-moi, Mademoiselle, a-t-il be- „ gaié plusieurs fois; il est impossible. Je „ conserverai mes espérances aussi longtems „ que vous serez fille. Aussi longtems que „ je serai soutenu par mes dignes amis, il „ faut que je persevere. Je ne dois pas „ mar-

„marquer du mépris pour eux, parce que
„vous en avez beaucoup pour moi. Un ré-
gard dédaigneux a fait mon unique répoir-
se : & m'adressant à ma tante ; de grace,
Madame, quelle faveur ma soumission m'a-
t-elle donc procurée ?

Votre mere & M. Solmes, a-t-elle re-
pris, ont obtenu que vous ne partirez point
avant Mardi, si vous promettez de partir
à lors de bonne grace.

Qu'on me laisse la liberté d'exclure les
visites qui me chagrinent, & je me rendrai
avec joie chez mon oncle.

Eh bien, m'a dit ma tante, c'est un point
qui demande encore d'être examiné. Pas-
sons à un autre, pour lequel vous ne fau-
riez trop rappeler votre attention : il vous
apprendra ce qui a fait désirer ici la présence
de M. Solmes. Oui, ma nièce, écoutez
bien, a interrompu mon oncle ; Il vous
apprendra aussi ce que c'est qu'un certain
homme, que je ne veux pas nommer. Je
vous en prie, M. Solmes, lisez nous pré-
mièrement la lettre que vous avez reçue de
votre honête ami : vous m'entendez ; la let-
tre anonime.

Volontiers, Monsieur ; & prenant son
porte-feuille, M. Solmes en a tiré une let-
tre : c'est la réponse, a-t-il dit en baissant
les

les yeux, à une lettre qu'on avoit écrite à la personne. L'adresse est à M. *Roger Solmes, Ecuyer*; elle commence ainsi: Monsieur & cher ami.... Pardon, Monsieur, lui ai-je dit, si je vous interromps, mais quelle est votre intention, je vous prie, en me lisant cette lettre?

De vous apprendre, a répondu pour lui mon oncle, quel est le méprisable personnage à qui l'on croit que votre cœur s'abandonne.

Si l'on me soupçonne, Monsieur, d'avoir disposé de mon cœur en faveur d'un autre, quelles peuvent être les espérances de M. Solmes?

Ecoutez seulement, a repris ma tante; écoutez ce que M. Solmes va lire, & ce qu'il est en état de vous apprendre.

Si M. Solmes a la bonté de déclarer qu'il n'a aucune vûe d'intérêt propre, je l'écouterai volontiers: mais s'il me laisse penser autrement, vous me permettrez, Madame, de lui dire que cette raison doit affoiblir beaucoup dans mon esprit ce qu'il veut me lire ou m'apprendre.

Ecoutez-le seulement, a répété ma tante.

Quoi? Vous ne sauriez l'écouter? m'a dit mon oncle: vous êtes si vive à prendre parti, pour....

Pour

Pour tous ceux, Monsieur, qui sont accusés par des lettres anonimes, & par des motifs d'intérêt.

M. Solmes a commencé sa lecture. La lettre paroissoit contenir une multitude d'accusations contre le pauvre criminel : mais j'ai interrompu cette inutile rapsodie. Ce n'est pas ma faute, ai-je dit, si celui qu'on accuse ne m'est pas aussi indifférent qu'un homme que je n'aurois jamais vû. Je n'explique point quels sont mes sentimens pour lui ; mais s'ils étoient tels qu'on les suppose, il faudroit les attribuer aux étranges méthodes par lesquelles on a voulu les prévenir. Qu'on accepte l'offre que je fais de me réduire au célibat ; il ne me fera jamais rien de plus que M. Solmes.

Mon oncle est revenu à prier M. Solmes de lire, & à me presser de l'écouter. Que servira sa lecture ? ai-je dit. Peut-il désavouer qu'il n'ait des vûes ? & d'ailleurs, que m'apprendra-t-il de pire que ce que je n'ai pas cessé d'entendre depuis plusieurs mois ? Oui, m'a dit mon oncle ; mais il est en état de vous en fournir les preuves. C'est donc sans preuves, ai-je répliqué, qu'on a décrié jusqu'à présent le caractère de M. Lovelace ? Je vous prie, Monsieur, de

T. II. P. II.

Y

ne



ne me pas donner trop bonne opinion de lui ; vous m'exposez à la prendre, lorsque je vois tant d'ardeur à le faire paroître coupable, dans un adversaire qui ne se propose point assurément sa réformation, & qui ne pense ici qu'à se rendre service à lui-même.

Je vois clairement, m'a dit mon oncle, votre prévention, votre folle prévention, en faveur d'un homme qui n'a aucun principe de morale. Ma tante s'est hâtée d'ajouter que je ne vérifiois que trop toutes leurs craintes, & qu'il étoit surprenant qu'une jeune personne d'honneur & de vertu, eût pris tant d'estime pour un homme du caractère le plus opposé.

J'ai repris avec le même empressement : très-chère Madame, ne tirez point une conclusion si précipitée contre moi. Je crois M. Lovelace fort éloigné du point de vertu dont la religion lui fait un devoir ; mais si chacun avoit le malheur d'être observé dans toutes les circonstances de sa vie, par des personnes intéressées à le trouver coupable, je ne fais de qui la réputation seroit à couvert. J'aime un caractère vertueux, dans les hommes comme dans les femmes. Je le crois d'une égale nécessité dans les deux sexes ; & si j'avois la liberté de disposer de moi,

moi, je le préférerois à la qualité de Roi, qui ne seroit point accompagnée d'un si précieux avantage...

A quoi tient-il donc, a interrompû mon oncle...

Permettez - moi, Monsieur, mais j'ose dire qu'une infinité de gens, qui évitent la censure, n'en ont pas plus de droit aux applaudissemens. J'observerai de plus que M. Solmes - même peut n'être pas absolument sans défauts. Le bruit de ses vertus n'est jamais venu jusqu'à moi. J'ai entendu parler de quelques vices. . . . Pardon, Monsieur; vous êtes présent . . . l'endroit de l'Écriture, où il est parlé de *jetter la première pierre*, offre une excellente leçon.

Il a baillé la vûe, mais sans prononcer un seul mot.

M. Lovelace, ai-je continué, peut avoir des vices que vous n'avez pas. Peut-être en avez-vous d'autres, dont il est exempt. Mon dessein n'est pas de le défendre ni de vous accuser. Il n'y a point de mal ni de bien sans mélange. M. Lovelace, par exemple, passe pour un homme implacable, & qui hait mes amis; je ne l'en estime pas davantage. Mais qu'il me soit permis de dire qu'ils ne le haïssent pas moins. M. Solmes n'est pas non plus sans antipathies; il en a



même de très-fortes. Parlerai-je de celle qu'il a pour ses propres parens ? Je ne puis croire que ce soit leur faute, puisqu'ils vivent très-bien avec le reste de leur famille. Cependant ils peuvent avoir d'autre vices ; je ne dirai pas plus odieux, car c'est ce qui me semble impossible. Pardon encore une fois, Monsieur. Mais que peut-on penser d'un homme qui déteste son propre sang ?

Vous n'êtes pas informée, Mademoiselle. Vous ne l'êtes pas, ma nièce ; vous ne l'êtes pas, Clary ; tous trois m'ont fait la même réponse ensemble.

Il se peut que je ne le sois pas. Je ne désire pas de l'être mieux, parce que je n'y prens aucun intérêt. Mais le public vous accuse, Monsieur ; & si le public est injuste à l'égard de l'un, ne le peut-il pas être à l'égard de l'autre ? C'est tout ce que j'en veux conclure. J'ajoute seulement que la plus grande marque du défaut de mérite, est de chercher à ruiner le caractère d'autrui pour établir le sien.

Il me seroit difficile de vous représenter l'air de confusion qui s'est répandu dans toute sa figure. Je l'ai cru prêt à pleurer. Tous ses traits étoient déplacés par la violence de ses contorsions, & sa bouche ni son nez ne me paroissent plus au milieu de son visage.

S'il

S'il avoit été capable de quelque pitié pour moi, il est certain que j'aurois essayé d'en avoir pour lui.

Ils sont demeurés tous trois à se régarder en silence. J'ai crû remarquer dans les yeux de ma tante, qu'elle n'auroit pas été fâchée de pouvoir faire connoître qu'elle approuvoit tout ce que j'avois dit ; & lorsqu'elle recommencé à parler, elle ne m'a blâmée que foiblement de ne vouloir pas entendre M. Solmes. Pour lui, il n'a plus marqué la même ardeur pour se faire écouter. Mon oncle a dit, qu'il étoit impossible de me faire entendre raison. Enfin, je les aurois réduits tous deux au silence, si mon frere n'étoit revenu à leur secours.

Il est entré, les yeux étincellans de colère, & dans son transport il a tenu un étrange langage : „je m'apperçois qu'avec son „babil cette *causeuse* vous a rendus muets. „Mais tenez ferme, M. Solmes. J'ai en- „tendu jusqu'au moindre mot ; & je ne vois „point d'autre méthode pour vous mettre de „pair avec elle, que de lui faire sentir votre „pouvoir lorsque vous serez son maître, „comme elle vous fait essuier aujourd'hui „son insolence.



Fi, mon neveu, lui a dit ma tante. Un frere, peut-il être capable de cet excès à l'égard d'une sœur!

Il lui a reproché, pour sa défense, d'encourager elle-même une rebelle : „Oui, „Madame, vous favorisez trop l'arrogance „de son sexe. Autrement, elle n'auroit „pas osé fermer la bouche à son oncle par „d'indignes réflexions; ni refuser d'écouter „un ami, qui veut l'avertir du danger auquel „son honneur est exposé de la part d'un li- „bertin, dont elle a fait entendre ouverte- „ment qu'elle veut réclamer la protection „contre sa famille.

J'ai fermé la bouche à mon oncle par d'indignes réflexions! Comment osez-vous me faire ce reproche? lui ai-je demandé avec un vif ressentiment. Quelle horrible explication! qui ne peut tomber dans l'esprit qu'à vous.

Ma tante a pleuré, du chagrin de se voir traitée avec tant de violence. Mon neveu, lui a-t-elle dit, si c'est à ces remerciemens que je dois m'attendre, j'ai fini. Votre pere ne prendroit pas ce ton avec moi. Je dirai, n'en doutez pas, que le discours que vous avez tenu est indigne d'un frere.

Pas plus indigne, ai-je repris, que tout le reste de sa conduite. Je vois, par cet exem-

exemple, comment il a réussi à faire entrer tout le monde dans ses mesures. Si j'avois la moindre crainte de tomber au pouvoir de M. Solmes, cette scène auroit pu me toucher. Vous voyez, Monsieur, en parlant à Solmes, quels moiens on croit devoir employer pour vous conduire à vos généreuses fins. Vous voyez comment mon frere me fait sa cour pour vous.

Ah ! Mademoiselle, je défavoue la violence de M. Harlove. Je ne vous rappellerai jamais.....

Soyez tranquille, Monsieur; je prendrai soin que jamais vous n'en aiez l'occasion.

Vous êtes trop passionnée, Clary, m'a dit mon oncle; mais vous, mon neveu, je vous trouve aussi blâmable que votre Sœur.

Bella est entrée au même moment. Vous n'avez pas tenu votre promesse, a-t-elle dit à mon frere. On vous blâme de l'autre côté comme ici. Si la générosité & l'attachement de M. Solmes étoient moins connus, ce qui vous est échappé seroit inexcusable. Mon pere vous demande; & vous aussi, ma tante; & vous mon oncle; & M. Solmes avec vous, s'il lui plaît.

Ils sont passés tous quatre dans l'appartement voisin. Je suis demeurée en silence, pour attendre de ma sœur l'explication de

cette nouvelle scène. Elle ne s'est pas plutôt vûe seule avec moi, qu'avançant son visage presque sur le mien, elle m'a dit, du ton le plus outrageant, quoiqu'assez bas : perverse créature que tu es ! que de peines tu causes à toute la famille ! Je lui ai répondu, avec beaucoup de modération, qu'elle & mon frere s'en causoient de volontaires, parce que rien ne les obligeoit l'un & l'autre à se mêler de mes intérêts. Elle a continué ses injures, mais toujours d'une voix basse, comme dans la crainte d'être entendue. J'ai jugé que pour me délivrer d'elle, il étoit à propos de lui faire lever un peu le ton ; ce qui est toujours facile avec un esprit passionné. En effét, elle s'est emportée sans ménagement. Aussi-tôt Miss Dolly Hervey est venue lui dire qu'on la demandoit de l'autre côté. Ce premier ordre n'a pas suffi. Elle recommençoit à suivre le mouvement de sa colère, que j'animois exprès par des réponses froides, mais assez picquantes, lorsque Miss Dolly est revenue lui déclarer qu'on la demandoit absolument. Hélas ! chere cousine, ai-je dit, à cette chere Miss, on ne pense guères à m'accorder la même faveur. Elle ne m'a répondu qu'en branlant la tête, sans pouvoir retenir ses larmes. Une marque si simple de tendresse & de
com-

compassion n'a pas laissé de lui attirer quelques injures de Bella.

Cependant, je m'imagine que cette furieuse sœur a reçu aussi quelques reproches de ma mere ou de mes oncles, & j'en ai jugé par la réponse : j'avois des expressions si picquantes, a-t-elle dit de moi, qu'il étoit impossible de garder ses résolutions.

On m'a laissé peu de tems pour respirer. M. Solmes est revenu seul, avec une abondance de grimaces & de complimens. Il venoit prendre congé de moi. Mais il avoit été trop bien instruit & trop adroitement encouragé, pour me donner l'espérance du moindre changement. Il m'a suppliée de ne pas faire tomber, sur lui, la haine des rigueurs dont il avoit été le triste témoin. Il m'a demandé ce qu'il a crû devoir nommer ma compassion.

Le résultat, m'a-t-il dit, étoit que dans son malheur on lui donnoit encore des espérances ; & quoique rebutté, dédaigné, par l'objet de ses adorations, il étoit résolu de persévérer aussi longtems qu'il me verroit fille, sans regréter des services, les plus longs & les plus pénibles dont il y ait eu d'exemple.

Je lui ai représenté, avec beaucoup de force, sur quoi il devoit compter. Il m'a



répondu qu'il n'en étoit pas moins déterminé à la persévérance ; & que tandis que je ne serois pas à quelque autre homme, il devoit espérer. Quoi? lui ai-je dit; de l'espoir, de la persévérance, lorsque je vous déclare, comme je le fais à ce moment, que mes affections sont engagées..... quelque usage que mon frere puisse faire de cet aveu...

„Il connoissoit mes principes. Il les
„adoroit. Il se rendoit témoignage qu'il
„pouvoit me rendre heureuse, & il n'étoit
„pas moins sûr que je voudrois l'être.

Je l'ai assuré que le parti de me conduire chez mon oncle répondroit mal à ses vûes : que si l'on me faisoit cette violence, je ne le verrois de ma vie ; je ne recevrois aucune de ses lettres ; je n'écouterois pas un mot en sa faveur, dans quelques mains qu'il pût remettre ses intérêts.

„Il en étoit desespéré. Il seroit le plus
„misérable des hommes, si je persiflois dans
„cette résolution. Mais il ne doûtoit pas,
„que mon pere & mes oncles ne pussent
„m'inspirer des sentimens plus favorables.

Jamais, jamais, Monsieur; voilà dequoi vous devez être sûr.

„L'objét étoit digne de sa patience, & de
„tous les efforts qu'il étoit résolu de tenter.

A mes

A mes dépens, Monsieur ! au prix de tout mon bonheur !

„ Il espéroit de me voir engagée quelque jour à penser autrement. Sa fortune, beaucoup plus considérable encore qu'on ne se l'imaginait, sa passion, qui surpassoit tout ce qu'on a jamais senti pour une femme.....

Je l'ai arrêté, & le priant d'entretenir de ses richesses ceux qui pouvoient l'estimer à ce titre, je lui ai demandé, sur le second point, ce que devoit penser de son amour une jeune personne qui avoit pour lui *plus d'aversion qu'on n'en a jamais senti pour un homme*, & s'il y avoit quelque argument auquel cette déclaration ne répondit pas d'avance ?

„ Ma très-chère Demoiselle, en be- gaïant & se jettant à genoux, que puis-je dire ! Vous me voyez à vos pieds. Ne me traitez pas avec ce mépris.

Il est vrai qu'il offroit l'image d'une profonde douleur, mais sous les traits les plus difformes & les plus odieux. Cependant je ne le voyois pas sans regret dans cette humiliation. Je lui ai dit : il m'est arrivé aussi, Monsieur, de fléchir inutilement les genoux, & plus d'une fois, pour toucher des cœurs insensibles. Je les fléchirai en-
core,

core, & même devant vous, s'il y a tant de mérite à les fléchir ; pourvû que vous ne vous rendiez pas l'instrument d'un frere cruel, pour mettre le comble à ses persécutions.

„Si les services de toute ma vie, si des respects, qui seront portés jusqu'à l'adoration... hélas ! Mademoiselle, vous qui accusez les autres de cruauté, ne voulez-vous pas que *la miséricorde* soit une de vos vertus ?

Dois-je être cruelle à moi-même, pour vous marquer ce que vous appelez de la *miséricorde* ? Prenez mon bien, Monsieur ; j'y consens, puisque vous êtes ici dans une si haute faveur. Ne prétendez pas à moi ; je vous abandonne tout le reste. D'ailleurs, *la miséricorde* que vous demandez pour vous, vous feriez fort bien de l'avoir pour autrui.

„Si vous parlez de mes parens, Mademoiselle, tout indignes qu'ils sont de mon attention, ordonnez, & vos volontés feront des loix en leur faveur.

Moi ? Monsieur ; que j'entreprenne de vous donner des entrailles, lorsque vous faites trop voir que la nature vous en a refusé ? ou que j'achète de vous le bonheur de vos parens, par la perte du mien ? La *miséricorde* que je vous demande, c'est pour moi-même.

même. Puisque vous avez quelque pouvoir sur mes proches, soiez assez généreux pour l'emploier en ma faveur. Dites-leur que vous commencez à vous appercevoir que mon aversion est invincible pour vous. Dites-leur, si vous êtes un homme sage, que votre propre bonheur vous est trop cher, pour le mettre au hazard contre une antipathie si déclarée. Dites-leur, si vous voulez, que je suis indigne de vos offres; & que pour votre intérêt, comme pour le mien, vous n'êtes plus disposé à solliciter une main qu'on s'obstine à vous refuser.

J'en courrai tous les risques, m'a répondu l'effroiable monstre, en se levant avec un visage pâle, apparemment de rage, lançant des flammes de ses yeux creux, & se mordant la levre de dessous, pour me faire connoître qu'il pouvoit être homme. Votre haine, Mademoiselle, ne fera pas une raison qui puisse m'arrêter; & je ne doute point que dans peu de jours je n'aie le pouvoir. . . .

Que vous n'aiez le pouvoir, Monsieur. . . .

Il s'en est tiré assez heureusement . . . de vous montrer plus de générosité que vous n'en avez eu pour moi, quoique tout le monde vante la noblesse de votre cœur. Sa
phiso-

physionomie convenoit à sa colére. Elle paroît formée pour exprimer cette violente passion.

Au même instant, mon frere est entré. Ma sœur, ma sœur, m'a-t-il dit en grinçant les dents, achevez le rolle heroïque que vous avez entrepris. Il vous sied à merveilles. Comptez néanmoins qu'il durera peu. Nous verrons si vous accuserez les autres de tyrannie, après avoir exercé la vôtre avec tant d'insolence. Mais laissez-la, laissez-la, M. Solmes; son regne est court. Vous la verrez bien-tôt assez humble & assez mortifiée. La petite folle apprivoisée sentira les reproches de sa conscience, & vous demandera grace alors; trop heureuse de pouvoir l'obtenir.

Ce frere barbare auroit continué plus long-tems ses insultes, si Chorey n'étoit venue le rappeler par l'ordre de mon pere. Dans la douleur & l'effroi d'être traitée si brutalement, je passois d'une chaise sur une autre, avec toutes les marques d'une violente agitation. M. Solmes a tenté de s'excuser, en m'assurant qu'il étoit fort affligé de l'emportement de mon frere. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, ou vous m'allez voir tomber sans connoissance. En effet, je me suis crue prête à m'évanouir.

Il

Il s'est recommandé à ma faveur, avec un air d'assurance qui m'a paru augmenter par l'abbatement où il me voioit. Il a profité même de ma situation, pour se faire d'une de mes mains tremblantes, que toute ma résistance n'a pû l'empêcher de porter à son odieuse bouche. Je me suis éloignée de lui avec indignation. Il est parti en redoublant ses grimaces, & ses révérences; fort content de lui-même, autant que j'en ai pû juger, & jouissant de ma confusion. Je l'ai encore devant les yeux. Il me semble que je le vois, se retirant lourdement en arrière, se courbant à chaque pas, jusqu'à ce que la porte, qui étoit ouverte, & contre le bord de laquelle il a donné en reculant, l'a fait souvenir heureusement de me tourner le dos.

Aussi-tôt que je me suis trouvée seule, Betty est venue m'apprendre qu'on m'accorderoit enfin la permission de remonter à ma chambre. Elle avoit ordre, m'a-t-elle dit, de m'exhorter à faire des réflexions sérieuses, parce que le tems étoit court; quoiqu'elle m'ait fait entendre qu'on pourroit m'accorder jusqu'à Samedi.

Dans la liberté que je lui laisse de parler, elle m'a raconté, que mon frere & ma sœur ont été blâmés de s'être trop emportés avec moi;

moi ; mais qu'après avoir recueilli toutes les circonstances , sur leur récit & sur celui de mon oncle , on s'est déterminé plus que jamais en faveur de M. Solmes. Il prétend lui-même que sa passion est plus vive pour moi qu'elle n'a jamais été , & que loin d'être rebuté par mes discours , il a trouvé des charmes à m'entendre. On ne l'entend parler qu'avec extase , de la bonne grace & de l'air de dignité avec lequel je ferai les honneurs de la maison. Betty me fait d'autres peintures aussi flateuses , sans que je puisse juger si elles sont d'elle ou de lui. La conclusion , dit-elle avec son insolence ordinaire , est de me soumettre de bonne grace ; ou , ce qu'elle me conseille encore plus , de faire mes conditions moi-même avec lui. Si je manque l'occasion , elle peut me répondre qu'à la place de M. Solmes elle n'en feroit pas disposée à me mieux traiter : & quelle femme au monde , m'a répété plusieurs fois cette effrontée créature , aimera mieux *admirer* un jeune libertin , que d'être admirée elle-même par un homme sage , & d'un caractère à l'être toujours ?

Elle ajoute , qu'il faut que mon bonheur ou mon adresse aient été surprenans , pour avoir trouvé le moien de cacher mes papiers. Je dois bien m'imaginer , dit-elle ,
qu'elle

qu'elle n'ignore pas que j'ai sans cesse la plume à la main : & comme j'apporte tous mes soins à lui en dérober la connoissance, elle n'est pas obligée de me garder le secrèt. Cependant elle n'aime point à nuire : elle est portée au contraire à rendre service, & l'art de concilier a toujours été son talent. Si elle me vouloit autant de mal que je me le figure, peut-être, ne serois-je plus chez mon pere : ce qu'elle ne dit pas néanmoins pour se faire un mérite auprès de moi ; car au fond, il seroit de mon avantage que l'affaire fût promptement terminée : elle y trouveroit du-moins le sien, elle & tout le monde ; celà est certain. Pour finir là-dessus, vient-elle de me dire encore, elle pouvoit me donner un avis : quoique mon départ ne soit pas éloigné, on pensoit à m'ôter ma plume & mon encre ; & lorsque j'aurois perdu cet amusement, on verroit quel emploi un esprit aussi actif que le mien pouvoit faire de son tems.

Ce discours, qu'elle a peut-être lâché au hazard, fait tant d'impression sur moi, que je vais commencer sur le champ à cacher en différens lieux, des plumes, de l'encre & du papier. J'en mettrai même une provision dans quelque cabinet du jardin, si j'y trouve un endroit sûr. Au pis-



aller, j'ai quelques craions, qui me servent à dessiner; & mes patrons me tiendront lieu de papier, s'il ne m'en reste pas d'autre.

J'admire effectivement le bonheur que j'ai eu de me défaire de mes écrits. On a fait une recherche des plus exactes: je m'en apperçois au désordre que je trouve dans tous mes tiroirs. Vous savez que j'aime la méthode, & que l'étendant jusqu'aux bagatelles, je retrouverois, les yeux fermés, un bout de dentelle ou de ruban. J'ai remarqué la même confusion dans mes livres, qu'ils ont étrangement déplacés, en regardant par derrière, ou peut-être en les ouvrant. Mes habits n'ont pas été plus ménagés, & je vois que rien ne leur est échappé. C'est aux soins de votre amitié que j'ai l'obligation de l'inutilité de leur peine.

Ma main s'arrête, de fatigue & de pesanteur; mais le terme *d'obligation* me ranime, pour vous dire, que je suis, à toutes sortes de titres, Votre très-*obligée* & très-fidelle amie,

CLARISSE HARLOVE.



LET.

impatience à présent, c'est de savoir si je puis compter ou non sur l'indulgence de votre mere. Vous en sentirez l'importance, si vous considérez qu'ils sont résolus de m'enlever Samedi, au plus tard, pour la maison de mon oncle ; & peut-être dès-demain.

Avant que de passer, à la nouvelle violence qui m'a fait perdre mon papier & mes plumes, il faut vous informer, en peu de mots, de quelques circonstances qui l'ont précédée.

Ma tante, qui semble n'avoir plus d'autre maison que la nôtre, aussi-bien que M. Solmes & mes deux oncles, est montée chez moi au moment de mon réveil. Elle m'a dit que je ne devois pas faire difficulté d'entendre ce que M. Solmes raconte de M. Lovelace, ne fût-ce que pour m'éclaircir de plusieurs choses qui me convaincroient de la bassesse de son caractère, & qu'il ne peut jamais faire qu'un mauvais mari ; que je serois libre de les expliquer à mon gré, & de les prendre, si je voulois, au désavantage de M. Solmes ; mais que j'étois d'autant plus intéressée à ne les pas ignorer, qu'il y en avoit quelques-unes qui me régardoient personnellement.

Je lui ai répondu, que ma curiosité n'étoit pas fort vive, parce que j'étois sûre qu'elles

qu'elles ne pouvoient être à mon désavantage, & que M. Lovelace n'avoit aucune raison de m'attribuer l'empressement dont quelques-uns de mes amis avoient eu l'injustice de m'accuser.

Il se donnoit, m'a-t-elle dit, de grands airs sur l'éclat de sa naissance, & il parloit de notre famille avec mépris; comme s'il croïoit se rabbaïsser par une alliance avec nous. Je suis convenue que si ce reproche avoit quelque fondement, c'étoit un indigne homme, de parler mal d'une famille, qui, à l'exception de la Pairie, n'étoit pas inférieure à la sienne. J'ai ajoûté, que cette dignité même paroïssoit jeter moins d'honneur que de honte sur ceux qui n'ont point assez de mérite pour lui prêter autant d'ornement qu'ils en reçoivent d'elle; qu'à la vérité l'absurde orgueil de mon frere qui lui faisoit déclarer de toutes parts, qu'il ne s'allieroit jamais qu'à la haute Noblesse, avoit pû faire naître des doutes injurieux pour la nôtre: mais que si j'étois bien sûre que par une autre sorte d'orgueil, où je ne trouverois que de la bassesse, M. Lovelace fût capable de prendre droit d'un avantage accidentel pour nous insulte ou pour s'estimer trop, je le croirois aussi méprisable du côté du jugement, qu'il pouvoit l'être par ses mœurs.



Elle a pris plaisir à me repéter qu'il s'étoit donné souvent ces outrageantes libertés; avec l'offre de m'en fournir des preuves qui me surprenoient.

J'ai répondu que quelque certitude qu'elle trouvât dans les preuves, haï, comme il l'étoit de toute notre famille, qui s'emportoit ouvertement contre lui dans toutes sortes de lieux, les principes de la justice commune sembloient demander qu'on approfondit à quelle occasion il s'étoit rendu coupable du crime qu'on lui reprochoit, & si les invectives de quelques-uns de mes amis, trop enflés de leurs richesses, qui leur faisoient peut-être mépriser tous les autres avantages, & nuire à leurs propres prétentions de noblesse pour décrier la sienne, ne l'avoient pas excité à parler d'eux avec le même mépris. En un mot, ai-je conclu, pouvez-vous dire, Madame, que la haine ne soit pas aussi envenimée de notre côté que du sien? Parle-t-il de nous avec moins de ménagement que nous ne parlons de lui? & quant à l'objection si souvent répétée, qu'il seroit un mauvais mari, croiez-vous qu'il puisse jamais traiter une femme plus mal que je l'ai été, sur-tout par mon frere & par ma sœur?

Ah! ma nièce, ah! chere Clary, que ce méchant homme a jetté de fortes racines dans votre cœur!

Peut-

Peut-être vous trompez-vous, Madame. Mais en vérité, les peres & les meres, qui veulent faire entrer une fille dans leurs idées sur des points de cette nature, devroient se garder soigneusement de hazarder des choses, qui puissent lui faire une loi de générosité & d'honneur de prendre parti pour l'homme qu'ils ont en averfion. Cependant, tout examiné, comme j'ai offert de renoncer à lui pour jamais, je ne vois pas d'où vient cette affectation continuelle de me parler de lui, ni pourquoi l'on exigeroit que je prêtasse l'oreille aux détails qui le regardent.

Mais enfin, ma nièce, vous ne sauriez prétendre qu'il y ait aucun mal à vous laisser raconter par M. Solmes ce que M. Lovelace a dit de vous. Avec quelque rigueur que vous l'aiez traité, il brûle de vous revoir. Il vous demande en grace de l'entendre sur ce point.

Si vous croiez, Madame, qu'il soit convenable de l'entendre..... Oui chere Clary, a-t-elle interrompû vivement, très-convenable.

Ce qu'il dit de moi, Madame, vous a-t-il convaincue de la bassesse de M. Lovelace?

Oui, ma chere, & que vous êtes obligée de le détester.

Z 4

Eh



Eh bien, Madame, aiez la bonté de me le faire entendre de vous. Il n'est pas besoin que je voie M. Solmes, lorsque le récit qu'il veut me faire fera d'un double poids dans votre bouche. Apprenez moi, Madame, ce qu'on a osé dire de moi.

Il m'a paru que ma tante étoit dans le dernier embarras. Cependant, après s'être un peu remise : fort-bien, m'a-t-elle dit ; je vois à quel point votre cœur est attaché. J'en suis affligée, Mifs, car je vous assure qu'on y fera peu d'attention. Vous serez Madame Solmes, & plutôt que vous ne vous y attendez.

Si le consentement du cœur & le témoignage de la voix sont nécessaires au mariage, je suis sûre, de n'être jamais mariée à M. Solmes : & de quel excès mes parens ne feront-ils pas responsables, s'ils emploient la force pour mettre ma main dans la sienne, & pour l'y tenir jusqu'à la fin de la cérémonie ; pendant, qu'évanouie d'horreur, je ferai peut-être hors d'état de le sentir.

Quelle peinture romanesque me faites-vous d'un mariage forcé ! D'autres vous répondroient, ma nièce, que c'est celle de votre propre obblination.

C'est à quoi je m'attendois de la part de mon frere & de ma sœur : mais vous, Madame,

dame, je suis sûre que vous mettez de la distinction entre l'opiniâtreté & l'antipathie.

L'antipathie supposée, ma chere, peut avoir sa source dans une opiniâtreté réelle.

Je connois mon cœur, Madame, & je souhaiterois que vous le connussiez de même.

Mais voiez du moins encore une fois M. Solmes. On vous en saura gré, & vous ferez plus que vous ne vous imaginez pour vous.

Pourquoi le voir, Madame? Prend-il plaisir à s'entendre déclarer l'aversion que j'ai pour lui? Se propose-t-il de redoubler l'animosité de mes amis contre moi? O ruse, ô cruelle ambition de mon frere!

Ma tante m'a jetté un regard de pitié, comme pour entrer dans le sens de mon exclamation. Cependant elle m'a répondu que mon imagination créoit des monstres; que je supposois de l'animosité, du redoublement.....

Leur animosité redoublera, Madame, s'ils s'offensent de me voir déclarer à M. Solmes que je le déteste pour mari.

M. Solmes, m'a-t-elle dit, mérite en vérité de la compassion. Il vous adore. Il est dans une mortelle impatience de vous revoir. Il ne vous trouve que plus charmante, depuis la manière cruelle dont vous



l'avez traité. Il ne parle de vous qu'avec transport.

Difforme créature ! ai-je pensé en moi-même. Lui, des transports ?

Quelle doit être la cruauté de son cœur, ai-je repris, pour se faire un spectacle de tant de disgrâces, auxquelles il contribue volontairement ! Mais je vois, je vois, Madame, que je suis considérée ici *comme un oiseau en cage*, qu'on picque & qu'on irrite, pour en faire le jouet de mon frere, de ma sœur & de M. Solmes. Ils trouvent, dans mes peines, le sujet d'une joie cruelle. Moi, Madame, que je voie cet homme-là ? un homme incapable de pitié ? Je ne le verrai pas, si je puis éviter de le voir. Non, non, je ne le verrai pas.

Quel sens, votre vivacité vous fait donner à l'admiration dont M. Solmes est rempli pour vous ! Tous vos emportemens d'hier, tous vos mépris, n'empêchent pas qu'il ne vous trouve adorable jusques dans vos rigueurs. Je vous répons qu'il n'est pas aussi peu généreux, aussi insensible que vous le croiez. Allons, ma chere nièce ; votre pere & votre mere s'y attendent ; il faut consentir à le voir encore une fois ; il faut entendre ce qu'il doit vous dire.

Com-

Comment pourrois - je y consentir , lorsque vous - même , Madame , à l'exemple de tous les autres , vous avez expliqué l'entrevue d'hier comme un encouragement pour ses prétentions ? lorsque j'ai déclaré solennellement , que si je consentois à le revoir , elle pouvoit être expliquée dans ce sens ? & lorsque je suis déterminée au contraire à ne le jamais souffrir.

Vous auriez pû Mifs , vous dispenser de faire tomber vos réflexions sur moi. Je vois que d'un côté comme de l'autre , je n'ai pas beaucoup de remerciemens à prétendre.

Elle est sortie en courant. Je l'ai rappelée , je l'ai suivie jusqu'à l'escalier ; elle a refusé de m'entendre. Le mouvement précipité qu'elle a fait pour sortir a donné occasion à celui de quelque vil espion qui nous écoutoit , & dont j'ai entendu le bruit lorsqu'il s'est retiré.

A peine étois - je un peu remise de cette attaque , que l'illustre Betty est entrée : Mifs , on attend l'honneur de votre compagnie dans votre parloir.

Eh qui , Betty ? Que fais - je Mifs ? C'est peut - être votre sœur ; peut - être votre frere. Je suis sûre qu'ils ne monteront point ici pour vous voir.

M. Sol.

M. Solmes est-il parti ?

Je le crois, Mifs. Voudriez-vous qu'on le fit rappeler ? m'a demandé l'insolente créature.

Je suis descendue : & qui pouvois - je trouver dans mon parloir, si ce n'étoit mon frere & M. Solmes, qui s'étoit caché derrière la porte, pour n'être pas vû ; tandis que mon frere m'a conduite par la main, jusqu'à la première chaise ? J'ai fremi, comme à la vûe d'un spectre.

Il est question de vous asseoir, Clary. Et de quoi encore, mon frere ? De quoi, ma sœur ? il faut vous défaire, s'il vous plaît, de cet air méprisant, & prendre la peine d'écouter ce que M. Solmes va vous dire. Appellée encore pour leur servir de jouet ; ai-je pensé en moi-même.

Mademoiselle, s'est hâté de dire M. Solmes, comme s'il eût craint de n'avoir pas le tems de parler, M. Lovelace fait profession d'une haine ouverte pour le mariage, & son dessein est de vous perdre d'honneur, si jamais....

Lâche délateur ! ai-je interrompu d'un ton fort vif, arrachant ma main de celles de mon frere, qui la tiroit insolemment pour la lui offrir ; c'est vous-même qui êtes l'ennemi de mon honneur, si c'est dés-
hono-

honorer une ame libre que de vouloir la forcer !

La violente créature, s'est écrié mon frere. Mais vous n'êtes point encore partie, Mifs; (en résistant aux efforts que je faisois pour me dégager).

Que prétendez - vous donc, Monsieur, par cette affreuse violence ? Vous retenir ici, Mifs : & me voiant prête à lui échapper, il a passé ses bras autour de moi. Faites donc retirer M. Solmes. Pourquoi me traiter si cruellement ? Qu'il ne soit pas témoin, pour votre propre honneur, de la barbarie d'un frere pour une sœur, qui n'a pas mérité cet indigne traitement. J'ai continué de me débattre avec tant d'ardeur, qu'étant forcé de me laisser libre, il m'a traitée de *furie*. Voiez, a-t-il dit à M. Solmes, quelle force l'opiniâtreté donne à une femme ; je n'ai pû la retenir. J'avois déjà volé vers la porte, qui étoit demeurée ouverte ; & remontant à ma chambre avec la même légéreté, je m'y suis enfermée sous la clé, tremblante en vérité & toute hors d'haleine.

Un quart d'heure après, Betty est venue frapper brusquement, en me priant à haute voix d'ouvrir, & d'un ton qui m'a causé autant d'effroi qu'elle paroissoit en avoir elle-même.

même. J'ai ouvert. Miséricorde, m'a-t-elle dit. On n'a jamais vû de pareil tumulte; (marchant de côté & d'autre, & s'éventant avec son mouchoir): des Maitres & des Maitresses en fureur; d'autres obstinés! un pauvre amant qui se désespère! des oncles enragés! Un.... O Dieu! Dieu! quelle sera la fin de cette confusion! & pourquoi, s'il vous plaît, tant de trouble? parce qu'une jeune Demoiselle peut être heureuse & ne le veut pas; parce qu'une jeune Demoiselle veut un mari & n'en veut pas. Quel désordre, dans une maison où l'on étoit accoûtumé à vivre si tranquille!

Elle a fait durer quelque tems cette scène, sans cesser de parler à elle-même; tandis que prenant patience sur ma chaise, & bien persuadée que sa commission ne me seroit pas agréable, j'ai attendu la fin de ce beau foliloque.

Elle s'est tournée vers moi: je dois faire ce qu'on m'ordonne, m'a-t-elle dit, & ce n'est pas ma faute. Votre colère, Mifs, ne doit pas tomber sur moi. Mais il faut que j'emporte à ce moment vos plumes & votre encre.

Par l'ordre de qui?

De

De votre pere & de votre mere :

Qui m'assurera que cet ordre vient d'eux ? Elle alloit passer dans mon cabinet. Je l'ai prévenue. Touchez à quelque chose ici, si vous l'osez. Miss Dolly est entrée à l'instant. Hélas ! oui, chere Miss, m'a dit cette tendre amie, les larmes aux yeux ; il faut remettre votre plume & votre encre à Betty ou à moi.

Le faut-il, chere cousine ? Je vais donc vous les donner ; mais ce ne sera point à cette effrontée. J'ai remis mon écritoire entre ses mains. Je suis au désespoir, m'a dit la triste Miss, de ne vous apporter que des ordres fâcheux : mais votre pere ne veut plus vous souffrir dans cette maison. Il a juré que demain, ou Samedi au plus tard, vous serez menée chez mon oncle Antonin. On ne vous enleve vos plumes & votre encre que pour vous ôter le moien d'en avertir personne.

Elle m'a quittée d'un air plus triste encore que son discours, chargée de mon écritoire garni, & d'un paquet de plumes qu'on avoit observé dans la recherche d'hier, & qu'elle avoit reçu ordre de me demander particulièrement. C'est un bonheur, que n'ayant point eu besoin d'en prendre depuis,
parce

parce que j'en ai caché une douzaine d'autres en différens endroits, le paquet se soit trouvé entier ; car je ne doûte pas qu'ils n'eussent pris soin de les compter.

Betty est demeurée près de moi, pour me raconter que ma mere est à présent aussi animée contre moi qu'aucun autre ; que mon sort est décidé ; que la violence de ma conduite ne m'a laissé aucun défenseur ; que M. Solmes se mord les levres, murmure, & paroît, dit-elle, rouler plus d'idées dans sa tête qu'il ne lui échappe de paroles. Elle prétend néanmoins que ce cruel persécuteur a pris plaisir à me voir, quoique sûr du tourment qu'il me cause : & qu'il demande à me voir encore. Ne faut-il pas, ma chere, que cet homme soit un vrai sauvage ?

Elle dit, que mon oncle Harlove a déclaré qu'il m'abandonnoit : qu'il prend pitié de M. Solmes ; mais qu'il lui recommande néanmoins de ne pas se ressentir un jour de mon mépris : que mon oncle Antonin est d'avis au contraire, que je dois en porter la peine : que pour elle, qui appartient aussi à la famille, elle ne me cache pas qu'elle seroit volontiers de la même opinion.

Comme il ne me reste point d'autre voie que la sienne pour être informée de leurs
discours

discours & de leurs desseins, j'ai quelquefois une patience que je n'aurois pas dans d'autres tems pour ses effronteries. Dans le fond, il semble que mon frere & ma sœur l'admettent à tous leurs conseils.

Miss Hervey est remontée, à ce moment, pour me demander une provision d'encre, qu'ils se sont souvenus d'avoir remarquée dans mon cabinet. Je n'ai pas hésité à la donner. Moins ils me soupçonneront de pouvoir écrire, plus j'espère qu'ils auront de penchant à m'accorder quelque délai.

Vous voiez, ma chere, quelle est à présent ma situation. Tout mon espoir, toute ma confiance est dans la faveur de votre mere. Si je perds cette ressource, j'ignore ce que je puis devenir: & qui sait, de momens en momens, à quoi votre malheureuse amie doit s'attendre?

LET TRE LXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Mercredi, à 4 heures après-midi.

Je reviens du dépôt, où j'ai porté la lettre que je venois de finir, avec celle de M.

Tom. II. P. II.

A a

Lo



Lovelace que je ne vous avois point envoieé. J'ai été surprise d'y trouver encore ma lettre précédente. Ainsi, vous les recevrez toutes deux à la fois.

Il me reste néanmoins quelque inquiétude sur le retardement de celle que vous devriez avoir reçue. Mais je conçois que votre messager n'est pas toujours libre. Je ne laisserai pas de porter tout ce que j'écrirai, aussi-tôt que chaque lettre sera finie. La prudence ne me permet pas, à présent, de garder le moindre papier autour de moi. Je suis même obligée de m'enfermer pour écrire, dans la crainte d'être surprise, depuis qu'on ne me croît plus d'encre & de plumes.

J'ai trouvé une nouvelle lettre de ce obligant & officieux personnage. Elle me confirme qu'il ne se passe rien dans cette maison dont il ne soit informé sur le champ; car elle doit avoir été écrite avant qu'il ait pû recevoir mon dernier billet, & déposée apparemment lorsqu'on est venu le prendre: cependant il me felicite sur la fermeté que j'ai marquée, dans cette occasion, avec M. Solmes & mon oncle.

Il m'assûre néanmoins „qu'ils sont plus „détérminés que jamais à l'emporter sur „moi. Il me fait des complimens de la part „de tous ses proches. Leur plus ardente „envie,

„ envie, dit-il, est de me voir dans leur fa-
 „ mille. Il me presse de quitter cette mai-
 „ son, tandis que j'en ai le pouvoir. Il me
 „ demande encore la permission d'envoyer le
 „ carosse de son oncle, à six chevaux, pour
 „ attendre mes ordres à la barrière qui mene
 „ au taillis.

„ Il répète que les articles dépendront de
 „ ma volonté. Milord M.... & ses deux
 „ tantes se rendront garans de son honneur
 „ & de sa droiture. Mais si je ne souhaite
 „ pas de choisir pour azile la maison de l'une
 „ ou de l'autre de ses tantes, ni de le rendre
 „ le plus heureux des hommes aussi-tôt qu'il
 „ le désire, il me propose de me retirer dans
 „ ma propre Terre, & d'y accepter la gar-
 „ de & la protection de Milord M..., jus-
 „ qu'à l'arrivée de M. Morden. Il fait le
 „ moiien, dit il, de m'y établir avec autant
 „ de facilité que d'honneur. A la première
 „ invitation de ma part, elle sera remplie de
 „ toutes ses parentes. Madame Norton &
 „ Miss Howe ne se feront pas presser, appa-
 „ remment, pour y venir passer quelque
 „ tems avec moi. Plus d'obstacle alors, ni
 „ de prétexte aux chicanes : & si c'est mon
 „ intention, il ne m'y rendra pas la moin-
 „ dre visite ; il ne parlera point de mariage,
 „ que la paix ne soit rétablie, qu'il n'ait em-



„ploïé toutes les méthodes que je lui pré-
 „scrirai pour se reconcilier avec mes amis,
 „que mon cousin ne soit arrivé, qu'on n'ait
 „dressé des articles auxquels M. Morden ait
 „donné son approbation, & que je ne sois
 „satisfaite des preuves que j'aurai reçues de
 „sa réformation.

A l'égard de la répugnance qu'une per-
 sonne de mon caractère peut sentir à quitter
 la maison paternelle, il observe, (& je crois
 son observation trop vraie) „que le traite-
 „ment que j'essuie est dans la bouche de
 „tout le monde. Cependant il m'affûre que
 „la voix publique est en ma faveur. Mes
 „amis, eux-mêmes, dit-il, s'attendent que
 „je me ferai justice; sans quoi, quel motif
 „auroient-ils pour me tenir dans une espèce
 „de prison? Il prétend, que traitée comme
 „je le suis, l'indépendance à laquelle j'ai
 „droit est une raison qui suffit, pour justifier
 „le changement de ma demeure, si c'est le
 „parti auquel je veux m'attacher; ou le désir
 „de prendre possession de ma terre, si je veux
 „me borner à ce prétexte: que si j'avois
 „quelque tâche à redouter, la conduite de
 „mes parens l'auroit déjà jettée sur moi:
 „que mon honneur ne sauroit m'intéresser
 „plus que lui-même & tous les siens, puis-
 „qu'il a l'espérance de me voir à lui pour
 „jamais:

„ jamais : & s'il est question, dit-il, de sup-
 „ pléer à la perte de ma propre famille, il
 „ croit penser avec raison, qu'il y en a peu
 „ d'aussi propres que la sienne à cette espèce
 „ de dédommagement, par quelque voie que
 „ je lui fasse l'honneur d'accepter sa prote-
 „ ction & ses services.

„ Mais il proteste qu'à toutes sortes de
 „ risques, il empêchera que je ne sois me-
 „ née chez mon oncle, parce qu'il est sur
 „ de me perdre sans ressource, si j'entre
 „ une fois dans cette redoutable maison. Il
 „ m'apprend que mon frere, ma sœur & M.
 „ Solmes doivent s'y trouver pour me rece-
 „ voir ; que mon pere & ma mere n'en ap-
 „ procheront pas avant la célébration ; mais
 „ qu'ensuite ils paroîtront tous deux, dans
 „ l'espérance de me reconcilier avec mon
 „ odieux mari, en me représentant les loix
 „ sacrées d'un double devoir.

Hélas ! ma chere, avec quelle violence
 suis-je poussée, entre deux extrémités cruel-
 les ! Cependant ce dernier avis n'a que trop
 de vraisemblance. Chaque pas qui se fait
 ici semble tendre à ce but ! & ne me l'a-t-on
 pas presque ouvertement déclaré ?

Il avoue ; „ que sur des intelligences,
 „ dont il connoît la certitude, il a déjà pris
 „ toutes ses mesures ; mais que par confidé-

A a 3

„ riation



„ration pour moi (car je dois supposer, dit-
 „il, que ses ressentimens n'ont pas d'autre
 „frein) il désire si vivement d'éviter les voi-
 „es extrêmes, qu'il a souffert qu'une per-
 „sonne peu suspecte, & qui feindra de ne
 „le pas connoître, découvre à mes parens
 „quelles sont ses résolutions, s'ils persistent
 „dans les desseins de me conduire malgré
 „moi chez mon oncle. Son espérance, dit-
 „il, est que la crainte de quelque évène-
 „ment tragique pourra leur faire changer
 „de mesures; quoiqu'en supposant qu'elle
 „ne produise pas cet effet, il s'expose, par
 „un avis de cette conséquence, au risque de
 „voir redoubler leur garde.

N'étes-vous pas surprise, ma chere, de la
 hardiesse & de la résolution de cet hom-
 me-là?

„Il me demande quelque lignes de ré-
 „ponse, avant la nuit, ou demain au ma-
 „tin. S'il ne reçoit pas cette faveur, il en
 „conclura que je suis gardée plus étroite-
 „ment, & qu'il n'a pas un moment à per-
 „dre pour agir dans cette supposition.

Vous verrez par cet extrait, comme par
 sa lettre précédente, qui est à peu-près dans
 le même langage, combien il tire d'avanta-
 ge de ma situation, dans ses offres, dans ses
 déclarations & même dans ses menaces.

Aussi

Aussi me garderois-je bien de les souffrir sans une si forte raison.

Il faut, après-tout, que je me détermine promptement à quelque chose, si je ne veux pas me trouver bien-tôt dans l'impossibilité de me secourir moi-même. Mais je veux vous envoyer sa lettre sous l'enveloppe même de celle-ci, afin que vous jugiez mieux de ses propositions & de ses intelligences. Je me ferois épargné la peine d'en faire un extrait, si cette pensée m'étoit venue plutôt, & si j'avois fait réflexion aussi qu'il ne doit plus me rester d'écrit entre les mains. Je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoique je sois fort embarrassée pour y répondre. Me jeter sous la protection de sa famille, est une démarche dont je ne soutiens pas l'idée... Mais je n'examinerai pas sérieusement ses propositions, sans avoir reçu de vous un autre éclaircissement, dont le délai coûte beaucoup à mon impatience. Il est certain, que de la bonté de votre mère dépendent les seules espérances auxquelles je puisse m'attacher par choix. Je ne vois aucune protection qui puisse me faire plus d'honneur que la sienne, d'autant plus que ma fuite alors ne seroit point une brèche irréparable, & que je pourrois retourner chez mon pere, à des conditions qui me délivreroient de Sol-



mes, sans m'affranchir de l'autorité paternelle. Je ne pense point à l'indépendance; ce qui diminue beaucoup la difficulté pour votre mere : & quand je serois forcée d'user de mon droit, je ne voudrois jamais l'étendre plus loin que mon frere, qui jouit du sien dans la terre qu'on lui a léguée, sans y trouver d'opposition. Dieu me préserve de me croire jamais dégagée du joug de la nature, quelque droit que je puisse tirer du testament de mon grand-pere ! En me laissant la terre, comme une recompense de ma soumission & de mon respect, il n'a pas eu dessein de m'élever au-dessus de mon devoir; & cette réflexion, qu'on m'a représentée avec justice, me fera toujours craindre de ne pas répondre à ses intentions. Hélas ! si mes amis connoissoient le fond de mon cœur ! S'ils en avoient du-moies l'opinion qu'ils ont toujours eue ! car je le repète encore ; s'il ne me trompe pas moi-même, il n'est pas changé, quoique celui de mes amis le soit beaucoup.

Que votre mere vous permette seulement de m'envoyer son carosse, ou une chaise, au même lieu où M. Lovelace propose de faire venir celui de son oncle. Dans mes terreurs continuelles, je ne balancerois pas un moment à me déterminer. Vous me place-
riez,

riez, comme je vous l'ai déjà dit, où vous le jugeriez à propos: dans une cabane, dans un grénier, déguisée en servante ou sous le nom, si vous voulez, de la sœur d'un de vos gens. Ainsi, j'éviterois d'un côté M. Solmes; & de l'autre, le chagrin de chercher un refuge dans une famille qui est en guerre avec la mienne. Je serois contente de mon sort! Si votre mere me refuse, quel azile, quelle espérance me reste-t-il au monde! Très-chere Mifs Howe, secourez de vos conseils une malheureuse amie.

* * *

J'avois quitté la plume. L'excès de mon inquiétude me faisoit craindre de m'abandonner à mes propres réflexions. J'étois descendue au jardin, pour essaier de rendre un peu de calme à mon esprit en changeant la scène. A peine avois-je fait un tour dans l'allée des noisetiers, que Betty est venu à moi: prenez garde, Mifs! voici votre pere, voici votre oncle Antonin, votre frere & votre sœur, qui se promenant à vingt pas de vous; & votre pere m'ordonne de voir où vous êtes, dans la crainte qu'il a de vous rencontrer.

Je me suis jettée dans une allée de traverse; & voiant paroître ma sœur, je n'ai eu

A a 5 que



que le tems de me retirer derrière une char-
mille, pour attendre qu'ils fussent passés. Il
me semble que ma mere garde sa chambre.
S'il arrivoit qu'elle se trouvât plus mal, ce
seroit un furcroît de malheur pour moi, dans
l'idée que tous ces troubles auroient fait trop
d'impression sur son cœur.

Vous ne sauriez vous imaginer, ma che-
re, quelles ont été mes agitations, derrière
cette charmille, en voiant passer mon pere
si près de moi. J'ai pris plaisir à le régard-
er au travers des branches; mais j'ai trem-
blé comme une feuille, lorsque je lui ai en-
tendu prononcer ces terribles paroles :
„mon fils, & vous, Bella, & vous mon
„frere, je vous abandonne entièrement la
„conclusion de cette affaire. Je ne puis
douter qu'il ne fût question de moi. Ce-
pendant, pourquoi me suis-je sentie si tou-
chée, puisque ce n'est pas d'aujourd'hui que
je suis abandonnée à leur cruauté ?

Pendant que mon pere étoit au jardin,
j'ai fait présenter mes respects à ma mere,
& demander l'état de sa santé, par Chorey,
que le hazard m'a fait rencontrer sur l'esca-
lier; car, à l'exception de ma Geolière,
aucun des domestiques n'ose se trouver sur
mon passage. J'ai reçu une réponse si mor-
tifiante, que sans regréter mon inquiétude
pour

pour une santé si chere, je me suis repentie du-moins de mon message : „ Qu'elle se „ dispense de cette curiosité, pour des déf- „ ordres dont elle est la cause. Je ne veux „ recevoir d'elle aucun compliment.

Ce langage est bien dur, ma chere! vous conviendrez qu'il est bien dur.

Cependant j'ai le plaisir d'apprendre que ma mere est déjà mieux. C'étoit un accès de colique, à laquelle vous savez qu'elle est sujette, & dont on la croit délivrée! Plaise au Ciel qu'elle le soit; car on rejette sur moi tout ce qui arrive de mal dans cette maison.

Une si bonne nouvelle méritoit de ne pas être accompagnée d'une circonstance fort dés-agréable: Betty m'a déclaré qu'elle avoit ordre de me faire savor, que mes promenades au jardin & mes visites à ma volière deviennent suspectes, & que si je demeure ici jusqu'à Samedi ou Lundi, elles me feront interdites. Peut-être n'a-t-on dessein que de me faire trouver moins de repugnance à me rendre chez mon oncle. On a dit aussi à Betty que si je me plaignois de ces ordres, & de n'avoir plus la liberté d'écrire, elle pouvoit me répondre; „ que la „ lecture m'étoit plus convenable que l'écri- „ ture: que l'une pouvoit m'instruire de „ mon

„ mon devoir, au lieu que l'autre n'avoit
 „ servi qu'à m'endurcir dans l'obstination :
 „ que mes ouvrages de main me seroient
 „ plus utiles que ces promenades si fréquen-
 „ tes, qu'on me voioit faire de toutes sortes
 „ de tems.

Ainsi, ma chere, si je ne me hâte pas de
 prendre une résolution, je me trouverai
 dans l'impuissance absolue d'éviter le mal-
 heur qui me menace, & je perdrai la con-
 solation de vous communiquer mes peines.

* * *

Mercredi au soir.

Tout est en désordre dans la maison. Bet-
 ty fait l'office d'espion, dedans & dehors.
 On dresse quelque machine, sans que je
 puisse m'imaginer ce qui se passe. Je suis
 déjà presque aussi mal de corps que d'esprit.
 Réellement, je me sens le cœur fort ab-
 batu.

Je veux descendre, quoiqu'il soit presque
 nuit ; sous prétexte de me remettre en pre-
 nant un peu l'air. Il est impossible à pré-
 sent que vous n'aiez pas reçu mes deux der-
 nières lettres. Je porterai celle-ci au dé-
 pôt, si je le puis ; avec celle de M. Love-
 lace, que je vais mettre sous la même enve-
 loppe ; de peur qu'on ne recommence les
 recherches.

Mon

Mon Dieu, que vais-je devenir ! Tout le monde est dans un mouvement étrange ! J'entens fermer brusquement les portes. On ne fait que passer d'un appartement à l'autre. Betty, avec son air effraïé, est montée deux fois dans l'espace d'une demie heure. Elle m'a regardée en silence, comme si j'étois menacée de quelque violence extraordinaire. Chorey l'a rappelée la seconde fois avec précipitation. Ses regards & ses gestes étoient encore plus expressifs en me quittant. Peut-être n'est-il question de rien qui mérite mes craintes.... J'entens revenir Betty, avec ses exclamations & ses soupirs affectés.

* * *

L'insolente fille n'a pas cessé de me tenir un langage obscur. Elle refuse de s'expliquer. „Supposons, m'a-t-elle dit, que cette jolie aventure finisse par le meurtre ; je me repentirois toute ma vie de mon opposition, autant qu'elle en peut juger. „Des parens ne souffrent point qu'on leur enleve leurs enfans avec cette impudence : „& il ne convient pas qu'ils le souffrent. „Le coup pourra retomber sur moi, lorsqu' que je m'y attendrai le moins.

Voilà

Voilà ce que j'ai tiré de plus clair, d'une misérable, qui se fait une joie de varier mon supplice. Peut-être font-ils dans les premières alarmes de l'information que M. Lovelace leur a fait donner secrètement, par son vil espion sans-doute, du dessein où il est d'empêcher que je ne sois menée chez mon oncle. Si cette conjecture est juste, quel doit être en effet leur ressentiment! Mais, moi! comment je suis poussée, *halotée*, au gré de l'emportement, de la témérité, de l'injustice, & de toutes les passions d'autrui; lorsque mon aversion est égale pour les procédés de l'un & de l'autre parti! Une correspondance clandestine, dans laquelle je me suis trouvée engagée malgré moi, est devenue la source de cent mesures indiscrettes sur lesquelles je n'ai pas été consultée: & malheureusement je ne suis pas libre aujourd'hui de choisir, quoique ma ruine (car dois-je nommer autrement la perte de ma réputation!) puisse être la conséquence terrible d'une fausse démarche. Ah! chère Miss Howe! quel sort est le mien!

Si je ne trouve pas le moien de porter cette lettre au dépôt, comme je vais le tenter, tout tard qu'il est; j'y ajouterai les nouveaux événemens, suivant l'occasion.

CLARISSE HARLOVE.

Les

Les deux lignes suivantes furent écrites au-dessous de l'adresse, dans la volière, avec un craion.

Mes deux lettres encore ici ! Quelle est ma surprise ! Je me flatte que vous êtes en bonne santé. Je me flatte que tout est bien entre votre mere & vous.

LET TRE LXXVIII.

*Miss HOWE, à Miss CLARISSE
HARLOVE.*

Feudi matin 6 d'Avril.

J'ai reçu vos trois lettres. Je brûlois d'apprendre le succès de l'entre-vûe, & jamais doute plus intéressant n'a causé de plus vive impatience.

Dans la malheureuse situation de ma chere amie, c'est un devoir pour moi d'éclaircir tout ce qui a, de ma part, le moindre air de négligence ou de relâchement. J'avois envoyé Robert, hier de grand matin, dans l'espérance qu'il trouveroit quelque chose au dépôt. Il s'arrêta inutilement autour du lieu, jusqu'à dix heures. Ensuite, étant chargé d'une lettre de ma mere, pour M. Hunt, auquel il devoit la remettre en
main

main propre, avec ordre d'apporter sur le champ la réponse, il ne pût se dispenser d'exécuter sa commission. M. Hunt ne rentre jamais chez lui qu'à trois heures, & la distance est considérable du Château d'Harlove à sa maison. Robert, avec toute sa diligence, revint si tard, qu'il étoit impossible de le renvoyer. Je lui donnai ordre seulement de partir ce matin à la pointe du jour; & s'il trouvoit quelque lettre, de me l'apporter à toutes brides.

L'impatience m'a fait passer une fort mauvaise nuit. Je suis demeurée au lit plus longtems qu'à l'ordinaire; & je ne faisois qu'en sortir, lorsque Robert m'a remis vos trois lettres. On commençoit à m'habiller. J'ai tout interrompu; & quoiqu'assez longues, je les ai lues d'un bout à l'autre, en m'arrêtant souvent néanmoins, pour m'emporter à haute voix contre les enragés à qui vous êtes livrée.

Que mon cœur les méprise! Quelle bassesse dans le dessein d'encourager Solmes, par une entre-vûe pour laquelle ils avoient extorqué votre consentement! Je suis fâchée, extrêmement fâchée contre votre tante Hervey. Renoncer avec cette mollesse à son propre jugement! Ne pas rougir même de se rendre l'instrument de la maligne

malignité des autres ! Mais voilà le monde. Je les reconnois si bien ! Je ne reconnois pas moins ma mere. Après sa fille, il n'y a personne qui ait plus de part que vous à son estime : cependant tout se réduit à dire ; Nancy, n'avons-nous pas assez de nos propres affaires ? Pourquoi nous mêler de celles d'autrui ?

D'autrui ! que ce mot est odieux pour moi, lorsqu'il est question de l'amitié, & d'accorder une protection qui peut être si importante pour une amie, sans qu'il y ait rien d'essentiel à redouter pour soi-même !

Je suis charmée néanmoins de votre courage. Je n'en attendois pas tant de vous ; ni eux, j'en suis sûre : & peut-être n'en auriez-vous pas tant trouvé dans vous-même, si l'avis de Lovelace, sur le quartier destiné à la *Nourrice*, n'avoit un peu servi à l'exciter. Je ne m'étonne point que le misérable n'en ait que plus d'amour pour vous. Quel honneur d'être le mari d'une telle femme ! Le mariage, après tout, le rendra votre égal. Cet homme-là, comme vous dites, doit être un vrai sauvage. Cependant sa persévérance le rend moins blâmable, que ceux de votre famille pour lesquels vous avez le plus de respect.



Il est heureux pour moi, comme je l'ai répété souvent, de n'être point exposée à des épreuves de cette nature. Il y auroit longtems, peut-être, que j'aurois suivi le conseil de votre cousine ! Mais c'est une corde que je n'ose toucher. J'aimerai toujours cette excellente fille, pour la tendresse qu'elle vous a marquée.

Je ne fais que vous dire de Lovelace, ni que penser de ses promesses & de ses propositions. Il est certain que toute sa famille a pour vous les sentimens d'une haute estime. Les Dames jouissent d'une réputation sans tâche. Milord M., autant qu'on peut le dire des hommes & des *Pairs*, est un homme d'honneur. A tout autre que vous, je ne ferois pas difficulté de donner des conseils. Mais on a de vous une opinion si relevée ! Votre mérite est d'un éclat si singulier ! Quitter la maison de votre pere, & vous jetter sous la protection d'une famille, honorable à la vérité, mais dans laquelle il se trouve un homme, dont on peut penser que les qualités extraordinaires, les vues & les déclarations, ont engagé votre plus forte estime ! Il me semble que je vous conseillerois plus volontiers de vous rendre secrètement à Londres, & de ne laisser savoir où
vous

vous êtes, ni à lui, ni à d'autres qu'à moi, jusqu'au retour de M. Morden.

A l'égard d'une nouvelle prison chez votre oncle, il n'y faut pas penser, si vous pouvez vous en garantir. Il ne faut pas mollir non plus en faveur de Solmes ; c'est ce qu'il y a de plus certain : non-seulement parce qu'il en est indigne, mais encore, parce que vous avez déclaré si ouvertement votre aversion pour lui, qu'elle fait aujourd'hui l'entretien de tout le monde, comme le goût qu'on vous suppose pour l'autre. Ainsi, votre réputation, & la crainte des malheurs qui peuvent arriver, vous obligent de choisir entre Lovelace & le célibat.

Si vous vous déterminez pour Londres, hâtez-vous de me le faire savoir. J'espère que nous aurons le tems de prendre de justes mesures pour votre départ, & pour vous procurer un logement qui vous convienne. Il vous sera aisé, pour gagner du tems, de pallier un peu, & d'entrer dans quelque espèce de composition, si vous ne trouvez pas d'autre voie. Poussée comme vous l'êtes, il seroit bien étrange que vous ne fussiez pas obligée de rabattre un peu de vos admirables délicatesses.

Vous n'aurez que trop reconnu par tout ce que je viens d'écrire, que j'ai mal réussi

auprès de ma mere. J'en suis confuse, j'en suis extrêmement mortifiée, & je vous avoue que rien n'est si contraire à mon attente. Nous avons eu là-dessus des discussions fort vives. Mais outre le misérable argument, *de ne pas s'embarrasser des affaires d'autrui* elle prétend que votre devoir est „d'obéir. „Telle a toujours été son opinion, dit-elle, „sur le devoir des filles : elle s'est gouvernée elle-même par cette règle ; mon pere „fût d'abord le choix de sa famille plus que „le sien. Voilà ce qu'elle fait valoir sans cesse, en faveur de son Hickmann, comme dans le cas de Solmes. Je ne dois pas douter, puisque ma mere le dit, que sa conduite n'ait été gouvernée par ce principe. Mais j'ai une raison de plus pour le croire ; & vous la saurez, quoiqu'il ne me convienne pas trop de vous l'apprendre : c'est que ce mariage, auquel je dois néanmoins l'existence, n'a pas été aussi heureux qu'on peut l'espérer, lorsqu'en se mariant on se préfère de part & d'autre à tout le reste du monde.

Je connois quelqu'un qui ne se trouvera pas mieux, je vous assure, de cette double politique de ma mere ! Puisqu'elle se croit obligée de lui rapporter si soigneusement toutes ses vûes, il est juste qu'il souffre, de
la

la mortification que j'ai reçue dans un point que j'avois si fort à cœur.

Examinez, ma chere, en quoi votre fidele amie peut vous servir. Si vous y consentez, je proteste, que je suis prête à partir secrètement avec vous. Nous aurons le plaisir de vivre & de mourir ensemble. Pensez-y. Tirez parti de cette ouverture, & donnez-moi vos ordres.

On m'interrompt Eh que m'importe le déjeuner, au milieu des cheres idées dont je suis remplie!

* * *

J'ai toujours entendu dire que pour vivre caché, Londres est le plus sûr endroit de l'Univers. Au reste, il n'est rien sorti de ma plume que je ne fois résolue d'exécuter au premier avis. Les femmes aiment à s'engager quelque fois dans la chevalerie errante, comme elles se font honneur d'y exciter les hommes : mais ici, ce que je propose n'a rien à quoi l'on puisse donner cette couleur. C'est me mettre en état de faire mon devoir, qui est de servir & de consoler une chere & digne amie, dans les infortunes qu'elle n'a pas méritées. C'est m'annoblir, si vous me faites cette grace, en devenant votre compagne dans l'affliction.

B b 3

J'en-

J'engagerois ma vie, que nous ne ferons pas un mois à Londres sans voir tous les obstacles surmontés : avec l'avantage de n'avoir aucune obligation à toute cette race d'hommes.

Je répéterai ce que je crois vous avoir dit plus d'une fois ; les auteurs de vos persécutions n'auroient jamais eu la hardiesse de former contre vous leurs systèmes intéressés, s'ils ne s'étoient fiés à l'opinion qu'ils ont de votre douceur. A présent qu'ils ont été trop loin, & qu'ils ont engagé la *vieille autorité*, (vous me gronderez tant qu'il vous plaira), & l'un & les autres, sont dans un embarras égal, pour reculer honnêtement. Lorsque vous serez hors de leurs atteintes, & qu'ils apprendront que je suis avec vous, vous verrez avec quelle confusion ils retireront leurs odieuses cornes.

Cependant je regréte, que vous n'aiez pas écrit à M. Morden, aussi-tôt qu'ils ont commencé à vous maltraiter.

Avec quelle impatience je vais attendre, s'ils entreprendront de vous conduire chez votre oncle ! Je me souviens, que l'Intendant congédié de Milord M. . . . donnoit à Lovelace six ou sept compagnons, aussi méchans que lui-même, dont le canton se rejoüissoit toujourns d'être délivré. On m'affûre

fiûre qu'il a cette honête bande actuellement autour de lui. Comptez qu'il ne vous laifera pas mener paifiblement chez votre oncle. A qui vous imaginez-vous que vous appartiendriez, s'il a le bonheur de vous enlever à vos tirans? Je tremble pour vous, de la feule fuppoſition d'un combat, dont je prévois les fuites. Il faut ſonger qu'il croit ſe devoir une vangeance : & c'eſt-ce qui redouble mon chagrin, de n'avoir pû obtenir de ma mere la protection que je lui ai demandée ſi inſtamment pour vous.

Je fais réflexion qu'elle ne déjeunera pas ſans moi. Une querelle a quelque fois ſes utilités. Cependant trop & trop peu d'affection ſont deux excès qui me déplaiſent.

* * *

Nous venons d'avoir un nouveau démêlé. En vérité, ma chere, elle eſt d'une..... d'une..... de quoi dirai-je honêtement? *d'une difficulté extrême à perſuader.* Vous devez être bien contente d'un terme ſi doux.

Comment ſe nommoit cet ancien Grec, de qui l'on diſoit qu'il gouvernoit Athènes, qu'il étoit gouverné par ſa femme, & que ſa femme l'étoit par ſon fils? Ce n'a pas été la faute de Maman (vous ſavez que c'eſt à vous que j'écris) ſi elle ne gouvernoit pas



mon pere. Pour moi, je ne suis qu'une fille: cependant, lorsque je me suis mis dans la tête de l'emporter sur quelque point, je n'aurois pas crû mon pouvoir aussi borné que je viens de l'éprouver.

Adieu, ma très chere amie! Nous verrons arriver des tems plus heureux. Ils ne font pas éloignés. Des cordes si tendues ne peuvent se soutenir long-tems au même point. Il faut qu'elles rompent ou qu'elles se relâchent; dans l'une ou l'autre supposition, la certitude est préférable à l'état opposé.

Je n'ajoute qu'un mot:

Ma conscience me dit que vous devez choisir entre ces deux alternatives; ou de consentir à nous rendre toutes deux secrètement à Londres; & dans ce cas, je me charge de la voiture, & de vous prendre au même lieu que M. Lovelace vous propose pour le carosse de son oncle: ou de vous mettre sous la protection de Milord M. & des Dames de sa famille.

Vous avez, à la vérité, un troisiéme parti, en vous supposant absolument déterminée contre Solmes; c'est de joindre Lovelace, & de vous marier sur le champ.

Quel que soit votre choix, vous aurez cette excuse, aux yeux du public & à vos propres

pres

pres yeux, que depuis le premier moment des troubles de votre famille, vous vous ferez conduite avec uniformité sur le même principe; qui est de choisir le moindre mal, dans l'espérance d'en éviter un plus grand.

Adieu! Que le Ciel inspire à ma chere Clarisse, ce qui est le plus digne d'elle! C'est la priere enflammée de sa fidelle,

ANNE HOWE.

LETTRE LXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Jeudi, 6 d'Avril.

Je ne puis vous marquer assez de reconnaissance, ma très-chere amie, pour le soin que vous avez pris de me m'expliquer, avec tant d'affection, ce qui vous empêchier de recevoir mes lettres, & pour la généreuse protection que vous m'auriez procurée, si votre mere s'étoit laissée fléchir par vos instances.

Cette protection, sans doute, étoit ce que j'avois de plus heureux à souhaiter. Mais je reconnois que mes desirs, excités d'abord par votre tendresse, étoient moins

B b 5

soutenus

soûtenus par aucune espérance raisonnable, que par le désespoir-même de trouver d'autres ressources. En effêt, pourquoi s'embarasseroit-on des affaires d'autrui lorsqu'on peut l'éviter ?

Ma seule consolation, comme je ne cesse pas de le repèter, c'est qu'on ne peut m'accuser d'être tombée dans l'infortune par ma négligence ou par ma folie. Si j'avois mérité ce reproche, je n'aurois pas la hardiesse de lever les yeux pour implorer du secours ou de la protection. Cependant, l'innocence ne donne droit à personne d'exiger pour soi-même ou pour autrui, des bienfaits qui ne sont pas dûs, ni de se plaindre lorsqu'ils sont refusés. A plus forte raison ne devez-vous pas être offensé, qu'une mere aussi prudente que la vôtre ne juge point à propos de s'engager dans mes intérêts avec autant de chaleur que vous le désirez. Si ma propre tante est capable de m'abandonner, & contre son jugement ; comme je crois pouvoir le dire : si mon pere, & ma mere, & mes oncles, qui m'aimoient autre-fois si tendrement, ne sont pas difficulté de s'unir contre moi ; puis-je ou dois-je attendre la protection de votre mere, pour résister à leurs volontés ?

En

En vérité, ma tendre & fidelle amie, si vous permettez que je parle du ton le plus sérieux, je crains que pour mes propres fautes, ou pour celles de ma famille, ou pour nos fautes communes, le Ciel ne m'ait destinée à devenir une très-malheureuse créature: assez malheureuse pour être un exemple de sa justice; car, ne voyez-vous pas comment les vagues de l'affliction roulent sur ma tête, avec une violence irrésistible?

Jusqu'à ces derniers tems d'agitation, nous avions tous été trop heureux. Nous ne connoissions pas d'autres traverses ni d'autres chagrins, que ceux dont tous les hommes portent la source en eux-mêmes, dans l'inquiétude naturelle de leurs desirs. Nos richesses, aussi-tôt entassées qu'acquises, formoient autour de nous comme un rempart, qui sembloit nous rendre inaccessibles aux traits de l'adversité. Je faisois l'orgueil de mes amis; j'en ressentois moi-même, de celui que je paroissais leur inspirer: & *m'étant glorifiée dans mes propres avantages*, qui fait ce que la justice du Ciel nous prépare, pour nous convaincre que nous ne sommes pas hors des atteintes de l'infortune, & pour nous faire établir notre confiance sur de meilleurs fondemens que notre présomption?

Votre



Votre partiale amitié vous portera toujours à me croire exempte de ce qu'on appelle fautes capitales & volontaires. Mais hélas ! mes disgraces commencent à m'humilier assez pour me faire tourner les yeux vers le fond de mon cœur : & qu'ai-je la confusion d'y découvrir ? croiez-moi, ma chere amie ; plus de vanité, plus d'orgueil secret, que je n'en aurois crû cacher dans cet abîme ignoré.

Si je suis choisie pour faire ma propre punition & celle d'une famille dont on me nommoit l'ornement, demandez pour moi, ma chere, que je ne sois pas abandonnée tout-à-fait à moi-même, & qu'il me reste la force de soutenir mon caractère, en évitant du moins de me rendre coupable par ma faute & contre mes lumières. Que les dispositions de la providence aient leur accomplissement dans tout le reste. Je suivrai, sans impatience & sans regret, le mouvement que je recevrai d'elle. Nous ne vivrons pas toujours : fasse le Ciel, seulement, que m'a dernière scène soit heureuse !

Mais je ne veux pas vous communiquer ma tristesse par des réflexions si sombres. Elles doivent se renfermer dans moi-même. Le tems ne manque point à mon esprit pour
s'en

s'en occuper, ni l'espace pour les contenir. Aussi n'a-t-il pas d'autre objet qui le remplisse. Mes peines sont trop aigues pour être d'une longue durée. La crise approche. Vous me donnez l'espérance d'un meilleur tems. Je veux espérer.

* * *

Cependant que puis-je me promettre du plus heureux avenir ? poussée comme je suis ; mon caractère si rabbaissé, si avili, que dans les plus favorables suppositions je ne pourrois sans honte lever la tête & montrer mon visage au public ! & tout, par l'instigation d'un frere intéressé & d'une sœur jalouse !

Arrêtons. Appellons la réflexion au secours. Ces cuisans retours, sur moi-même ou sur autrui, ne viennent-ils pas de l'orgueil secret que je viens de censurer ? Déjà si impatiente ! j'étois si résignée à ce moment, si disposée à souffrir sans murmure ! J'en conviens. Mais il est difficile, extrêmement difficile, de soumettre un cœur plein d'amertume, une ame aigrie par la dureté & l'injustice ; surtout dans les plus rudes instans de l'épreuve ! O frere cruel ! ... Mais quoi ! mon cœur se souleve encore ? Je veux quitter une plume que je suis si peu
capa-

capable de gouverner. Il faut m'efforcer de vaincre une impatience qui me feroit perdre le fruit de mes peines, si elles me sont envoyées pour ma correction, & qui pourroit m'entraîner dans des erreurs, plus dignes encore de quelque autre châtiment.

* * *

Je reprens un fujêt dont je ne puis m'écarter longtems ; rappelée sur-tout, comme je le suis par les trois alternatives qui font la conclusion de votre dernière lettre.

Au premier de vos trois points, c'est-à-dire, à la proposition de me rendre à Londres, je répons que l'offre dont elle est accompagnée me cause une parfaite épouvante. Assûrément, ma chere, dans la situation où vous êtes, heureuse, traitée avec tant d'indulgence par une mere qui vous aime, vous ne pouvez me faire sérieusement cette ouverture. Je ne serois qu'une misérable, si j'y pouvois prêter l'oreille un instant. Moi, devenir l'occasion du malheur d'une telle mere, & prendre le chemin infailible d'abrèger ses jours ? Vous annoblir, mon cher amour ! Ah ! qu'une entreprise de cette nature, publique dans sa témérité, doûteuse dans ses motifs, quand ils paroîtroient excusables aux yeux de ceux qui les connoïtroient

troient aussi - bien que moi, seroit propre au contraire à vous ravaller ! Mais je ne veux pas m'arrêter un moment à cette idée. Passons, passons pour votre propre honneur.

A l'égard de votre seconde alternative, qui est de me mettre sous la protection de Milord M. . . & des Dames de sa famille, je vous avoue, comme je crois l'avoir déjà fait, que sans pouvoir me déguiser à moi-même qu'au tribunal du public ce seroit me mettre en effet sous celle de M. Lovelace, je ne laisse pas de penser que je m'y déterminerois plutôt que d'être la femme de M. Solmes, s'il ne me restoit pas d'autre moyen de l'éviter.

Vous avez vû, que M. Lovelace promet de trouver une voie sûre & honnête pour m'établir dans ma maison. Il ajoute qu'il la remplira bien-tôt de Dames de sa famille, sur une invitation néanmoins à laquelle je serai obligée, pour m'attirer l'honneur de leur visite. C'est une proposition que je trouve fort inconsidérée, & sur laquelle je ne puis guères m'expliquer avec lui. Ne seroit-ce pas m'établir tête levée dans l'indépendance ? Si je me laissois persuader par ses flatteuses expressions, sans jeter la vûe plus loin, considérez dans combien d'ac-
tions

tions violentes ce seul conseil seroit capable de m'engager : quel moien de me mettre en possession de ma terre, si ce n'est par les voies ordinaires de la justice, qui ne manqueroient pas de traîner en longueur, quand je serois plus disposée à les employer que je ne le serai jamais: ou par la force ouverte; c'est-à-dire, en chassant à coups d'épée le Concierge & plusieurs personnes de confiance, que mon pere y entretient pour le soin des jardins, de l'édifice, des meubles, & qui ont reçu depuis peu, je le fais, de bonnes instructions de mon frere? Votre troisième alternative, de joindre Lovelace, & de me marier sur le champ . . . un homme dont les mœurs sont bien éloignées de me plaire . . . une démarche après laquelle je ne puis conserver la moindre espérance de réconciliation avec ma famille . . . & contre laquelle mille objections s'élevent dans mon esprit . . . c'est à quoi il ne faut pas penser.

Ce qui me révolte le moins, après la plus sérieuse délibération, c'est de me rendre à Londres. Mais je renoncerois à toute espérance de bonheur dans cette vie, plutôt que de vous voir partir avec moi, comme vous le proposez témérairement. Si je pouvois arriver sûrement à Londres & trouver
une

une retraite décente, il me semble que je demeurerois indépendante de M. Lovelace, & libre de traiter avec mes amis; ou s'ils rejettoient mes propositions, j'attendrois tranquillement l'arrivée de M. Morden. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils accepteroient alors l'offre que je fais de me réduire au célibat; & lorsqu'ils me la veroient renouveler si librement, ils seroient convaincus du-moins que je la faisois de bonne foi. En vérité, ma chere, je l'exécutois fidèlement quoique dans vos accès de plaisanterie vous paroissiez persuadée qu'il m'en coûteroit beaucoup.

Si vous avez pû m'assurer d'une voiture pour deux, peut-être ne vous sera-t-il pas difficile d'en trouver une pour moi seule. Mais croyez-vous le pouvoir, sans vous mettre mal avec votre mère, ou elle avec ma famille? Un carosse, une chaise, un fourgon, un cheval, n'importe; pourvû que vous ne paroissiez pas. Seulement, si c'étoit l'un des deux derniers, je m'imagine que je dois vous demander quelque habit de servante, parceque je n'ai ici aucune intelligence avec les nôtres. Le plus simple sera le plus convenable. On pourra le faire passer dans le bucher, où je ferai ma toilette; & je me laisserai glisser ensuite de la



terrasse qui borde l'allée verte. Mais, hélas! ma chere, cette alternative-même n'est pas sans un grand nombre de difficultés, qui paroissent presque insurmontables à un esprit aussi peu entreprenant que le mien. Voici mes réflexions sur le danger :

Prémièrement je crains de n'avoir pas le tems nécessaire pour les préparatifs de mon départ.

Si j'étois malheureusement découverte, poursuivie, arrêtée dans ma fuite, & ramenée sur mes pas, on se croiroit doublement autorisé à me forcer de recevoir Solmes; & dans la confusion d'un accident si cruel, peut-être ne ferois-je pas capable de la même résistance.

Mais je me suppose arrivée à Londres: je n'y connois personne que de nom. Si je m'adresse aux Marchands qui servent notre famille, il ne faut pas douter que ce ne soit à eux qu'on écrira d'abord, & qu'on ne les engage à me trahir. Que M. Lovelace découvre ma retraite, & qu'il rencontre mon frere, quels désastres n'en peut-il pas arriver, soit que je consente ou non à retourner au Château d'Harlove!

Supposons encore que je puisse demeurer cachée; à quoi ma jeunesse & mon sexe ne m'exposeront-ils pas, dans cette grande &
mê-

méchante Ville, dont j'ignore les rues & les quartiers ? A peine oserai-je sortir pour aller à l'Eglise. Mes Hôtes seront étonnés de la vie qu'ils me verront mener. Qui sait si je ne passerai pas pour une personne de caractère suspect, qui se dérobe pour éviter le châtiment de quelque mauvaise action ?

Vous-même, ma chere, qui seriez seule informée de ma retraite, vous n'auriez pas un moment de repos. On observeroit tous vos mouvemens & tous vos messages. Votre mere, qui n'est pas trop satisfaite aujourd'hui de notre correspondance, auroit alors raison de s'en offenser : & ne pourroit-il pas s'élever, entre vous, des différends que je ne pourrois apprendre sans en devenir plus malheureuse ?

Si M. Lovelace venoit à découvrir ma demeure, le monde jugeroit de moi comme si j'avois pris actuellement la fuite avec lui. Se dispenseroit-il de ne me voir chez des étrangers ? Quel pouvoir aurois-je, pour lui interdire les visites ? Et son malheureux caractère (l'insensé qu'il est !) n'est pas propre à mettre en bonne odeur une jeune fille qui cherche à se cacher. Enfin, dans quelque lieu, chez quelques personnes, que je puisse trouver une nouvelle retraite on le



croiroit au fond du mystère, & tout le monde lui en attribuerait l'invention.

Telles sont les difficultés que mon imagination ne peut séparer de ce plan. Dans la situation où je suis, elles seroient capables d'effrayer un caractère plus hardi que le mien. Si vous croyez, ma chere, qu'elles puissent être surmontées, prenez la peine de me rassurer par vos avis. Je sens bien que je ne puis embrasser aucun parti qui n'ait ses difficultés.

Si vous étiez mariée, ma chere amie, ce seroit alors que de vôtre part & de celle de M. Hickman les aziles ne manqueroient pas à une malheureuse fille, qui, faute d'un ami, d'un protecteur, est à demi perdue dans ses propres craintes.

Vous regrétez que je n'aye pas écrit à M. Morden dès le commencement de mes disgraces. Mais pouvois-je m'imaginer que mes amis ne revinssent pas par degrés, en reconnoissant mon antipathie pour M. Solmes? J'ai eu néanmoins plus d'une fois la pensée de lui écrire. Je me suis flattée, en même tems, que l'orage seroit dissipé avant que je pusse recevoir sa réponse. J'ai remis mon dessein de jour en jour, de semaine en semaine. Après tout, je puis craindre, avec autant de raison, de voir passer mon cousin dans
le

le parti opposé, que plusieurs de ceux que vous connoissez.

D'un autre côté, pour appeller au jugement d'un cousin, il falloit écrire avec chaleur contre un pere. Et puis, je n'avois pas comme vous le sçavez, une seule ame dans mes intérêts. Ma mere-même s'est déclaré contre moi. Il est certain que M. Mor-den auroit du-moins suspendu son jugement jusqu'à son retour. Peut-être ne se seroit-il pas hâté de revenir, dans l'espérance que le mal guériroit de lui-même. Mais s'il eut écrit, ses lettres auroient été celles d'un Médiateur, qui m'auroit conseillé de me soumettre & à mes amis de se relâcher : ou s'il avoit fait pancher la balance en ma faveur, on auroit compté pour rien ses raisons. Croyez-vous que s'il arrivoit, dans la disposition de prendre ma défense, il fût lui-même écouté ? Vous voyez qu'elle est la force de leur résolution, & comment ils ont subjugué tous les esprits par la crainte. Personne n'a la hardiesse d'ouvrir la bouche en ma faveur. Vous sçavez que par la violence avec laquelle mon frere pousse ses mesures, il se propose de me réduire sous le joug avant le retour de mon cousin.

Mais vous me dites que pour gagner du tems, je dois avoir recours à la dissimula-

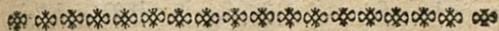


tion, & feindre d'entrer dans quelque composition avec mes amis. Composer ? Dissimuler ? Vous ne voudriez pas, ma chere, que mes efforts fussent employés à leur faire croire que j'entre dans leurs vûes, lorsque je suis résolue de n'y entrer jamais. Vous ne voudriez pas que je cherchasse à gagner du tems, dans l'intention de les tromper. La Loi défend de commettre un mal dont il peut résulter du bien. Voudriez-vous que j'en commisse un, dont le succès est incertain ? Non, non ; me préserve le Ciel de penser jamais à me défendre, ou même à me sauver, aux dépens de la bonne foi, & par un artifice étudié !

Est-il donc vrai qu'il ne me reste pas d'autre moyen d'éviter un grand mal, que de me plonger dans un autre ? Quelle étrange rigueur de mon sort ! Priez pour moi, ma très-chere Nancy ! Dans le trouble où je suis, à peine puis-je prier pour moi-même.



LET-



L E T T R E L X X X .

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE,

Jeudi, au soir.

Les alarmes dont je vous parlois hier au soir, & le langage obscur de Betty, n'avoient pas d'autre cause que celle dont je me suis défiée ; c'est-à-dire, l'avis que M. Lovelace a trouvé le moyen de faire donner à ma famille, de son *insolente* résolution ; je ne puis la nommer autrement ; & j'ai jugé, dans le tems, qu'elle étoit aussi mal conçue pour ses propres intérêts, qu'elle doit paroître *insolente* ; car a-t-il pu penser, comme Betty l'a fort bien observé, & vraisemblablement d'après ses maîtres, que des parens se laissassent ravir le pouvoir de disposer de leur fille, par un homme violent qu'ils détestent & qui ne peut avoir aucun droit de contester leur autorité, à moins qu'il ne prétendit l'avoir reçu de celle qui n'en a point sur elle-même ? Combien cette extravagante *insolence* n'a-t-elle pas dû les irriter, surtout revêtue de toutes les couleurs dont mon frere est capable de l'embellir ?

Le téméraire a prévalu effectivement sur un point, qui est de leur inspirer assez d'effroi



pour leur faire abandonner le dessein de me conduire chez mon oncle : mais il n'a pas prévu qu'il leur feroit naître un projet plus sûr & plus désespéré, qui m'a jetté moi-même dans l'excès du désespoir, & dont les suites ne répondront que trop peut-être à sa principale vûe, quoiqu'il mérite peu que le dénouement tourne si favorablement pour lui. En un mot, j'ai fait la plus téméraire démarche où je me sois engagée de ma vie. Mais je veux vous expliquer mes motifs, & l'action suivra d'elle-même.

Ce soir, à six heures, ma tante est venue frapper à la porte de ma chambre, où je m'étois enfermée pour écrire. J'ai ouvert. Elle est entrée, & sans me faire l'honneur de m'embrasser, elle m'a dit qu'elle venoit me voir encore une fois, mais contre son inclination parcequ'elle avoit à me declarer des résolutions de la dernière importance pour moi & pour toute la famille.

Eh ! Que pense-t-on à faire de moi ! lui ai-je dit en prêtant une extrême attention.

Vous ne ferez pas menée chez votre oncle, mon enfant ; cette nouvelle doit vous consoler. On voit la répugnance que vous avez pour ce voyage. Vous n'irez pas chez votre oncle.

Vous

Vous me rendez la vie, Madame! (je ne pensois guéres à ce qui devoit suivre cette condescendance supposée;) votre promesse est un baume pour les playes de mon cœur: & j'ai continué de bénir le Ciel d'une si bonne nouvelle, me félicitant moi-même de l'idée que mon pere ne pouvoit se résoudre à me pousser jusqu'à l'extrémité. Ma tante m'a laissé quelques-tems cette douce satisfaction par son silence.

Ecoutez, ma nièce, a-t-elle repris enfin. Il ne faut pas non plus que vous vous abandonniez trop à la joye. Ne soyez pas surprise, mon cher enfant..... Pourquoi me régardez-vous d'un air si tendre & si empreffé? Il n'en est pas moins sûr que vous ferez Madame Solmes.

Je suis demeurée muette.

Elle m'a raconté alors qu'on avoit appris par des informations dignes de foi, qu'un certain brigand (elle m'a prié d'excuser ce terme) avoit atroupé d'autres gens de son espèce, pour attendre sur le chemin mon frere & mes oncles, & pour m'enlever. Sûrement, m'a-t-elle dit, vous ne consentez pas à une violence, qui peut être suivie de quelque meurtre, d'un côté ou de l'autre, & même des deux côtés.

Je ne cessois pas de garder le silence.

C c 5

Votre

Votre pere, plus irrité qu'auparavant, a renoncé au dessein de vous envoyer chez votre oncle. Il est résolu de s'y rendre lui-même, mardi prochain, avec votre mere; & pourquoi vous déguiser un résolution dont l'exécution est si proche? il n'est pas question de disputer plus long-temps; c'est mercredi que vous donnerez la main à M. Solmes.

Elle a continué de me dire que les ordres étoient déjà donnés pour les permissions Ecclésiastiques; que la cérémonie devoit être célébrée dans ma chambre, sous les yeux de tous mes amis, à l'exception de mon pere & de ma mere, qui se propoient de ne révenir qu'après la célébration, & de ne me voir que sur les bons témoignages qu'on leur rendroit de ma conduite.

Reconnoissez-vous, ma chere, les mêmes avis que j'ai reçus de Lovelace?

Mon silence duroit encore, ou n'étoit interrompue que par de violens soupirs.

Elle n'a pas épargné les réflexions qu'elle a cru propres à me consoler; telles que de me représenter le mérite de l'obéissance; de me dire que si je le désirois, Madame Norton seroit présente à la cérémonie; que pour un caractère tel que le mien, le plaisir de réconcilier mes amis, & de recevoir leurs félicitations devoit l'emporter sur un aveugle senti-

sentiment de cœur, & sur le goût sensuel de la figure ; que l'amour étoit un effet passager de l'imagination, une chimere honorée d'un beau mon, lorsqu'il ne portoit pas sur la vertu & les bonnes mœurs ; qu'un choix auquel il avoit présidé seul, étoit rarement heureux, ou ne l'étoit pas longtemps ; ce qui n'étoit pas fort surprenant, parceque le propre de cette folle passion étoit de grossir le mérite de son objet, & d'en faire disparaître les défauts ; d'où il arrivoit qu'une intime familiarité le dépouillant de ses perfections imaginaires, les deux parties demeuroident souvent étonnées de leur erreur, & l'indifférence prenoit la place de l'amour : que les femmes donnoient trop d'avantage aux hommes & leur inspiroient trop de vanité, lorsqu'elles se reconnoissoient vaincues par le cœur ; que cette préférence déclarée faisoit naître ordinairement l'insolence & le mépris ; au-lieu que dans un homme qui se croyoit obligé à sa femme des sentimens qu'elle prenoit pour lui, on ne voyoit ordinairement que de la reconnoissance & du respect.

Vous croyez, m'a-t-elle dit, que vous ne sauriez être heureuse avec M. Solmes : votre famille pense autrement. Et d'un autre côté elle ne doute pas que vous ne fussiez

fiez malheureuse avec M. Lovelace, dont on sçait que les mœurs sont fort corrompues. Supposons qu'avec l'un ou l'autre, votre sort fut également de ne pas être heureuse ; je vous demande si ce ne seroit pas pour vous une consolation extrême, de pouvoir penser que vous n'avez suivi que le conseil de vos parens ; & quelle mortification ce seroit, au contraire, d'avoir à vous reprocher que votre malheur est votre propre ouvrage ?

Si vous vous en souvenez, ma chere, cet argument est un de ceux par lesquels Madame Norton m'a le plus pressée.

Ces observations & quantité d'autres, qui m'ont paru dignes du bon sens & de l'expérience de ma tante, peuvent être appliquées à la plûpart des jeunes filles qui s'opposent à la volonté de leurs parens. Mais les sacrifices que j'ai offerts distinguent beaucoup ma situation, & doivent avoir un juste poids. Il m'étoit aisé de faire une réponse conforme à ce principe. Cependant, après tout ce que j'ai dit dans d'autres occasions, à ma mere, à mon frere, à ma sœur, & même à ma tante, j'ai senti l'inutilité des répétitions ; & dans le mortel abattement où ses déclarations m'avoient jettée, quoiqu'il ne me fût pas échappé un mot de son discours, je

je ne me suis senti ni le pouvoir ni la volonté de lui répondre. Si ses propres vûes ne l'avoient pas portée d'elle-même à s'arrêter, je l'aurois laissée parler deux heures sans l'interrompre.

Elle m'observoit. J'étois assise, les yeux baignés de larmes, le visage couvert de mon mouchoir, & le cœur dans une oppression violente, qu'elle pouvoit remarquer au soulèvement continuel de mon sein. Ce spectacle a paru la toucher. Quoi ? ma chère, vous ne me dites rien ! Pourquoi cette douleur noire & taciturne ? Vous sçavez que je vous ai toujours aimée. Vous sçavez que je n'ai point d'intérêt à ce qu'on exige de vous. Pourquoi ne pas permettre à M. Solmes de vous raconter plusieurs traits, qui irriteroient votre cœur contre M. Lovelace ? Vous en apprendrai-je quelques-uns ? dites, ma chère ; vous les apprendrai-je ?

Je ne lui ai répondu encore que par mes larmes & par mes soupirs.

Eh ! bien, ma Nièce, on vous fera ce récit dans la suite, lorsque vous serez mieux disposée à l'entendre ; lorsque vous serez capable d'apprendre, avec joie, de quel danger vous êtes échappée. Ce sera une sorte d'excuse, pour la conduite que vous
avez



avez tenue à l'égard de M. Solmes avant votre mariage. Vous n'auriez jamais cru, direz-vous alors, qu'il y eut tant de bassesse dans l'ame de M. Lovelace.

J'étois transportée d'impatience & de colere, d'entendre supposer mon mariage comme une chose accomplie. Cependant j'ai continué de me taire. Je n'aurois pu parler avec modération.

Etrange silence ! a repris ma tante. Comptez, chere nièce, que vos craintes sont infiniment plus grandes, avant le jour, qu'elles ne le seront après. Mais ne vous offensez point de ce que je vais proposer : voulez-vous être assurée, par vos propres yeux, de la générosité extraordinaire des articles ? Vos lumieres sont fort au-dessus de votre âge. Jetez un coup d'œil sur le Contrat. Oui, ma chere, lisez. Il est au net depuis quelque tems ; & en état d'être signé. Votre pere m'a ordonné de vous l'apporter, & de le laisser entre vos mains. Il veut que vous le lisiez. On ne vous demande que de le lire, ma nièce ; je n'y vois aucune difficulté, puisqu'il est au net depuis le tems où l'on n'étoit point encore sans esperance.

Aussitôt, elle a pensé me faire expirer de frayeur, en tirant de son mouchoir quelques

ques parchemins, qu'elle y avoit tenus cachés; & se levant, elle les a placés sur ma commode. Un serpent, qu'elle auroit fait sortir de son mouchoir, ne m'auroit pas causé plus d'horreur.

O ma très-chère Tante (en détournant le visage, & levant les deux bras), cachez, cachez à mes yeux ces horribles écrits. Mais dites-moi, au nom de l'honneur, de la tendresse du sang, & de votre ancienne affection; dites-moi s'ils sont absolument résolus, sans égard pour tout ce qui peut arriver, de me donner à l'objet de mon aversion.

Ma chère, je vous l'ai déjà dit: il est certain que vous aurez M. Solmes.

Non, Madame; je ne l'aurai pas. Cette violence, comme je l'ai répété mille fois, ne vient pas de mon pere dans l'origine. Je ne serai jamais à M. Solmes. C'est ma seule réponse.

Telle est néanmoins la volonté de votre pere: & quand je considère jusqu'où vont les bravades de M. Lovelace, qui a pris certainement la résolution de vous enlever à votre famille, je ne puis disconvenir qu'on n'ait raison d'être révolté contre une si odieuse tyrannie.

Eh!

Eh ! bien, Madame, je n'ai rien à dire de plus ; je suis au désespoir. Je ne connois plus rien qui soit capable de m'effrayer.

Votre piété, votre prudence, ma chere, & le caractère de M. Lovelace, joint à ses audacieux outrages, qui doivent vous causer autant d'indignation qu'à nous, rassurent parfaitement votre famille. Nous sommes fûrs d'un tems, où vous prendrez des idées fort différentes de la démarche que vos amis jugent nécessaire, pour faire échouer les vûes d'un homme qui mérite si justement leur haine.

Elle est fortie. Je suis demeurée en proie à l'indignation autant qu'à la douleur ; mais vivement irritée aussi contre M. Lovelace, qui par ses extravagantes inventions met le comble à mes disgraces, m'ôte l'espoir de gagner du tems pour recevoir vos avis & les moiens de me rendre à Londres, & ne me laisse plus, suivant toute apparence, d'autre choix que de me jeter dans sa famille, ou d'être éternellement misérable avec M. Solmes. Cependant, je n'ai pas perdu la résolution d'éviter, s'il est possible, l'un & l'autre de ces deux maux.

J'ai commencé par sonder Betty (que ma tante s'est hâtée de faire monter ; dans l'idée, comme je l'ai su de cette fille, qu'il
n'y

n'y avoit pas de sûreté à me laisser à moi-même). Betty m'ayant paru informée de leurs desseins, je l'ai mise à toutes sortes d'épreuves, pour découvrir par ses réponses, s'il n'étoit pas du-moins probable que mes larmes & mes ardentés prières pussent faire suspendre la fatale conclusion. Elle m'a confirmé toutes les déclarations de ma tante; en se jouissant, m'a-t-elle dit, avec toute la famille, de l'excellent prétexte que le brigand donnoit lui-même pour me sauver à jamais de ses mains. Elle s'est étendue sur les nouveaux équipages qui sont ordonnés, sur la joie de mon frère & de ma sœur, qui s'est communiquée à tous les domestiques, sur les dispenses qu'on attend de l'Evêque, sur une visite que je dois recevoir du Docteur Lewin, ou d'un autre Ecclesiastique qu'on ne lui a pas nommé, mais qui doit couronner l'entreprise; enfin sur d'autres préparatifs, avec tant de circonstances particulières, qu'elles me font craindre qu'on ne pense à me surprendre & que le jour ne soit bien moins éloigné que Mercredi.

Ces éclaircissemens ont augmenté mon inquiétude à l'excès. Je suis tombée dans une cruelle irrésolution. Que me reste-t-il, ai-je pensé un instant, que d'aller me jeter tout d'un coup sous la protection de Myla-



dy Lawrance ? Mais aussitôt mon ressentiment, contre les belles inventions qui ont déconcerté abominablement mes projets, m'a fait passer à des résolutions contraires. A la fin, j'ai pris le parti de faire demander, à ma tante, la faveur d'un nouvel entretien.

Elle est venue. Je l'ai conjurée, dans les termes les plus pressans, de me dire si je ne pouvois pas espérer un délai de quinze jours.

Elle m'a déclaré, que je ne devois pas me le promettre.

Huit jours, du moins ! on ne me refusera pas huit jours.

Elle m'a dit qu'on pourroit me les accorder, si je voulois me lier par deux promesses : la première, de ne pas écrire une ligne hors de la maison, pendant cette semaine, parce qu'on me soupçonnoit toujours d'un commerce de lettres avec *quelqu'un* ; l'autre d'épouser M. Solmes à l'expiration du terme.

Impossible ! impossible ! me suis-je écriée avec une extrême chaleur. Quoi ? je n'obtiens pas huit jours, sans une condition aussi horrible que la seconde.

Elle alloit descendre, m'a-t-elle dit, pour me faire connoître qu'elle ne m'imposoit

soit pas d'elle-même des loix qui me paroissent si dures. Elle est descendue ; & je l'ai vûe bientôt rentrer avec cette réponse : „ Voulois-je donner au plus vil de tous les „ hommes, l'occasion d'exécuter son sanglant système ? Il étoit tems de mettre une „ fin à ses espérances & à mon obstination. „ Je fatiguois les spectateurs. On ne m'accordoit pas d'autre tems que jusqu'à Mardi, ou Mercredi au plus tard ; à moins „ que je n'acceptasse les conditions auxquelles ma tante avoit eu la bonté de m'en offrir un plus éloigné.

Mon impatience m'a fait frapper la terre du pied. J'ai pris ma tante à témoin de l'innocence de mes actions & de mes sentimens, dans quelques malheurs que je fusse entraînée par cette violence, par cette barbare violence : c'est le nom que je lui donne, ai-je ajouté, quelles que puissent être les suites.

Elle a pris un ton plus sévère, pour me reprocher mon emportement ; tandis que dans le même transport, j'ai demandé absolument la liberté de voir mon pere. Un traitement si barbare, ai-je repété, me met au-dessus de la crainte. Je lui dois la vie. Voions si je serai assez heureuse pour lui avoir l'obligation de ma mort.

D d 2

Elle



Elle m'a déclaré naturellement qu'elle ne répondoit pas de ma sûreté, si je paroissais devant lui. N'importe, ai-je répondu: & volant vers la porte, je suis descendue jusqu'à la moitié de l'escalier, résolue de me jeter à ses pieds, dans quelque lieu que je pusse le rencontrer. Ma tante est demeurée comme immobile d'effroi. En vérité, tous mes mouvemens, pendant quelques minutes, avoient tenu de la frénésie. Mais entendant la voix de mon frere, qui parloit fort près de moi dans l'appartement de ma sœur, je me suis arrêtée, & ces deux mots font venus distinctement jusqu'à moi: convenez, chere sœur, que cette aventure produit un effet charmant. En prêtant l'oreille, j'ai entendu aussi ma sœur: oui, oui, a-t-elle répondu avec la joie du triomphe. Ne nous relâchons pas, a repris mon frere. Le vilain est pris dans son propre piège. Elle est à nous désormais. Soutenez seulement mon pere, lui a dit ma sœur; je me charge de ma mere. Ne craignez rien, a-t-il repliqué. Un éclat de rire, que j'ai pris pour une félicitation mutuelle, & pour une raillerie qui se rapportoit à moi, m'a fait passer de ma frénésie à des projets de vengeance. Ma tante, aiant eu le tems de me joindre & de me prendre par la main, je

je me suis laissée reconduire à ma chambre, où elle s'est efforcée de m'appaïser. Mais le transport où elle m'avoit vûe, s'étoit changé en sombres réflexions. Je n'ai pas fait la moindre réponse à toutes les maximes de patience & de soumission qu'elle m'a prêchées. Elle s'est alarmée de mon silence, jusqu'à demander ma parole, que je n'entreprendrois rien de violent contre moi-même. Je lui ai dit que j'espérois de la bonté du Ciel, qu'il me préserveroit d'une si horrible extrémité. Elle se dispoïtoit à partir; mais je l'ai pressée d'emporter ses odieux parchemins; & me voiant déterminée à ne les pas garder, elle les a repris, en me disant, que mon pere ne sauroit pas que j'eusse refusé de les lire, & qu'elle espéroit de moi plus de complaisance, dans quelqu'autre tems qu'elle choisiroit mieux.

J'ai roulé dans ma tête, après son départ, ce que j'avois entendu de la bouche de mon frere & de ma sœur. Je me suis arrêtée sur leurs airs d'insulte & de triomphe. J'ai senti naître, dans mon cœur, une animosité que je n'ai pû vaincre. C'est le premier sentiment de cette nature que j'aie jamais éprouvé. En rassemblant toutes les circonstances, & si proche du jour redoutable, quel parti me restoit-il à prendre? Trouve-



rez-vous que ce que j'ai fait puisse être excusé? Si je suis condamnée par ceux qui ne connoissent pas l'exces de mes peines, ne ferai-je pas justifiée du moins à vos yeux? Si je ne le suis pas, je me crois fort malheureuse; car voici ce que j'ai fait:

Après m'être promptement délivrée de Betty, j'ai écrit à M. Lovelace, pour lui faire savoir „ que toutes les violences dont j'étois
 „ menacée chez mon oncle doivent s'exécuter ici; que j'ai pris la résolution de me
 „ retirer chez l'une ou l'autre de ses deux
 „ tantes, c'est-à-dire, chez celle qui aura la
 „ bonté de me recevoir; en un mot, que si
 „ je n'étois pas arrêtée Lundi par des obstacles invincibles, je me trouverois entre
 „ quatre ou cinq heures après-midi, à la
 „ porte du jardin; que dans l'intervalle il
 „ devoit m'apprendre de laquelle de ces deux
 „ Dames je pouvois espérer de la protection:
 „ mais que si l'une ou l'autre consentoit à me
 „ recevoir, j'exigerois absolument qu'il fit
 „ le voiage de Londres, ou qu'il se retirât
 „ chez son oncle; qu'il ne me rendit aucune
 „ visite avant que j'eusse bien vérifié qu'il n'y
 „ avoit rien à me promettre de ma famille
 „ par les voies de la soumission, & que je
 „ ne pouvois obtenir la possession de ma
 „ terre, avec la liberté d'y vivre. J'ai ajouté,
 „ que

„que s'il pouvoit engager une des Mifs
 „Montaigu à m'honorer de sa compagnie
 „dans le voiage, je hazarderois plus tran-
 „quillement une démarche que mes mal-
 „heurs-mêmes ne me faisoient point envisa-
 „ger sans une extrême inquiétude, & qui,
 „malgré l'innocence de mes vûes, jetteroit,
 „sur ma réputation, une tâche qu'il me seroit
 „peut-être impossible d'effacer.

Tel est le sens de ma lettre. L'obscurité de la nuit ne m'a point empêchée de descendre pour la porter au jardin, quoique dans un autre tems je n'eusse pas eu le courage de braver les ténèbres; & je suis revenue sans avoir rencontré personne.

Après mon retour, il s'est offert à mon imagination tant de sujêts d'alarmes & des pressentimens si terribles, que pour calmer un peu mon trouble, qui ne faisoit qu'augmenter, j'ai eu recours à ma plume, & je vous ai fait cette longue lettre. A présent, que je suis arrivée au principal sujêt de mes agitations, je sens renaître mon épouvante avec mes réflexions. Cependant, que puis-je faire! Je crois que la première chose que je ferai demain au matin, sera d'aller reprendre ma lettre. Cependant, que puis-je faire?



De peur qu'il ne leur prenne envie d'avancer un malheureux jour, qui ne viendra que trop tôt, je veux commencer à feindre que je me trouve fort mal. Hélas ! Je n'aurai pas besoin d'artifice ; je suis, en vérité, tout abbatue, & d'une foiblesse qui m'attireroit de la pitié dans d'autres tems.

J'espère de porter cette lettre pour vous, demain au main, en allant reprendre l'autre ; si je la reprends, comme tous mes pressentimens & toutes mes réflexions m'y portent.

Quoiqu'il soit près de deux heures, je suis tentée de descendre encore une fois, pour reprendre ma lettre. Les portes du jardin se ferment toujours à onze heures ; mais je puis ouvrir facilement les fenêtres de la grande-salle, qui donnent de plein-pied sur le parterre.

Cependant, d'où me vient cet excès d'inquiétude ? Quand ma lettre partiroit, le pis-aller seroit de savoir quelles seront les idées de M. Lovelace. La demeure de ses tantes n'est pas si proche, qu'il puisse recevoir immédiatement une réponse. Je puis faire difficulté de partir sans avoir reçu leur invitation. Je puis insister sur la nécessité d'être accompagnée d'une de ses cousines, comme je lui ai marqué que je le désirois ; & peut-être ne lui sera-t-il pas aisé de me procurer cette

cette faveur. Mille choses peuvent arriver, qui me fourniront du-moins un prétexte pour quelque délai. Pourquoi donc ce trouble ? N'est-il pas probable aussi que j'aurai demain le tems de reprendre ma lettre, avant qu'il s'attende à la trouver ? Il avoue néanmoins que depuis plus de quinze jours, il passe les trois quarts de son tems autour de nos murs, sous divers déguisemens ; sans compter, que lorsqu'il n'est pas lui-même *de garde*, comme il le dit, un valet de confiance ne cesse pas de la faire à sa place.

Mais que penser de ces étranges pressentimens ! Je pourrois, si vous me le conseillez, faire prendre le chemin de Londres au carosse qu'il m'aménera, & suivre le plan sur lequel je vous ai demandé votre opinion. Ce seroit vous épargner la peine de me procurer une voiture, & vous mettre à couvert aussi du soupçon d'avoir contribué à ma fuite.

J'attens votre avis. J'attens votre approbation. Il n'est pas besoin de vous faire considérer que le tems presse. Adieu, chere amie, adieu !





L E T T R E LXXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Vendredi 7 d'Avril, à sept heures du matin.

Ma tante Hervey, qui aime la promenade du matin, étoit au jardin, accompagnée de Betty, lorsque je me suis levée. La fatigue de tant de nuits, que j'ai passées sans dormir, a rendu aujourd'hui mon sommeil fort pesant. Ainsi, ne pouvant éviter les yeux de ma tante, que j'avois apperçue par ma fenêtre, je n'ai pas eu la hardiesse de m'avancer plus loin que ma volière, pour mettre au dépôt ma lettre de cette nuit. Je rentre chez moi, sans avoir pû trouver le moien d'aller reprendre l'autre, comme j'y suis toujours résolue. Mais j'espère encore qu'après la promenade de ma tante, il ne sera pas trop tard.

Il étoit deux heures passées, lorsque je me suis mise au lit. J'ai compté les minutes jusqu'à cinq. Ensuite, étant tombée dans un profond sommeil, qui a duré plus d'une heure, je me suis trouvé l'imagination remplie, à mon reveil, des horreurs du songe le plus noir & le plus funeste. Quoique
je

je n'aye d'un songe que l'idée qu'on en doit avoir, je veux vous en faire le recit.

„ Il m'a semblé, que mon frere, mon
„ oncle Antonin & M. Solmes, avoient
„ formé un complot pour se défaire de M.
„ Lovelace; qui l'ayant découvert, & se
„ persuadant que j'y avois trempé, avoit
„ tourné contre moi toute sa rage. Je l'ai
„ cru voir, l'épée à la main, qui les forçoit
„ de quitter l'Angleterre. Ensuite, s'étant
„ saisi de moi, il m'a menée dans un ci-
„ métière; & là, sans être touché de mes
„ prières & de mes protestations d'innocence,
„ il m'a plongé un poignard dans le cœur;
„ il m'a jettée dans une profonde fosse, qui
„ se trouvoit ouverte, entre deux ou trois
„ carcasses à demi pourries: il s'est servi de
„ ses propres mains, pour me couvrir de
„ fange; & de ses pieds, pour raffermir la
„ terre en marchant sur moi.

Je me suis réveillée dans une terreur in-
exprimable, baignée d'une sueur froide,
tremblante & souffrant toutes les douleurs
d'une mortelle agonie. Ces affreuses ima-
ges ne sont pas encore forties de ma mé-
moire.

Mais pourquoi m'arrêter à des maux ima-
ginaires, lorsque j'en ai de si réels à com-
battre? Ce songe est venu, sans doute, du
trouble

trouble de mon imagination, dans laquelle il s'est fait un ridicule mélange de mes inquiétudes & de mes craintes.

* * *

A huit heures.

Ce Lovelace, ma chere, a déjà la lettre. Quelle étrange diligence ! je souhaite que ses intentions soient louables, puisqu'elles lui coûtent tant de peine ; & j'avoue même, que je serois fâchée qu'il en prit moins. Cependant je le voudrois à cent lieues d'ici. Quel avantage ne lui ai-je pas donné sur moi !

A présent que ma lettre est hors de mes mains, je sens croître mon inquiétude & mon regrèt. J'avois doûté jusqu'à ce moment si elle devoit partir ; il me semble maintenant que j'aurois dû la reprendre. Me reste-t-il une autre voie, néanmoins, pour me garantir de Solmes ? Mais quelle imprudence n'aura-t-on pas à me reprocher, si je m'engage dans les démarches où cette lettre doit me conduire ?

Ma plus chere amie, dites-moi si vous me croiez coupable ! Mais non ; si vous croiez que je le fois, ne me le dites pas. En me supposant condamnée de tout le monde, je trouverai de la consolation à m'imaginer que je ne le suis pas de vous. C'est
la

la première fois que je vous ai priée de me flatter. N'est-ce pas une marque que je suis coupable, & que la vérité m'épouvante ? Ah ! dites moi . . . mais non, ne me dites pas si vous me jugez coupable.

* * *

Vendredi, à onze heures.

Ma tante m'a rendu une nouvelle visite. Elle m'a déclaré d'abord, que mes amis me croient toujours en correspondance avec M. Lovelace ; ce qui est visible, m'a-t-elle dit, par les discours qui lui échappent, & qui font assez connoître qu'il est informé de plusieurs circonstances qui se passent dans le sein de la famille, souvent-même au moment qu'elles sont arrivées.

Quoique je n'approuve rien moins que la méthode qu'il emploie pour se procurer ces informations, vous comprenez bien, ma chere amie, qu'il ne seroit pas prudent de me justifier par la ruine d'un valet corrompu ; sur-tout, lorsque je n'ai aucune part à sa trahison par mon consentement : ce seroit m'exposer à voir découvrir ma propre correspondance, & me ravir par conséquent toute espérance de me dérober à Solmes. Cependant il y a beaucoup d'apparence que cet agent de M. Lovelace joue le double

double entre mon frere & lui. Comment se figurer, autrement, que ma famille puisse être sitôt informée des discours & des menaces dont ma tante m'a fait le recit?

Je l'ai assurée, qu'en supposant même que toutes les voies ne m'eussent pas été fermées pour les correspondances, la seule confusion du traitement que je recevois ne me permettroit pas d'en informer M. Lovelace; que pour lui communiquer des détails de cette nature, il faudroit que je fusse avec lui dans des termes, qui l'exciteroient peut-être à faire quelques visites auxquelles je ne pouvois penser sans une extrême fraieur. Personne n'ignoroit, lui ai-je dit, que je n'avois aucune communication avec les domestiques, à l'exception de Betty Barnes; parce que malgré la bonne opinion que j'avois d'eux, & quoique persuadée qu'ils seroient disposés à me servir, s'ils avoient la liberté de suivre leurs inclinations, les loix sévères qu'on leur avoit imposées me les faisoient éviter depuis le départ de mon Hannah, dans la crainte de nuire à leur fortune en les exposant à se faire honteusement congédier. C'étoit par conséquent entr'eux-mêmes, que mes amis devoient chercher l'explication des intelligences de M. Lovelace. Mon frere, ni ma
sœur,

leur, comme je le favois de Betty, qui en faisoit un sujét d'éloge pour leur sincérité, ni peut-être leur favori, M. Solmes, ne faisoient point assez d'attention devant qui leur haine éclatoit, lorsqu'ils parloient de lui, ou de moi, qu'ils affectoient de joindre à lui dans leurs emportemens.

Il étoit fort naturel, m'a répondu ma tante, de faire tomber le soupçon sur moi, du moins pour une partie du mal. Dans l'opinion que je souffrois injustement, si ce n'étoit pas à lui que j'avois adressé mes plaintes, j'avois pu les écrire à Miss Howe; ce qui revenoit peut-être au même. On savoit que Miss Howe s'expliquoit aussi librement que M. Lovelace sur toute la famille. Il falloit bien qu'elle eût appris de quelqu'un, tout ce qui s'y étoit passé. C'étoit cette raison, qui avoit déterminé mon père à précipiter la conclusion, pour éviter les suites fatales d'un plus long retardement.

Je m'apperçois, a-t-elle continué, que vous allez me répondre avec chaleur. (Je m'y dispoisois effectivement). Pour moi, je suis sûre que si vous écrivez, il ne vous échappe rien qui soit capable d'enflâmer ces esprits violens. Mais ce n'est pas l'objet particulier de ma visite :



Il ne peut vous rester, ma nièce, aucun doute que votre pere ne veuille être obéi. Plus il vous trouve de résistance à ses ordres, plus il se croit obligé de faire valoir son autorité. Votre mere me charge de vous dire, que si vous voulez lui donner la moindre espérance de soumission, elle est disposée à vous recevoir à ce moment dans son cabinet, tandis que votre pere est allé faire un tour de promenade au jardin.

Etonnante persévérance! me suis-je écriée. Je suis lassé de ces éternelles déclarations qui ne changent rien à mes disgraces; & je m'étois flattée qu'après avoir expliqué si nettement mes résolutions, je ne serois plus exposée à d'inutiles instances.

Vous ne m'entendez pas, a-t-elle repris, en mettant plus de gravité dans ses yeux. Jusqu'à présent, les prières & les instances ont été employées sans fruit, pour vous inspirer une soumission qui auroit fait le bonheur de tous vos amis; le tems en est passé. Il est décidé, comme la justice le demande, que votre pere sera obéi. On vous accuse fourdement d'avoir quelque part au dessein que M. Lovelace a formé de vous enlever. Votre mere refuse de le croire. Elle veut vous assurer de la bonne opinion qu'elle a de vous. Elle veut vous dire qu'elle vous aime

aime encore, & vous expliquer ce qu'elle attend de vous dans l'occasion qui s'approche. Mais, pour ne pas s'exposer à des oppositions qui ne feroient que l'irriter, elle voudroit être sûre, que vous descendrez dans la résolution de faire de bonne grace, ce qu'il faut que vous fassiez, de bonne grace ou non. Elle se propose aussi de vous donner quelques avis sur la conduite que vous aurez à tenir pour vous reconcilier avec votre pere & avec toute la famille. Voulez-vous descendre, Miss, ou ne le voulez-vous pas?

Je lui ai dit, qu'après un si long bannissement, je m'estimerois heureuse de paroître aux yeux de ma mere; mais que je ne pouvois le désirer à cette condition.

Est-ce-là votre réponse, Miss?

Je n'en ai pas d'autre à faire, Madame. Jamais je ne ferai à M. Solmes. Il est cruel pour moi, d'être si souvent pressée sur le même sujet; mais je ne ferai jamais à cet homme-là.

Elle m'a quittée d'un air chagrin. Je n'y fais aucun remède. Tant d'efforts, continuellement redoublés, ont lassé ma patience. J'admire que celle de mes persécuteurs ne paroisse pas s'épuiser. Si peu de variation dans leurs sentimens! Une con-

Tom. II. P. II. E e flance,



stance, dont il n'y a d'exemple que pour mon malheur.

* * *

Je vais porter cette lettre au dépôt : & je ne veux pas différer un moment, parce que Betty s'est apperçue que j'avois écrit. L'impertinente a pris une serviette, dont elle a trempé le coin dans l'eau ; & me la présentant d'un air railleur ; Miss, puis-je vous offrir.... Quoi donc ? lui ai-je dit. Seulement, Miss, un doigt de votre main droite, s'il vous plait d'y faire attention. En effet, j'avois un doigt tâché d'encre. Je me suis contentée de jeter sur elle un regard dédaigneux, sans lui répondre. Mais, dans la crainte de quelque nouvelle recherche, je prens le parti de fermer ma lettre.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE LXXXII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vendredi, à 1 heures.

Je reçois une lettre de M. Lovelace, pleine de transports, de vœux & de promesses.

messes. Vous l'aurez avec celle-ci. Il m'engage sa parole pour la protection de sa tante Lawrance, & pour la compagnie de Miss Charlotte Montaigu. Je ne dois penser, dit-il, qu'à m'affermir dans mes résolutions, & à recevoir personnellement les félicitations de sa famille. Mais vous verrez avec quelle présomption il en conclut déjà que je suis à lui.

Le carosse à six chevaux se trouvera pontuellement au lieu qu'il a proposé. À l'égard des craintes qui m'alarment si vivement pour ma réputation, vous admirerez la hardiesse de ses raisonnemens. Ce n'est pas de générosité que je l'accuse de manquer, si je devois être à lui, ou si je lui avois donné lieu de croire que j'y pense. Mais je m'en suis bien gardée.

Qu'un pas en amène facilement un autre, avec ce sexe audacieux & suborneur! Qu'une jeune personne, qui donne à un homme la moindre espèce d'encouragement, est bientôt emportée au-delà de ses intentions, & trop loin pour revenir jamais sur ses pas! Vous vous imaginerez, sur ce qu'il m'écrit, que je l'ai mis en droit de croire que mon aversion pour M. Solmes vient du penchant que j'ai pour lui.



Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'en comparant les avis de son espion (quoiqu'il paroisse ignorer le jour) avec les assurances que je reçois de ma tante j'y trouve une cruelle confirmation que si je demeure ici plus long-tems, il ne reste aucune espérance que je puisse éviter d'être à M. Solmes. Je commence à douter si je n'aurois pas fait mieux d'aller chez mon oncle; j'aurois du moins gagné du tems.

Voilà le fruit de ses admirables inventions! Il ajoute „que je serai satisfaite de „toutes ses mesures; que nous ne ferons „rien sans délibération; qu'il sera soumis à „toutes mes volontés & que je dirigerai „toutes les siennes: langage, comme j'ai dit, d'un homme qui se croit sûr de moi. Cependant ma réponse est à peu-près dans ces termes: „que malgré le dessein où je „suis de recourir à la protection de sa tante, „comme il reste trois jours jusqu'à Mardi, „& qu'il peut arriver quelque changement „de la part de mes amis & de M. Solmes, „je ne me crois pas absolument liée par ma „dernière lettre, ni dans l'obligation de lui „expliquer les motifs de ma conduite si j'abandonne cette résolution: qu'il me paroît nécessaire de l'avertir aussi, qu'en me „mettant sous la protection de sa tante s'il „se

„se figure que mon intention soit de me li-
„vrer directement à lui, c'est une erreur,
„à laquelle je le prie de renoncer, parce
„qu'il reste quantité de points sur lesquels je
„veux être satisfaite, & divers articles qui
„demandent d'être éclaircis, avant que je
„puisse écouter d'autres propositions: qu'il
„doit s'attendre, en premier lieu, que je
„n'épargnerai rien pour me reconcilier avec
„mon pere, & pour lui faire approuver
„mes démarches futures aussi déterminée à
„me gouverner entièrement par ses ordres,
„que si je n'avois pas quitté sa maison: que
„s'il peut s'imaginer que je ne me réserve
„pas cette liberté & qu'il ait à se promettre
„de ma fuite quelque avantage dont il n'au-
„roit pû se flatter autrement, je suis résolue
„de demeurer où je suis, & de risquer l'é-
„venement; dans l'espérance que mes amis
„accepteront enfin l'offre tant de fois repé-
„tée, de ne me marier jamais sans leur
„consentement.

Je vais me hâter de porter cette lettre.
Si près des instans critiques, je suis persua-
dée qu'il ne me fera pas attendre long-tems
sa réponse.

* * *

E e 3

Vendredi,



Vendredi à 4 heures.

Je suis bien éloignée d'être en bonne santé; mais je crois devoir affecter de paroître un peu plus malade que je ne le suis. C'est un acheminement au délai que je me flatte encore d'obtenir: & si je l'obtiens, ne doutez pas que toutes mes autres mesures ne soient aussi-tôt suspendues.

Betty a déjà publié que je suis fort indisposée. Cette nouvelle n'excite la pitié de personne. Il semble que je sois devenue l'objet de l'averfion commune, & qu'ils seroient tous charmés de me voir morte. En vérité, je le crois! On entend dire à l'un; qu'a donc cette perverse créature? à l'autre; est-elle malade d'amour?

J'étois dans un cabinet du jardin, où le froid m'a faisie, & j'en suis revenue avec un tremblement qui ressembloit beaucoup à la fièvre. Betty, qui l'a remarqué, en a fait le recit à ceux qui ont voulu l'entendre: „Oh! le mal n'est pas grand. Laissez-la „trembler; le froid ne sauroit lui nuire. „L'opiniâtreté sera sa défense. C'est une „cuirasse pour les filles amoureuses, quel- „que délicate que soit leur constitution. Voilà les discours d'un frere cruel! Ils sont entendus tranquillement par les plus chers amis

amis d'une infortunée, pour qui l'on craignoit, il y a peu de mois, le souffle du moindre vent!

Il faut avouer que la mémoire de Betty est admirable dans ces occasions. Ceux dont elle rapporte les termes peuvent être sûrs qu'il ne s'en perd pas une syllabe. Elle repète jusqu'à leur air, & l'on n'est pas embarrassé à deviner de qui vient telle ou telle dureté.

* * *

Vendredi, à 6 heures.

Ma tante, qui passe encore la nuit ici, ne fait que me quitter. Elle est venue m'apprendre le résultat des nouvelles délibérations de mes amis.

Mercredi au matin, ils doivent s'assembler tous; c'est-à-dire, mon père, ma mère, mes oncles, elle-même & mon oncle Hervey; mon frère & ma sœur; comme de raison. La bonne Madame Norton doit en être aussi. Le Docteur Lewin se trouvera au Château, pour m'exhorter apparemment, si l'occasion le demande; mais ma tante n'a pu me dire s'il sera de l'assemblée, ou s'il attendra qu'on le fasse appeler.

Lorsque ce redoutable tribunal aura pris séance, la pauvre Prisonnière doit être amenée

E c 4

par



par Madame Norton, qui m'aura donné d'avance les instructions qu'on lui aura dictées, pour me rappeler les devoirs d'une fille, qu'on suppose que j'ai tout-à fait oubliés. Ma tante ne m'a point caché qu'on se croit sûr du succès. On est persuadé, dit-elle, que je ne puis avoir le cœur assez endurci pour résister aux décisions d'une Cour si respectable, quoique j'aie soutenu en particulier les efforts du plus grand nombre : d'autant plus que mon pere se propose de me traiter avec beaucoup de condescendance. Mais quelles bontés, de mon pere-même, peuvent jamais m'engager au sacrifice qu'on attend de moi !

Cependant je prévois que mes esprits se soutiendront mal, lorsque je verrai mon pere à la tête de l'assemblée. Je m'attendois bien, à la vérité, que mes épreuves ne finiroient pas sans que j'eusse paru devant lui; mais c'est un de ces dangers dont toute la force ne se fait sentir qu'à leur approche.

On espère de moi, dit ma tante, que mardi au soir, ou peut-être plutôt, je consentirai de bonne grace à signer les articles, & que par cette première démarche, l'assemblée solennelle de tous mes amis deviendra un jour de fête. On doit m'envoyer les permissions Ecclésiastiques, & m'offrir encore
une

une fois la lecture des articles, afin qu'il ne me reste aucun doute de l'exécution. Elle m'a fait entendre que ce seroit mon pere lui-même, qui m'apporteroit les articles à signer.

O ma chere ! Quelle épreuve que celle-ci ! Comment refuserai-je à mon pere (mon pere ! que je n'ai pas vû depuis si long-tems ! qui joindra peut-être la priere aux ordres & aux menaces) ! comment lui refuserai-je d'écrire mon nom !

On est sûr, dit-elle, qu'il se machine quelque chose du côté de M. Lovelace, & peut-être du mien ; & mon pere me porteroit plutôt au tombeau, que de me voir jamais la femme de cet homme-là.

Je lui ai représenté que ma santé n'est pas bonne ; que la seule appréhension de ces terribles extrémités me causoit déjà des peines insupportables : qu'elles ne feroient qu'augmenter à mesure que le tems approcheroit, & que je craignois de me trouver fort mal.

On étoit préparé, m'a-t-elle dit, à ces petits artifices ; & je pouvois compter qu'ils ne seroient utiles à rien.

Des artifices ! ai-je répété ; & c'est de la bouche de ma tante Hervey que j'entens cette cruelle expression !



Après tout, ma chere, a-t-elle répondu, prenez-vous tous vos amis pour des duppes ? Ne voyent-ils pas comment vous affectez de faire entendre des soupirs, & de prendre un air abbatu dans la maison ; comment vous panchez la tête ; quelle lenteur vous mettez dans votre marche, en vous appuyant, tantôt contre le mur, tantôt contre le dos d'une chaise, lorsque vous croyez être apperçûe ? (c'est une accusation, ma chere Miss Howé, qui ne peut venir que de mon frere ou de ma sœur, pour jeter sur moi l'odieuse tâche de l'hypocrisie ; je ne suis pas capable d'un artifice si bas) : mais vous n'êtes pas plutôt dans une allée du jardin, ou vers le mur de votre basse-cour, que vous croyant hors de la vûe de tout le monde, on vous voit doubler le pas avec une légéreté surprenante.

Je me haïrois moi-même, lui ai-je dit, si j'avois pû m'abaisser à cette honteuse ruse : & je ne serois pas moins insensée que méprisable ; car n'ai-je pas assez éprouvé que le cœur de mes amis est incapable de se laisser attendrir par des motifs beaucoup plus touchans ? Mais vous verrez ce que je deviendrai mardi.

On

On ne vous soupçonne pas, ma nièce, d'un dessein violent contre vous-même. Le Ciel vous a fait la grace d'être élevée dans d'autres principes.

J'ose m'en flatter, Madame; mais les violences que j'ai essuyées, & celles dont je suis menacée, suffisent pour affecter mes forces; & vous vous appercevrez que je n'aurai besoin ni de cette malheureuse ressource, ni d'aucun artifice.

Il ne me reste qu'une chose à vous dire: ma chere nièce; c'est qu'en bonne santé ou non, vous serez mariée, probablement, mercredi au soir. Mais j'ajouterais, quoique sans commission, que M. Solmes s'est engagé, si vous l'en priez comme d'une faveur, de vous laisser chez votre pere après la Cérémonie, & de retourner chez lui chaque jour au soir; jusqu'à ce que vous ayez ouvert les yeux sur votre devoir, & que vous ayez consenti à prendre un autre nom. On s'est déterminé à vous accorder cette grace, parce qu'on fera tranquille à lors de la part de Lovelace, dont les desirs s'éteindront sans doute avec l'espérance.

Que répondre à cette affreuse déclaration! Je suis demeurée muette.

Voilà, chere Miss Howe, voilà ceux qui m'ont traitée de fille romanesque! Voilà l'ou-

l'onvrage de deux têtes prudentes ; celles de mon frere & de ma sœur, qui ont reuni toutes leurs lumieres ! Cependant ma tante m'a dit que c'est la derniere partie de ce plan qui a déterminé ma mere. Jusqu'à lors elle avoit exigé que sa fille ne fût pas mariée malgré elle, si la force de sa douleur ou de son averfion paroiffoit capable d'altérer sa fanté.

Ma tante s'est efforcée plusieurs fois d'excuser une violence si déclarée, par certaines informations qu'on prétend avoir reçues de divers complôts de M. Lovelace *, qui font prêts d'éclater. C'est une contre-ruse, difent-ils, par laquelle ils prétendent renverser tous ses desseins.

* * *

Vendredi, 9 heures du soir.

Quel conseil me donnerez-vous, ma chere ! Vous voyez combien ils sont déterminés. Mais comment puis-je espérer de recevoir assez-tôt vos avis pour en tirer du secours dans mes irrésolutions ?

Je

* On a vû dans une de ses lettres, & la suite fera voir encore mieux, qu'il emploioit toute son adresse pour leur causer de fausses alarmes, dans la vûe de rendre leurs persécutions plus pressantes contre Miss Clarisse, & de les faire servir ainsi au succès de ses propres vûes.

Je reviens du jardin, où j'ai déjà trouvé une nouvelle Lettre de M. Lovelace. Il semble qu'il n'ait point d'autre habitation que le pied de nos murs. Je ne puis me dispenser de lui faire sçavoir si je persiste dans le dessein de m'échapper mardi. Lui marquer que j'ai changé de sentiment, lorsque toutes les apparences sont si fortes contre lui, & plus fortes en faveur de Solmes que dans le tems où j'ai crû la fuite nécessaire, n'est-ce pas me rendre coupable de ma propre infortune, si je suis forcée d'épouser cet homme odieux ? Et s'il arrive quelque accident tragique de la rage & du désespoir de M. Lovelace, n'est-ce pas sur moi qu'on fera tomber le reproche ? Ajoûtez qu'il y a tant de générosité dans ses offres ! D'un autre côté, néanmoins, m'exposer à la censure du Public, comme une imprudente créature ! Mais il me fait assez entendre que j'y suis déjà livrée. A quoi me résoudre ! Plût au Ciel que mon cousin Morden.... Mais ! hélas ! que servent les souhaits !

Je veux réduire en substance la Lettre de M. Lovelace. Mon dessein est de vous envoyer la Lettre-même, lorsque j'y aurai fait réponse ; mais je ne me presserai pas de la faire, dans l'espérance de trouver quelque
pré-

prétexte pour me retracter. Cependant vous seriez moins en état de me donner un bon conseil dans cette crise de mon sort, si vous n'aviez pas sous les yeux tout ce qui appartient aux circonstances.

„Il me demande pardon de l'air de confiance que je lui ai reproché. C'est l'effet, dit-il, d'un transport qui n'a point de bornes; mais il se soumet sans réserve à mes volontés. Les alternatives & les propositions ne lui manquent pas. „Il offre de me conduire directement chez Mylady Lawrance, & si je l'aime mieux, à ma propre terre, où Mylord M... me promet sa protection. (Il ignore, ma chere, les raisons qui me font rejeter cet avis, inconsidéré). Dans l'un ou l'autre cas, aussitôt qu'il me verra sans danger, il partira pour Londres, ou pour tout autre lieu. Il n'approchera point de moi sans ma permission, & sans avoir satisfait à tous les points sur lesquels il me reste des doutes.

„Me conduire chez-vous, ma chere, est une autre de ses alternatives. Il ne doute pas, dit-il, que votre mere ne consente à me recevoir; ou s'il se trouve quelque difficulté, de la part de votre mere, de la vôtre ou de la mienne, il me
„met-

„mettra sous la protection de M. Hickman ;
 „qui s'empressera sans doute de plaire à Miss
 „Howe ; & l'on publiera que je suis par-
 „tie pour Bath , pour Bristol , pour me ren-
 „dre en Italie auprès de M. Morden : on
 „publiera tout ce que je voudrai qu'on
 „publie.

„Si j'ai plus d'inclination pour Londres ,
 „il propose de m'y conduire secrètement ,
 „& de m'y procurer un logement commo-
 „de , où je ferai reçue par ses deux cousines
 „*Montaigu* , qui ne me quitteront pas un
 „moment , jusqu'à ce que les affaires soient
 „ajustées à mon gré , & que la réconcilia-
 „tion soit heureusement terminée. Tou-
 „tes les insultes qu'il a reçues de ma famil-
 „le , ne l'empêcheront pas d'y contribuer
 „de toutes ses forces.

„Il propose cette variété de mesures à
 „mon choix , parce qu'étant si pressé par le
 „tems , il n'y a pas d'apparence qu'il puisse
 „recevoir assez-tôt une Lettre d'invitation ,
 „de la propre main de Milady Lawrance ; à
 „moins que lui-même il ne prenne la po-
 „ste , pour se rendre chez elle avec la der-
 „niere diligence : mais dans une conjonctu-
 „re si délicate , où il ne peut se reposer sur
 „personne de l'exécution de mes ordres , il
 „est impossible qu'il s'éloigne.

„Il

„ Il me conjure, du ton le plus solem-
 „ nel, si je ne veux pas le jeter dans l'excès
 „ du désespoir, d'être ferme dans ma réso-
 „ lution.

„ Cependant, loin de menacer ma famil-
 „ le ou Solmes, si je change de dessein, il
 „ est persuadé, m'assûre-t-il respectueuse-
 „ ment, que ce changement ne peut arriver
 „ que par des raisons dont la justice l'oblige-
 „ ra d'être satisfait; telles, espère-t-il,
 „ qu'une parfaite certitude de me voir libre
 „ dans mes inclinations. Alors il prendra
 „ le parti d'une soumission absolue; & tous
 „ ses efforts se tourneront à mériter mon
 „ estime & celle de ma famille, par la régu-
 „ larité de sa conduite.

„ En un mot, il proteste solennellement
 „ que son unique vûe, dans les circonstan-
 „ ces présentes, est de me délivrer de ma
 „ prison, & de me rendre la liberté de sui-
 „ vre mon penchant, dans un point qui in-
 „ téresse essentiellement le bonheur de ma
 „ vie. Il ajoûte que l'espérance-même dont
 „ il se flatte, de m'appartenir quelque jour
 „ par des nœuds sacrés, son propre hon-
 „ neur & celui de sa famille, ne lui permet-
 „ tent pas de me faire la moindre proposi-
 „ tion qui ne s'accorde avec mes plus scru-
 „ puleuses maximes; que, pour la tranquil-
 „ lité

„lité de mon esprit, il seroit à désirer pour
„lui, de pouvoir obtenir ma main dans des
„conjonctures plus heureuses, où je n'eusse
„rien à redouter de la violence de mes amis;
„mais qu'avec un peu de connoissance du
„monde, il est impossible de s'imaginer que
„leur conduite n'ait pas attiré sur eux les
„censures qu'elle mérite, & que la démar-
„che, dont je me fais un si grand scrupule,
„ne soit généralement attendue, comme la
„suivre juste & naturelle du traitement qu'ils
„me font essuyer.

Je crains qu'il n'y ait que trop de vérité dans cette remarque, & que si M. Lovelace n'ajoute pas tout ce qu'il pourroit dire là-dessus, je n'en aye l'obligation à sa politesse. Je ne doute nullement que je ne sois devenue le sujét de tous les entretiens, dans la moitié de la Province, & que mon nom n'y passe peut-être en proverbe. Si j'ai ce malheur, je tremble d'en être au point de ne pouvoir rien faire, qui me déshonore plus que je ne le suis déjà par une indiscrete persécution. Que je tombe au pouvoir de Solmes ou de Lovelace, ou de tout autre mari, je ne me laverai jamais de ma captivité & du rigoureux traitement dont une famille entiere m'a comme imprimé le sceau; du-moins, ma chere, dans ma propre imagination.



Si j'appartiens quelque jour à l'éminente famille, qui paroît n'être pas encore sans quelque estime pour moi, je souhaite qu'il ne s'y trouve personne qui prenne occasion de ma disgrâce pour me régarder d'un autre œil. Alors, peut-être, je serai obligée à M. Lovelace, s'il n'entre pas dans les mêmes sentimens. Voyez-vous, ma chere, amie, à quel point ce cruel traitement m'humilie ! Mais peut-être étois-je trop exaltée auparavant.

Il conclut par des instances redoublées, pour obtenir de moi une entrevûe „ qu'il „ demande dès cette nuit, s'il est possible. „ C'est un honneur, dit-il, qu'il sollicite „ avec d'autant plus de confiance, que je lui „ ai déjà permis de l'espérer deux fois. Mais, „ soit qu'il l'obtienne, ou que de nouvelles „ raisons me portent à le refuser, il me supplie de choisir une des alternatives qu'il „ me propose, & de demeurer ferme dans „ la résolution de m'échapper mardi prochain, si je n'ai pas les plus solides assurances d'une paix & d'une liberté bien „ établies.

Enfin, il renouvelle tous ses vœux, toutes ses promesses, avec des expressions si fortes, que son propre intérêt, l'honneur de ses proches, & leur favorable disposition pour

pour moi, se réunissant pour éloigner toutes les défiances, il ne peut me rester aucun doute de sa sincérité.

LETTRE LXXXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Samedi 8 d'Avril, à 8 heures du matin.

Si vous me trouverez blâmable ou non, c'est ce que je ne puis dire : mais j'ai confirmé, par une lettre, ma première résolution, de partir mardi prochain ; à la même heure, s'il est possible, que j'avois marquée dans ma lettre précédente. N'ayant point gardé de copie, voici mes termes, qui me sont fort présents.

Je lui avoue sans détour „qu'il ne me „reste plus d'autre voye, pour éviter l'exécution du projet déterminé de mes amis, „que de quitter cette maison avec son assistance.

Je n'ai pas prétendu me faire un mérite auprès de lui d'une déclaration si formelle ; car j'ajoute, avec la même franchise „que „si je pouvois me donner la mort sans un „crime irrémissible, je la préférerois à une

F f 2

„démarr-

„démarche qui sera condamnée du monde
 „entier, se je n'en trouve pas la condamna-
 „tion dans mon propre cœur.

Je lui dis „que dans la crainte d'être
 „soupçonnée, je ne tenterai point d'empor-
 „ter d'autres habits que ceux que j'aurai sur
 „moi : que je dois m'attendre à me voir
 „refuser la possession de ma Terre, mais que
 „dans quelques extrémités que je puisse
 „tomber, je ne me déterminerai jamais à
 „reclamer la Justice contre mon pere ; de
 „sorte que la protection dont je lui serai re-
 „devable, ne doit être accordée qu'à l'in-
 „fortune : que j'ai trop d'orgueil, néan-
 „moins, pour penser jamais au mariage,
 „sans une fortune qui puisse me mettre sur
 „un pied d'égalité avec le mari que le Ciel
 „me destine, & me dispenser des obliga-
 „tions de cette nature : que par conséquent
 „mon départ ne lui donnera pas d'autres
 „espérances que celles qu'il avoit déjà ; &
 „qu'en toutes fortes de sens je me réserve
 „le droit d'accepter ou de refuser ses soins,
 „suivant l'opinion que je prendrai de ses
 „sentimens & de sa conduite.

Je lui dis „que le parti qui me convient
 „le mieux est de choisir une maison parti-
 „culiere dans le voisinage de Mylady Law-
 „rance, mais différente de la sienne ; afin
 „qu'il

„qu'il ne paroisse pas dans le monde que
 „j'ai cherché un asile dans sa famille, & que
 „cette raison ne devienne point un obstacle
 „à ma réconciliation : que je ferai venir,
 „pour me servir, Hannah, mon ancienne
 „Femme-de-Chambre, & que Miss Howe
 „sera seule dans le secrèt de ma retraite ;
 „que pour lui, il me quittera sur le champ,
 „pour se rendre à Londres, ou dans quel-
 „que Terre de son oncle ; & que se bor-
 „nant, comme il l'a promis, à un simple
 „commerce de lettres, il n'approchera
 „point de moi sans ma permission :

„Que si je me trouve dans le danger d'être
 „découverte, ou enlevée par la force,
 „je me jetterai alors sous la protection de
 „celle de ses deux tantes qui voudra me re-
 „cevoir ; mais dans le cas seulement d'une
 „nécessité absolue, parce qu'il fera toujours
 „plus avantageux, pour ma reputation,
 „d'employer du fond de ma retraite une se-
 „conde ou une troisième main pour me ré-
 „concilier avec mes amis, que de traiter
 „avec eux d'une manière éclatante :

„Que je ne veux pas néanmoins lui dé-
 „guiser, que si dans ce Traité mes amis
 „insistent sur l'exclusion absolue de ses espé-
 „rances, je m'engagerai à les satisfaire ;
 „pourvu que de leur part ils me laissent la



„ liberté de lui promettre, qu'aussi long-
 „ tems qu'il sera au monde sans prendre d'un
 „ autre côté les chaînes du mariage, je n'ac-
 „ cepterais point la main d'un autre homme;
 „ que c'est un retour auquel je suis portée
 „ d'inclination pour toutes les peines qu'il
 „ s'est données & pour les mauvais traite-
 „ mens qu'il a soufferts à mon occasion;
 „ quoiqu'il doive se rendre graces à lui-même
 „ & au peu d'égard qu'il a toujours eu pour
 „ sa reputation, des témoignages de mépris
 „ qu'il a reçus de ma famille.

„ Je lui dis que dans cette retraite mon
 „ dessein est d'écrire à M. Morden, & de lui
 „ inspirer, s'il est possible, du zèle pour
 „ mes intérêts.

„ J'entre dans quelque explication sur ses
 „ alternatives.

Vous jugez bien, ma chere, que cette
 malheureuse rigueur qu'on a pour moi, &
 ce projet de fuite, me mettent dans la né-
 cessité de lui rendre compte, bien plutôt
 que mon cœur ne me le permettoit, de
 toutes les circonstances de ma conduite.

„ Il ne faut pas s'attendre, lui dis-je, que
 „ Madame Howe veuille s'attirer des em-
 „ barras, ni qu'elle souffre que sa fille ou
 „ M. Hickmann s'en attirent à mon occa-
 „ sion. Quant au voyage de Londres, qu'il
 „ me

„me propose, je ne connois personne dans
 „cette grande Ville; & j'en ai d'ailleurs
 „une si mauvaise opinion, qu'à moins que
 „dans quelque-tems les Dames de sa famille
 „ne m'engagent à les y accompagner, il
 „n'y a point d'apparence que je goûte ja-
 „mais cette idée. Je n'approuve pas non
 „plus l'entrevûe qu'il me demande, sur-tout
 „lorsqu'il est si vraisemblable que je le ver-
 „rai bientôt. Mais s'il arrive quelque nou-
 „vel événement, qui me fasse abandonner
 „le dessein de partir, je pourrai me procu-
 „rer l'occasion de l'entretenir, pour lui ex-
 „pliquer les raisons de ce changement.

Vous concevrez, ma chere, pourquoi
 je n'ai pas fait scrupule de lui donner cette
 espérance: c'est dans la vûe de lui inspirer
 un peu de modération, si je change en effèt
 de pensée. D'ailleurs vous vous souvenez
 qu'il n'y eut rien à lui reprocher, lorsqu'il
 me surprit il y a quelque-tems dans un lieu
 fort écarté.

„Enfin, je me recommande à son hon-
 „neur & à la protection de sa tante, comme
 „une personne infortunée qui n'a pas d'au-
 „tre titre. Je repète (assûrément du fond
 „du cœur!) combien il m'est douloureux
 „de me voir forcée à des démarches si éloi-
 „gnées de mes principes, & si nuisibles à



„ma reputation. Je lui marque que je me
 „rendrai mardi au jardin ; que si Betty est
 „avec moi, je la chargerai d'une commis-
 „sion, pour l'écartier ; que vers quatre heu-
 „res il pourra me faire connoître, par quel-
 „que signal, qu'il est à la porte, dont j'irai
 „tirer aussitôt le verrou ; & j'abandonne le
 „reste à ses soins.

J'ajoute en finissant ; „ que les soupçons
 „paroissant augmenter de la part de ma fa-
 „mille, je lui conseille d'envoyer, ou
 „de venir le plus souvent qu'il lui sera
 „possible, jusqu'à Mardi au matin, vers dix
 „ou onze heures ; parce que je ne dé-
 „sespère point encore de quelque révolu-
 „tion, qui peut rendre toutes ces mesures
 „inutiles.

O chere Miss Howe ! Quelle horrible
 nécessité, que celle qui peut me forcer à
 des préparatifs de cette nature ! Mais il est
 à présent trop tard ! Comment ? trop tard.
 Que signifie cette étrange réflexion ? Hélas !
 si j'étois menacée de finir quelque jour par
 le repentir, qu'il seroit terrible de pouvoir
 dire *qu'il est trop tard !*

* * *

Samedi,

Samedi, à dix heures.

M. Solmes est ici. Il doit dîner avec sa nouvelle famille. Betty m'apprend qu'il emploie déjà ce terme. A mon retour du jardin, il a tenté encore une fois de se jeter dans mon passage; mais je suis remontée brusquement à ma prison pour l'éviter.

J'ai eu la curiosité, pendant ma promenade, d'aller voir si ma lettre étoit partie. Je ne dirai pas que si je l'eusse trouvée, mon intention fût de la reprendre; car il me paroît toujours certain que je n'ai pu faire autrement. Cependant, quel nom donner à ce caprice! En voyant qu'elle avoit disparu, j'ai commencé à regréter, comme hier au matin, qu'elle fût partie; sans autre raison, je crois, que parce qu'elle n'est plus en mon pouvoir.

Que ce Lovelace est diligent! Il dit lui-même que cet endroit lui tient lieu de maison, & je le crois aussi. Il parle, comme vous le verrez dans sa dernière lettre, de quatre déguisemens, dont il change d'un jour à l'autre. Je suis moins surprise qu'il n'ait point encore été remarqué par quelqu'un de nos Fermiers; car il seroit impossible autrement que l'éclat de sa figure ne l'eût pas trahi. On peut dire aussi que toutes les terres voisines du parc en étant com-



me une dépendance, & n'ayant point de sentier, du-moins vers le jardin & le taillis, il y a peu d'endroits moins fréquentés.

D'un autre côté, je crois m'être aperçue qu'on veille peu sur mes promenades au jardin, & sur les visites que je rens à ma volière. Leur *Joseph Léman*, qui paroît être chargé de ce soin, n'a garde de se rendre incommode par ses observations. D'ailleurs, on se repose apparemment, comme ma tante Hervey me l'a fait entendre, sur la mauvaise opinion qu'on s'est efforcé de me faire prendre du caractère de M. Lovelace, qu'on croit capable de m'inspirer de justes défiances. Ajoutez que les égards qu'on me connoit pour ma réputation paroissent une autre sûreté. Sans des raisons si fortes, on ne m'auroit jamais traitée avec tant de rigueur, tandis qu'on m'a laissé les occasions que j'ai presque toujours eues de me dérober par la fuite, si j'avois été disposée à m'en servir: & leur confiance aux deux derniers motifs auroit été bien fondée, s'ils avoient gardé le moindre ménagement dans leur conduite. Mais peut-être ne se souviennent-ils point de la porte de derrière, qui s'ouvre rarement, parce qu'elle conduit dans un lieu désert, & qu'elle est derrière une assez épaisse charmille. Au fond, je
ne

ne connois pas d'autre endroit, par lequel on pût sortir sans quelque danger d'être aperçu; excepté néanmoins par l'allée verte qui est derrière le bucher: mais il faudroit descendre de la haute terrasse, qui borde ma basse-cour du même côté. Toutes les autres parties du jardin sont ouvertes par des claire-voies; & les environs, qui sont plantés nouvellement en quinconces d'ormes & de tilleuls, ne donnent pas encore beaucoup de couvert.

Le grand cabinet de verdure, que vous connoissez, me paroît le plus commode de tous les lieux que je pourrois choisir pour mes importantes vûes. Il n'est pas loin de la porte de derrière, quoiqu'il soit dans une autre allée. On ne sera pas surpris que je m'y arrête, parce que je l'ai toujours aimé. Hors le tems des grandes chaleurs, sa fraîcheur en éloigne tout le monde. Lorsqu'on avoit quelque tendresse pour moi, on s'alarmoit de m'y voir quelquefois trop longtemps. Mais on a peu d'inquiétude à présent pour ma santé. L'opiniâtreté, disoit hier mon frere, est une excellente cuirasse.

Avec vos plus ferventes prières, je vous demande, ma chere amie, votre approbation ou votre censure. Il n'est pas en-

core

ère trop tard pour revoquer mes engagements.

CL. HARLOVE.

Sous l'adresse, avec un crayon: Comment pouvez-vous envoyer votre messager les mains vuides ?

LETTRE LXXXIV.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Samédi, après dîner.

La dernière datte de votre lettre, qui est dix heures du matin, m'assûre qu'elle ne pouvoit être depuis longtems au dépôt, lorsque Robert y est arrivé. Il a fait une diligence extrême pour me l'apporter, & je l'ai reçue en sortant de table.

Dans la situation où vous êtes, vous me blâmez avec raison, d'envoyer mon messager les mains vuides ; & c'est néanmoins cette situation-même, cette critique situation, qui cause en partie mon retardement. En vérité, mon esprit ne me fournit rien qui puisse vous aider.

J'ai

J'ai employé secrètement tous mes soins pour vous procurer quelque moien de quitter le Château d'Harlove, sans paroître mêlée dans les circonstances de votre évafion ; parce que je n'ignore pas qu'obliger dans le fait, & défobliger dans la maniere, c'est n'obliger qu'à demi. D'ailleurs, les foupçons & l'inquiétude de ma mere femblent augmenter. Elle y est confirmée par les vifites continuelles de votre oncle Antonin qui ne cefse de lui repéter, que la conclufion approche, & qu'on espère que fa fille n'arrêtera point le penchant que vous marquez à la fôuffiffion. Je fuis informée de ces détails par des voies que je ne puis leur faire connoître, fans me jeter dans la néceffité de faire plus de bruit qu'il n'eft à fouhaiter pour l'un & pour l'autre. Nous n'avons pas befoin de celà, ma mere & moi, pour nous quereller prèsque à toute heure.

Preffée comme je fuis par le tems, & privée, par vos preffantes instances, de la fatisfaction de vous accompagner, j'ai trouvé plus de difficulté que je ne m'y attendois à vous procurer une voiture. Si vous ne m'obligez pas de garder des mēfures avec ma mere, c'est un fervice que je vous rendrois fort aifément. Je pourrois, fur le moindre prétexte, prendre notre caroffe coupé,

coupé, y faire mettre deux chevaux de plus, si je le jugeois à propos ; & le renvoyer de Londres, sans que personne en fût mieux informé du logement qu'il nous plairoit de choisir. Plût-au-Ciel, que vous y eussiez consenti ! En vérité, vous poussez la délicatesse trop loin. Dans votre situation vous attendez-vous à ne rien perdre de votre tranquillité ordinaire ? & pouvez-vous donc vous promettre de n'être pas un peu agitée, par un ouragan, qui menace à chaque instant de renverser votre maison ? Si vous aviez à vous reprocher d'être la cause de vos disgrâces, j'en jugerois peut-être autrement. Mais lorsque personne n'ignore d'où vient le mal, votre situation doit être regardée d'un œil fort différent.

Comment pouvez-vous me croire heureuse, lorsque je vois ma mere aussi déclarée pour les persécuteurs de ma plus chere amie, que votre tante, ou tout autre partisan de votre frere & de votre sœur ; par l'inspiration de cette tête folle & bizarre, votre oncle Antonin, qui s'étudie, (le plat personnage qu'il est) à l'entretenir dans des idées indignes d'elle, pour m'effraier par l'exemple ? En faut-il davantage pour exciter mon ressentiment, & pour justifier le désir

désir que j'ai de partir avec vous, lorsque notre amitié n'est ignorée de personne ?

Oui, ma chere, plus je considère l'importance de l'occasion, plus je demeure persuadée que votre délicatesse est excessive. Ne supposent-ils pas déjà que votre résistance est l'effët de mes conseils ? N'est-ce pas sous ce prétexte qu'ils vous ont interdit notre correspondance ? & si ce n'étoit par rapport à vous, ai-je la moindre raison de m'embarrasser de ce qu'ils pensent ?

D'ailleurs, quelle disgrâce ai-je donc à redouter de cette démarche ? Quelle honte ? Quelle sorte de tâche ? Croiez-vous qu'Hickman en prit occasion de me refuser ? & s'il en étoit capable, en aurois-je beaucoup de chagrin ? Je soutiens, que tous ceux qui ont une ame, seroient touchés de cet exemple d'une véritable amitié dans notre sexe.

Mais je jetteroie ma mere dans une vive affliction ! Cette objection a quelque force. Cependant lui causerois-je plus de chagrin que je n'en reçois d'elle, lorsque je la vois gouvernée par un homme de l'espece de votre oncle, qui ne paroît ici tous les jours que pour susciter de nouveaux sujëts de peine à ma chere amie ? Malheur à tous deux
s'il

si il y vient dans une double vûe ! Grondez-moi si vous voulez : peu m'importe.

J'ai dit, & je repète hardiment, qu'une telle démarche annoblirait votre amie. Il n'est pas trop tard encore. Si vous le permettez, j'enlèverai à Lovelace l'honneur de vous servir ; & demain au soir, ou Lundi, avant le tems que vous lui avez marqué, je ferai à la porte de votre jardin avec un carrosse ou une chaise. Alors, ma chere, si notre fuite est aussi heureuse que je le désire, nous leur ferons des conditions ; & des conditions telles qu'il nous plaira. Ma mere sera fort aise de revoir sa fille, je vous le garantis. Hickman pleurera de joie à mon retour ; ou je aurai le faire pleurer de chagrin.

Mais vous vous fâchez si feurieusement de ma proposition, & vous êtes toujours si féconde en raisonnemens pour appuyer vos opinions, que je crains de vous presser davantage. Cependant, aiez la bonté d'y faire un peu plus de réflexion, & d'examiner, s'il ne vaut pas mieux partir avec moi qu'avec Lovelace. Voiez, en considérant les choses sous ce jour-là, si vous pouvez vaincre vos scrupuleux égards pour ma reputation. Que reprocher à une femme qui fuit avec une autre femme ; & dans la seule
vûe

vûe d'éviter cette race d'hommes ? Je vous demande uniquement de péser cette idée ; & si vous pouvez vous mettre au-dessus du scrupule qui me régarde, de grace, mettez vous-y. C'est tout ce que j'avois à dire présentement sur cet article. Je passe à quelques autres endroits de vos lettres.

Le tems viendra sans doûte, où je serai capable de lire vos touchantes narrations, sans cette impatience & cette amertume de cœur dont je ne puis me défendre aujourd'hui, & qui se communiqueroient à ma plume, si mes réflexions s'attachoient à toutes les circonstances que vous m'écrivez. Je crains de vous donner le moindre conseil ; ou de vous dire ce que je ferois à votre place, si vous continuez de refuser mes offres. Quelle seroit mon affliction, s'il vous en arrivoit quelque mal ! Je ne me le pardonnerois jamais. Cette considération a beaucoup augmenté l'embaras où j'étois pour vous écrire, à présent que vous touchez à la décision de votre sort, & lorsque vous rejettez la seule méthode qui convient à cette crise. Mais j'ai dit que je ne vous en parlerois plus. Cependant encore un mot, dont vous me gronderez autant qu'il vous plaira : s'il vous arrivoit effectivement quelque malheur, j'en ferois toute ma vie un crime à ma



mere. Ne doûtez pas que je ne l'en accuse, & peut-être vous-même, si vous-n'acceptez pas mon offre.

Voici le seul conseil que j'aie à vous donner dans votre situation : si vous partez avec M. Lovelace, prenez la première occasion pour vous assurer de lui par la cérémonie du mariage. Songez que dans quelque lieu que vous puissiez vous retirer, tout le monde saura bien-tôt que c'est par son secours, & avec lui, que vous avez quitté la maison paternelle. Vous pouvez, à la vérité, le tenir éloigné pendant quelque tems, jusqu'à ce que les articles soient dressés, & que vous soiez satisfaite sur d'autres arrangemens que vous désirez. Mais ces considérations-mêmes doivent avoir moins de poids pour vous, qu'elles n'en auroient pour une autre dans les mêmes circonstances ; parce qu'avec tous les défauts qu'on voudra lui attribuer, personne ne lui reproche de manquer de générosité ; parce qu'à l'arrivée de M. Morden, que l'honneur oblige de vous rendre justice en qualité d'Exécuteur, vous ne sauriez manquer d'entrer en possession de votre terre ; parce que de son côté il jouit d'une fortune considérable ; parce que toute sa famille vous estime, & fouhaite ardemment votre alliance ; parce qu'il ne fait pas diffi-
culté

eulté lui-même de vous prendre sans aucune condition. Vous voyez comment il a toujours bravé vos riches parens : c'est une faute que je trouve pardonnable, & qui n'est peut-être pas sans noblesse. Je me persuade hardiment, qu'il aimeroit mieux vous voir à lui sans un sou, que d'avoir obligation à ceux qu'il n'a pas plus de raison d'aimer, qu'ils n'en ont eux-mêmes de lui vouloir du bien. Ne vous a-t-on pas dit, que son propre Oncle ne peut soumettre cet esprit fier à lui devoir la moindre faveur ?

Toutes ces raisons me persuadent que vous devez insister peu sur les articles. Ainsi, c'est mon opinion absolue, que si vous partez avec lui, la cérémonie ne doit pas être différée : & remarquez qu'alors, c'est lui qui doit juger du tems auquel il pourra vous quitter avec sûreté.

Faites là-dessus vos plus sérieuses réflexions. Les délicatesses doivent s'évanouir, au moment que vous aurez quitté la maison de votre pere. Je n'ignore pas ce qu'il faut penser de ces créatures inexcusables, qui n'écoulant que leur passion, sans aucun égard pour la décence, passent de la fenêtre de leur pere entre les bras d'un mari. Mais on ne vous soupçonnera jamais de ces ardeurs emportées. Je repète, qu'avec un homme



du caractère de Lovelace, votre reputation demande qu'après avoir consenti à vous mettre en son pouvoir, il n'y ait pas de délai pour la célébration. Je suis sûre qu'écrivant à vous, il n'est pas besoin de donner plus de force à cette remarque.

Vous vous efforcez d'excuser ma mere! la chaleur de mon amitié ne me dispose guères à goûter vos raisonnemens. Il n'y a point de blâme, dites-vous, à se dispenser de tout ce qui n'est point un devoir. Cette maxime admet bien des distinctions, lorsqu'elle est appliquée à l'amitié. Si la chose qu'on demande étoit d'une plus grande, ou même d'une égale conséquence, pour la personne de qui elle dépend, peut-être mériteroit-elle des réflexions. Il me semble même qu'il y auroit un air d'intérêt propre, à demander de son ami une faveur qui l'exposeroit aux mêmes inconveniens qu'on veut éviter. Ce seroit l'autoriser par notre propre exemple, & avec beaucoup plus de raison, à nous paier d'un refus, & à mépriser une si fausse amitié. Mais si sans avoir beaucoup à craindre pour nous-mêmes, nous pouvions délivrer notre ami d'un tres-grand danger, le refus que nous en ferions nous rendroit indignes de qualité d'ami. Je n'en admet-

admettrois pas un de cette nature ; pas même à la superficie de mon cœur.

Je suis trompée, si ce n'est pas votre opinion comme la mienne ; car c'est à vous-même que je dois cette distinction, dans certaines circonstances où vous devez vous souvenir qu'elle m'a sauvée d'un fort grand embarras. Mais votre caractère a toujours été d'excuser les autres, tandis que vous ne vous passez rien à vous-même.

Je dois avouer que si ces excuses pour l'inaction ou pour le refus d'un ami, venoient d'une autre femme que vous, dans un cas si important pour elle-même, & qui l'est si peu, en comparaison, pour ceux dont elle désireroit la protection, moi, qui m'efforce, comme vous l'avez souvent observé, de remonter toujours des effets à la cause, je pancherois à la soupçonner d'une inclination secrète & défavouée, qui balançant tous les inconveniens dans son cœur, la rendroit plus indifférente qu'elle ne veut le paroître pour le succès de ce qu'elle demande.

M'entendez-vous, ma chere ? Tant mieux pour moi, si vous ne m'entendez pas ; car je crains que cette réflexion jettée au hazard, ne m'attire de vous une réprimande que vous m'avez déjà faite dans le même cas : „c'est ne pouvoir s'empêcher,

Gg 3 „m'avez-

„m'avez-vous dit, de vouloir faire montre
 „de pénétration ; quoi qu'aux dépens de
 „cette tendresse qui est un devoir de l'ami-
 „tié & de la charité.

Que fert, m'allez-vous dire, de recon-
 noître ses fautes, si l'on n'apporte aucun
 soin à s'en corriger ? d'accord, ma chere.
 Mais ne savez-vous pas que j'ai toujours été
 une impertinente créature, & que j'ai tou-
 jours eu besoin de beaucoup d'indulgence ?
 Je fais aussi que ma chere Clarisse en a tou-
 jours eu pour moi, & c'est là-dessus que je
 me repose aujourd'hui. Elle n'ignore pas
 jusqu'où va mon affection pour elle. Je
 vous aime, ma chere, en vérité plus que
 moi-même. Croiez-en cette expression ; &
 par conséquent, jugez combien je suis tou-
 chée d'une situation aussi critique que la vô-
 tre. C'est la force de ce sentiment qui me
 fait tourner ma censure jusques sur vous ;
 c'est-à-dire, sur ce caractère philosophique,
 sur cette admirable severité que vous avez
 pour vous-même, & qui vous abandonne
 dans la cause d'autrui.

Mes vœux, mes prières continuelles, se-
 ront employés à demander au Ciel que vous
 puissiez sortir de ces épreuves, sans aucune
 tâche pour cette belle reputation, qui a été
 jusqu'à présent aussi pure que votre cœur :

vœux

vœux ardens, prières uniques, qui ne font pas un moment interrompus, & que je répète vingt fois, en me disant éternellement à vous ;

ANNE HOWE.

P. S. Je me suis pressée d'écrire, & je ne me hâte pas moins de faire partir Robert ; afin que dans une situation si critique, vous aiez le tems de considérer ce que je vous marque, sur deux points qui me paroissent les plus importans. Je veux vous les remettre sous les yeux en deux mots :

„ Si vous ne devez pas vous déterminer
 „ plutôt à partir avec une personne de votre
 „ sexe, avec votre Anne Howe ; qu'avec
 „ une personne de l'autre, avec M. Lo-
 „ velace ?

Supposé que vous partiez avec lui ;

„ Si vous ne devez pas vous marier le
 „ plutôt qu'il vous sera possible ?





LETTRE LXXXV.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

*Samedi après-midi, avant la
reception de la lettre précédente.*

La réponse ne s'est pas fait attendre. C'est une lettre d'excuses, si je puis lui donner ce nom.

„ Il s'engage à la soumission sur tous les
 „ points. Il approuve tout ce que je pro-
 „ pose ; sur-tout, le choix d'un logement
 „ particulier. C'est un expédient qui lui
 „ paroît heureux, pour aller au-devant de
 „ les censures. Cependant, il est persuadé
 „ que traitée comme je le suis, je pourrois
 „ me mettre sous la protection de la tante,
 „ sans avoir rien à redouter pour ma repu-
 „ tation. Mais tout ce que je désire, tout
 „ ce que j'ordonne est une loi suprême ; &
 „ le meilleur parti sans doute pour la sûreté
 „ de mon honneur, auquel je verrai qu'il
 „ prend le même intérêt que moi. Il m'a-
 „ sûre seulement que la passion de tous ses
 „ proches est de tirer avantage des persécu-
 „ tions que j'essuie, pour me faire leur
 „ cour, & pour s'acquérir des droits sur mon
 „ cœur

„cœur par les services les plus tendres & les
„plus empressez ; heureux, s'ils peuvent
„contribuer par quelque moien au bonheur
„de ma vie.

„Il écrira dès-aujourd'hui à son oncle & à
„ses deux tantes, qu'il espère à présent de
„se voir le plus fortuné de tous les hom-
„mes, s'il ne ruine pas cet espoir par sa
„faute ; puisque la seule personne à laquelle
„son bonheur est attaché, sera bien-tôt hors
„du danger d'être la femme d'un autre, &
„qu'elle ne pourra lui rien prescrire qu'il ne
„se reconnoisse dans l'obligation d'exécuter.

„Il commence à se flatter, depuis que
„j'ai confirmé ma résolution par ma derniè-
„re lettre, qu'il n'y a plus de changement
„dont la crainte doive l'alarmer, à moins
„que mes amis ne changent de conduite
„avec moi ; dequoi il est trop sûr qu'ils ne
„seront jamais capables. C'est à présent
„que toute sa famille, qui partage ses inté-
„rêts avec tant de zèle & de bonté, com-
„mence à se glorifier de l'heureuse perspe-
„ctive qu'il a devant les yeux.

Voiez avec quel art il s'efforce de m'at-
tacher à ma résolution !

„A l'égard de la fortune, il me supplie
„d'être sans inquiétude. Son bien nous suf-
„fit. Il jouit de cinquante mille livres de

„rente effectives, qui n'ont jamais été char-
 „gées du moindre embarras ; (graces peut-
 „être à son orgueil plus qu'à sa vertu.) Son
 „oncle est résolu d'y en ajoûter vingt-cinq
 „mille, le jour de son mariage, & de lui
 „donner le choix d'un de ses Châteaux,
 „dans le Comté de Hertford, ou dans ce-
 „lui de Lancaſtre. Il dépendra de moi, ſi
 „je le deſire, de m'aſſûrer de tous ces arti-
 „cles, avant que de prendre avec lui d'au-
 „tres engagements.

„Il me dit que le ſoin de l'habillement
 „doit être le moindre de mes embarras ;
 „que ſes tantes & ſes couſines s'emprefſe-
 „ront de me fournir toutes les commodi-
 „tés de cette nature, comme il ſe fera lui-
 „même le plaisir le plus ſenſible & le plus
 „grand honneur de m'offrir toutes les
 „autres.

„Que pour le ſuccès d'une parfaite re-
 „conciliation avec mes amis, il ſera gou-
 „verné dans toutes ſes actions par mes pro-
 „pres deſirs ; & qu'il fait à quel point j'ai
 „cette grande affaire à cœur.

„Il appréhende que le tems ne lui per-
 „mette pas de me procturer, comme il ſe
 „l'étoit propoſé, la compagnie de Miſs
 „Charlotte-Montaign à St. Albans ; parce
 „qu'il apprend qu'un grand mal de gorge
 „l'obli-

„l'oblige de garder sa chambre. Mais aussi-
„tôt qu'elle sera rétablie, son premier em-
„pressement la conduira dans ma retraite
„avec sa sœur. Elles m'introduiront toutes
„deux chez leurs tantes, ou leurs tantes
„chez-moi, comme je paroîtrai le désirer.
„Elles m'accompagneront à la Ville, si j'ai
„du goût pour ce voiage; & pendant tout
„le tems qu'il me plaira d'y demeurer, el-
„les ne s'éloigneront pas un moment de
„moi.

„Milord M. . . ne manquera pas de
„prendre mon tems & mes ordres pour me
„rendre aussi la visite, publique ou secrète,
„suivant mon inclination. Pour lui, lors-
„qu'il me verra dans un lieu sûr, soit à
„l'ombre de sa famille, soit dans la solitude
„que je préfère, il se fera la violence de
„me quitter, pour ne me revoir qu'avec ma
„permission. En apprenant l'indisposition
„de sa cousine Charlotte, il avoit pensé,
„dit-il, à faire remplir sa place par Miss
„Patty sa sœur; mais c'est une fille *timide*,
„qui ne feroit qu'augmenter notre em-
„barras.

Ainsi, ma chere, l'entreprise, comme
vous voyez, demande de *la hardiesse* & du
courage. Oui, oui, elle en demande. Hé-
las! que vais-je entreprendre!

Il

Il paroît persuadé lui-même qu'il me seroit nécessaire d'être accompagnée de quelque personne de mon sexe. N'auroit-il pas pû me proposer du-moins une des femmes de ses tantes? Bon Dieu! que vais-je entreprendre!

* * *

Après tout, quelques pas que j'aye faits en avant, je ne vois pas qu'il soit trop tard encore pour revenir. Si je recule, il faut compter d'être mortellement querellé. Mais qu'en arrivera-t-il? si j'entrevois seulement quelque moyen d'échapper à Solmes, une querelle avec Lovelace, qui m'ouvreroit le chemin au célibat, seroit le plus cher de mes désirs. Je désirerois alors tout son sexe; car je ne confidère que le trouble & les chagrins qu'il cause au nôtre: & lorsqu'on est une fois engagée, que reste-t-il, que l'obligation de marcher avec des pieds trop tendres, sur des épines, & des épines les plus pointues, jusqu'à la fin d'une pénible route?

Mon embarras augmente à chaque moment; plus j'y pense, moins je vois de jour à m'en délivrer. Mes incertitudes se fortifient à mesure que le tems s'écoule, & que l'heure fatale approche.

Mais

Mais je veux descendre & faire un tour de promenade au jardin. Je porterai cette lettre au dépôt, avec toutes les siennes; à la réserve des deux dernières, que je mettrai sous ma première enveloppe, si je suis assez heureuse pour vous écrire encore. Dans l'intervalle, ma chere amie . . . mais quel objet proposerai-je à vos prieres? Adieu donc. Qu'il me soit permis seulement de vous dire adieu.

LE T T R E L X X X V I .

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Dimanche 9 d'Avril au matin.

Ne vous imaginez pas, très-chere amie, que votre réflexion d'hier, quoique le plus sévere effet que j'aye jamais éprouvé de votre impartiale affection, m'ait inspiré le moindre ressentiment contre vous. Ce seroit m'exposer au plus fâcheux inconvénient de la condition royale, c'est-à-dire, perdre le moyen d'être avertie de mes fautes & de pouvoir m'en corriger; & renoncer par conséquent au plus précieux fruit d'une ardente & sincere amitié. Avec quel
éclat

éclat & quelle noblesse ce feu sacré doit-il brûler dans votre sein, pour vous faire reprocher à une infortunée d'avoir moins de chaleur dans sa propre cause que vous n'en avez vous-même, parce qu'elle s'efforce de justifier ceux qui ne sont pas disposés à lui prêter leur secours? Dois-je vous blâmer de cette ardeur? ou ne dois-je pas la regarder plutôt avec admiration?

Cependant, de peur que vous ne vous confirmiez dans un soupçon, qui me rendroit inexcusable s'il avoit quelque fondement, je dois vous déclarer, pour me rendre justice à moi-même, que je ne connois pas mon propre cœur s'il recele cette *inclination secrète ou désavouée, que vous attribueriez à toute autre femme que moi.* Je suis fort éloignée aussi *d'être plus indifférente que je ne veux le paroître* sur le succès des espérances que j'ai eues du côté de votre mere. Mais je crois devoir l'excuser; ne fut-ce que par cette seule raison, qu'étant d'un autre âge que le mien & mere de ma plus chere amie, je ne puis attendre d'elle les mêmes sentimens d'amitié que de sa fille. Ceux que je lui dois sont le respect & la vénération, qu'il seroit difficile d'accorder avec cette douce familiarité qui est un des plus indispensables & des plus sacrés liens
par

par lesquels votre cœur & le mien sont unis. Je pourrois attendre de ma chere Anne Howe, ce que je ne dois pas me promettre de sa mere. En effêt ne seroit-il pas bien étrange qu'une femme d'expérience fut exposée à quelque reproche pour n'avoir pas renoncé à son propre jugement, dans une occasion où elle n'auroit pû se conformer aux désirs d'autrui sans choquer une famille, pour laquelle elle a toujourns fait profession d'amitié, & sans se déclarer contre les droits des peres sur leurs enfans ; sur-tout lorsqu'elle est mere, elle-même, d'une fille (permettez-moi de le dire) dont elle redoute le vif & charmant caractère ? Crainte maternelle à la vérité, qui lui fait considérer votre jeunesse plus que votre prudence ; quoiqu'elle sache, comme tout le monde, que votre prudence est fort au-dessus de votre âge.

Mais je passe aux deux points de votre lettre qui me paroissent aussi importans qu'à vous.

Vous établissez ainsi la question ; „ si je „ ne dois pas me déterminer plutôt à partir „ avec une personne de mon sexe, qu'avec „ une personne de l'autre, avec Lovelace ?

Et supposé que je parte avec lui ;

„ Si

„Si je ne dois pas me marier le plutôt
„qu'il me sera possible?

Vous sçavez, ma chere, les raisons qui
m'ont fait rejeter vos offres, & qui me
font même désirer très - ardemment que
vous ne paroissiez point dans une entreprise,
à laquelle il n'y a qu'une nécessité cruelle
qui ait été capable de me faire penser, &
pour laquelle vous n'aurez pas la même ex-
cuse. A ce compte, votre mere auroit eu
raison de s'alarmer de notre correspondan-
ce, & l'événement justifieroit ses craintes.
Si j'ai peine à concilier, avec mon devoir,
la pensée de me dérober par la fuite à la ri-
gueur de mes amis; qu'allégueriez - vous
pour votre défense, en quittant une mere
pleine de bonté? Elle tremble que l'ardeur
de votre amitié ne vous engage dans quel-
que indiscretion; & vous, pour la punir
d'un soupçon qui vous offense, vous vou-
driez faire voir, à elle & à tout le monde,
que vous pouvez vous précipiter volontaie-
ment dans la plus grande erreur dont notre
séxe puisse être coupable.

Et je vous le demande, ma chere, cro-
yez - vous qu'il fut digne de votre générosi-
té, de hazarder une fausse démarche, par-
ce qu'il y a beaucoup d'apparence que votre
mere se croiroit trop heureuse de vous re-
voir? Je

Je vous assure que malgré les raisons qui peuvent me forcer moi-même à cette fatale démarche, j'aimerois mieux m'exposer à toutes sortes de risques de la part de ma famille, que de vous voir la compagne de ma fuite. Vous imaginez-vous qu'il soit à désirer pour moi de doubler ou de tripler ma faute aux yeux du public ; de ce public, qui, de quelque innocence que je me flatte, ne me croira jamais tout-à-fait justifiée par les cruels traitemens que j'essuye, parce-qu'il ne les connoît pas tous ?

Mais, très-chere, très-tendre amie, apprenez que ni vous, ni moi, nous ne nous engagerons point dans une démarche que je crois également indigne de l'une & de l'autre. Le tour que vous donnez à vos deux questions me fait voir clairement que vous ne me la conseillez point. Il me paroît certain que c'est le sens dans lequel vous désirez que je les prenne ; & je vous rends graces de m'avoir convaincue avec autant de force que de politesse.

C'est une sorte de satisfaction pour moi, en considérant les choses dans ce jour, d'avoir commencé à chanceler avant l'arrivée de votre dernière lettre. Hé bien, je vous déclare qu'elle me détermine absolument à



ne pas partir ; ou du-moins , à ne pas partir demain.

Si vous-même, ma chere, vous jugez que le succès des esperances que j'ai eues du côté de votre mere a pû m'être indifférent, ou, pour trancher le mot, que mes inclinations ne sont pas innocentes, le monde me traitera sans doute avec bien moins de ménagement. Ainsi lorsque vous me représentez que *toutes les délicatesses doivent s'évanouir* au moment que j'aurai quitté la maison de mon pere ; lorsque vous me faites entendre qu'il faudra laisser juger à M. Lovelace quand il pourra me quitter avec sûreté, c'est-à-dire, lui laisser le choix de me quitter ou de ne me quitter pas ; vous me jettez dans des réflexions, vous me découvrez des périls, sur lesquels il doit m'être impossible de passer, aussi long-tems que la décision dépendra de moi.

Tandis que je n'ai considéré ma fuite que comme un moyen de me dérober à M. Solmes ; que je me suis remplie de l'idée, que ma reputation avoit déjà souffert de mon emprisonnement, & que j'aurois toujours le choix, ou d'épouser M. Lovelace, ou de renoncer tout-à-fait à lui ; quelque hardiesse que je trouvasse dans cette démarche, je me suis figuré, que traitée comme je le suis,

fuis, elle pouvoit être excusée ; si non aux yeux du monde, du-moins à mes propres yeux : & se trouver sans reproche au tribunal de son propre cœur, c'est un bonheur que je crois préférable à l'opinion du monde entier. Mais après avoir condamné l'ardeur indécente de quelques femmes, qui fuyent de leur chambre à l'Autel ; après avoir stipulé avec Lovelace, non-seulement un délai, mais la liberté de recevoir sa main ou de la refuser ; après avoir exigé de lui qu'il me quittera aussitôt que je serai dans un lieu de sûreté (dont vous observez néanmoins qu'il doit être le juge ;) après lui avoir imposé toutes ces loix, qu'il ne seroit plus tems de changer quand je le souhaiterois, me marier aussitôt que je serai entre ses mains ! Vous voyez, ma chere, qu'il ne me reste pas d'autre résolution à prendre que celle de ne pas partir avec lui.

Mais comment l'appaiser, après cette retractation ? Comment ? En faisant valoir le privilège de mon sexe. Avant le mariage je ne lui connois aucun droit de s'offenser. D'ailleurs, ne me suis-je pas réservé le pouvoir de me retracter, si je le juge à propos ? Que serviroit la liberté du choix, comme je l'ai observé à l'occasion de votre mere, si ceux qu'on refuse ou qu'on exclut avoient

droit de s'en plaindre ? Il n'y a pas d'homme raisonnable qui doive trouver mauvais, qu'une femme, qu'il se propose d'épouser, refuse de tenir sa promesse, lorsqu'après la plus mure délibération elle est convaincue qu'elle s'est engagée témérairement.

Je suis donc résolue de soutenir l'épreuve de mercredi prochain ; ou peut-être de mardi au soir, dois-je dire plutôt, si mon pere n'abandonne pas le dessein de me faire lire & signer les articles devant lui. Voilà, voilà, ma chere, la plus redoutable de toutes mes épreuves. Si je suis forcée de signer mardi au soir, alors, juste Ciel ! tout ce qui m'épouvante doit suivre le lendemain comme de soi-même. Si je puis obtenir par mes prieres, peut-être par mes évanouissemens, par mes délires, (car, après un si long bannissement, la seule présence de mon pere me jettera dans une furieuse agitation) que mes amis abandonnent leurs vûes, ou qu'ils les suspendent, du-moins l'espace d'une semaine, l'espace de deux ou trois jous, l'épreuve du mercredi en fera du-moins plus légère. On m'accordera sans doute quelque-tems pour délibérer, pour raisonner avec moi-même. La demande que j'en ferai ne fera point une promesse. Comme je n'ai pas fait d'effort pour m'échapper,

chapper, on ne peut me soupçonner de ce dessein ; ainsi j'aurai toujours le pouvoir de fuir, pour dernière ressource. Madame Norton doit m'accompagner dans l'assemblée ; avec quelque hauteur qu'on la traite, elle prendra ma défense à l'extrémité. Peut-être sera-t-elle secondée alors par ma tante Hervey. Qui sait si ma mère ne se laissera pas attendrir ? Je me jetterai aux pieds de tous mes Juges. J'embrasserai les genoux de chacun, l'un après l'autre, pour me faire quelque ami. Quelques-uns ont évité de me voir, dans la crainte de se laisser toucher par mes larmes. N'est-ce pas une raison d'espérer qu'ils ne seront pas tous insensibles ? Le conseil que mon frère a donné de me chasser de la maison & de m'abandonner à mon mauvais sort, peut-être renouvelé & se faire accepter. Mon malheur n'en sera pas plus grand du côté de mes amis ; & je regarderai comme un bonheur extrême de ne pas les quitter par ma faute, pour chercher une autre protection, qui doit être alors celle de M. Morden, plutôt que celle de M. Lovelace.

En un mot, je trouve dans mon cœur des pressentimens moins terribles lorsque j'attache ma vue sur ce parti, que lorsque je me suis déterminée pour l'autre ; & dans



une résolution forcée, les mouvemens du cœur font la conscience. C'est le plus sage de tous les hommes qui leur donne ce nom*.

Je vous demande grace, ma chere, pour cet amas de raisonnemens mal digérés. Je m'arrête ici, & je vais faire sur le champ une lettre de revocation pour M. Lovelace. Il prendra la chose comme il voudra. C'est une nouvelle épreuve à laquelle je ne suis pas fâchée de mettre son caractère, & qui est d'ailleurs d'une importance infinie pour moi. Ne m'a-t-il pas promis une parfaite résignation, si je change de pensée?

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE LXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Dimanche 9 d'Avril, au matin.

Il semble que personne ne se propose aujourd'hui d'aller à l'Eglise. On sent peut-être qu'il n'y a point de bénédiction du Ciel à es-

* Clarisse parle apparemment de l'Auteur de l'Ecclesiaste, qu'on peut consulter là-dessus.

à espérer, pour des vûes si profanes, & j'ose dire si cruelles.

Ils se désient que je roule quelque dessein dans ma tête. Betty a visité mes armoires. Je l'ai trouvée dans cette occupation, à mon retour du jardin, où j'ai porté ma lettre à Lovelace; car j'ai écrit, ma chere. Elle a changé de couleur, & j'ai remarqué sa confusion. Mais je me suis contentée de lui dire que je devois être accoutumée à toutes sortes de traitemens, & que lui supposant des ordres, je la croyois assez justifiée.

Elle m'a confessé, dans son embarras, qu'on avoit proposé de me retrancher mes promenades, & que le rapport qu'elle alloit faire ne seroit point à mon désavantage. Un de mes amis, dit-elle, a représenté en ma faveur qu'il n'étoit pas nécessaire de m'ôter le peu de liberté qui me reste, puisqu'en menaçant d'employer la violence pour m'enlever si l'on me conduisoit chez mon oncle, M. Lovelace avoit fait assez voir que je ne pense point à fuir volontairement avec lui; & que si j'avois ce dessein, je n'aurois pas attendu si tard à faire des préparatifs, dont on auroit découvert infailliblement quelque trace. Mais on en conclut aussi qu'il ne faut pas douter que je ne prenne enfin le



parti de me rendre ; & si ce n'est pas votre intention , a continué cette hardie créature, votre conduite, Miss, me paroît étrange. Ensuite, pour réparer ce qui lui étoit échappé ; „vous êtes allée si loin, m'a-t-elle dit, „que votre embarras est de revenir honnêtement ; mais je m'imagine que mercredi, „en pleine assemblée, vous donnerez la „main à M. Solmes ; & suivant le texte du „Docteur *Brandt*, dans son dernier Sermon, *la jôye sera grande alors dans le „Ciel.*

Voici en substance ce que j'écris à M. Lovelace : „que des raisons de la plus grande „de importance pour moi-même, & dont „il sera satisfait lorsqu'il les connoitra, m'obligent de suspendre ma résolution ; que „j'ai quelque espérance de voir tourner heureusement les affaires, sans le secours d'une „démarche qui ne peut être justifiée que par „la dernière nécessité ; mais qu'il doit compter que je souffrirai plutôt la mort, que „de consentir à me voir la femme de M. „Solmes.

Ainsi je me prépare à soutenir le choc de ses exclamations. Mais à quelque réponse que je doive m'attendre, je la redoute bien moins que les événemens dont je suis menacée mardi ou mercredi. De-là, de-là les craintes

craintes qui m'occupent uniquement, & qui me font déjà trembler jusqu'au fond du cœur.

* * *

Dimanche, à 4 heures après midi.

Ma lettre n'est pas encore partie ! Si malheureusement il ne pensoit point à la prendre, & que ne me voyant pas demain à l'heure où je dois paroître, il eut l'audace de venir ici, dans le doute de ce qui peut m'être arrivé, que deviendrois-je grand Dieu ! Ah ! chere amie, pourquoi ai-je eu quelque chose à démêler avec ce sexe ! moi qui menois une vie si heureuse avant que de l'avoir connu.

* * *

Dimanche, à sept heures du soir.

Je retrouve encore ma lettre ! Il est peut-être occupé de ses préparatifs pour demain. Mais il a des gens qu'il pourroit employer. Se croit-il si sûr de moi qu'après un projet formé, il n'ait plus à s'embarrasser de rien jusqu'au moment de l'exécution ? Il fait comment je suis affligée. Il ignore ce qui peut survenir. Je puis tomber malade, être veillée, renfermée plus soigneusement. No-

Hh 5

tre

tre correspondance peut avoir été découverte. Il peut devenir nécessaire de changer quelque chose au plan. La violence peut avoir fait manquer entièrement mes vûes. De nouveaux doutes peuvent m'arrêter. Enfin, je puis avoir trouvé quelque expédient plus commode. Sa négligence me cause un extrême étonnement ! Cependant je ne reprendrai point ma lettre. S'il la reçoit avant l'heure marquée, elle m'épargnera la peine de lui déclarer personnellement que j'ai changé d'idée, & toutes les disputes qu'il faudroit avoir avec lui sur cet article. Dans quelque tems qu'il la prenne ou qu'il la reçoive, la datte fera foi qu'il auroit pû l'avoir assez-tôt ; & si le peu de tems qui reste l'expose à quelque inconvénient, j'en suis fâchée pour lui.

* * *

Dimanche, à neuf heures.

On est résolu, comme je l'apprens, de faire avertir Madame Norton d'être ici mardi, pour y demeurer une semaine entiere avec moi.

Elle fera chargée d'employer d'abord tous ses soins pour me persuader ; & lorsque la violence aura terminé les embarras, son rolle sera de me consoler & de m'inspirer

spirer de la patience pour mon fort. „ On
 „ s'attend, me dit insolemment Betty, à
 „ des évanouissémens, à des cris sans nom-
 „ bre. Mais tout le monde y fera préparé;
 „ & lorsque la scéne sera finie, elle sera fi-
 „ nie: je reviendrai de moi-même, lorsque
 „ j'aurai reconnu qu'il n'y a plus de re-
 „ méde.

* * *

Lundi, à sept heures du matin.

O ma chere ! la lettre y est encore, dans
 le même état où je l'ai laissée !

Est-il possible, qu'il se croie si sûr de
 moi ? Il se figure peut-être, que je n'ai
 pas la hardiesse de changer de résolution.
 Je voudrois ne l'avoir jamais connu. C'est
 à présent, que je vois cette téméraire démar-
 che dans le même jour où tout le monde
 l'auroit vûe, si je m'en étois rendue coupable.
 Mais quel parti prendre, s'il vient au-
 jourd'hui à l'heure marquée ! S'il vient sans
 avoir reçu la lettre, je suis obligée de le
 voir ; sans quoi, il ne manquera pas de ju-
 ger qu'il m'est arrivé quelque chose, & je
 suis sûre qu'il entrera aussi-tôt au Château.
 Il n'est pas moins certain qu'il y fera insulte :
 & quelles seront les suites ! D'ailleurs,
 je me suis presque engagée, si je changeois
 d'avis,

d'avis, à prendre la première occasion pour le voir & pour lui expliquer mes raisons. Je ne doute pas qu'elles ne lui déplaisent beaucoup. . . Mais il vaut mieux qu'il parte de mauvaise humeur, après m'avoir vûe, que de partir moi-même, mécontente de moi, & de mon imprudente démarche.

Cependant, quoiqu'extrêmement pressé par le tems, il peut envoyer encore & recevoir la lettre. Qui fait s'il n'a pas été retardé par quelque accident, qui le rendra peut-être excusable? Comme j'ai trompé plus d'une fois ses espérances pour une simple entre-vûe, il est impossible qu'il n'eût pas eu du-moins la curiosité de savoir s'il n'est rien arrivé, & si je suis ferme dans une occasion bien plus importante. D'un autre côté, comme je lui ai confirmé témérairement ma résolution par une seconde lettre, je commence à craindre qu'il n'en ait pas douté.

* * *

A neuf heures.

Ma cousine Hervey s'est approchée de moi, en me voiant revenir du jardin. Elle m'a glissé fort adroitement dans la main, une lettre que je vous envoie. Vous y reconnoîtrez la simplicité de son caractère.

TRES-

TRES-CHERE COUSINE,

J'apprens d'une personne qui se croit bien informée, que vous devez être mariée à M. Solmes, mercredi matin. Peut-être ne m'a-t-on fait cette confidence, que pour me causer du chagrin ; car c'est de Betty Barnes que je l'apprens, & je la connois pour une insolente créature. Cependant elle dit que les dispenses sont obtenues ; & m'ayant recommandé de n'en parler à personne, elle m'a même assurée que c'est M. Brandt, ce jeune Ministre d'Oxford, qui doit faire la cérémonie. Le Docteur Lewin refuse, à ce que j'entens, de vous donner la bénédiction si vous n'y consentez. Il a déclaré, qu'il n'approuve point la manière dont on en use avec vous, & que vous ne méritez pas d'être traitée si cruellement. Pour M. Brandt, Betty ajoûte qu'on lui a promis de faire sa fortune.

Vous saurez mieux que moi l'usage que vous devez faire de ces lumières ; car je soupçonne Betty de me dire bien des choses sur lesquelles elle me recommande le silence, & dont elle s'attend néanmoins que je trouverai le moien de vous informer. Elle fait, comme tout le monde, que je vous aime avec une passion extrême, & je suis

fuis bien aise que personne ne l'ignore. C'est un honneur pour moi d'aimer une chere cousine, qui fait l'honneur de toute la famille. Mais je vois que Miss Harlove & cette fille se parlent sans cesse à l'oreille ; & lorsqu'elles ont fini, Betty a toujours quelque chose à me dire.

Ce que je vais vous apprendre est très-certain ; & c'est particulièrement ce qui me porte à vous écrire : mais je vous supplie de brûler ma lettre. On doit faire une nouvelle recherche de vos papiers, de vos plumes & de votre encre ; parce qu'on fait que vous écrivez. On prétend avoir fait quelque découverte, par la trahison d'un des gens de M. Lovelace. Je ne fais pas de quoi il est question ; mais on se propose d'en faire usage. Il n'y auroit qu'un méchant caractère, qui pût s'être vanté de la bonté qu'une femme a pour lui, & qui eût été capable de trahir ses secrets. M. Lovelace, j'ose le dire, est trop galant homme pour être soupçonné de cette bassesse. S'il ne l'est pas, quelle sûreté y aura-t-il jamais pour de jeunes & innocentes personnes telles que nous ?

Ils ont une idée, qui leur vient je crois de cette fausse Betty : c'est que vous avez dessein de prendre quelque chose pour vous rendre

rendre malade ; ou dans d'autres vûes. Ils doivent chercher, dans tous vos tiroirs, des phioles, des poudres, & les choses de cette nature. Voilà une recherche bien étrange ! Quel malheur pour une jeune fille, d'avoir des parens si soupçonneux ! Graces au Ciel, ma mere n'est pas à présent de ce caractère.

Si l'on ne trouve rien, vous serez traitée plus doucement par votre Papa, le jour du grand jugement, comme je crois pouvoir le nommer.

Cependant, malade ou non, hélas ! ma chere cousine, il n'y a que trop d'apparence que vous serez mariée. Betty l'assûre, & je n'en doûte plus. Mais votre mari doit retourner chez lui tous les jours au soir, jusqu'à ce que vous soiez réconciliée avec lui : ainsi, la maladie ne fera pas un prétexte qui puisse vous sauver.

Ils sont persuadés qu'après votre mariage, vous serez une des plus excellentes femmes du monde. C'est ce que je ne serois pas je vous assûre, si je n'avois du goût pour mon mari. M. Solmes leur repète sans cesse, qu'il obtiendra votre amour à force de bijoux & de riches présens. Le vil flatteur ! je souhaiterois de le voir marié avec Betty Barnes, & qu'il prit la peine de la battre chaque jour, jusqu'à ce qu'il l'eût rendue
bonne.

bonne. Enfin, mettez en lieu de sûreté tout ce que vous ne voulez pas laisser sous leurs yeux ; & brûlez cette lettre, je vous en conjure. Gardez-vous bien, ma très-chère cousine, de rien prendre qui puisse nuire à votre santé. Cette voie seroit inutile, & le danger en seroit terrible pour ceux qui vous aiment aussi tendrement que votre &c. D. H.

Après avoir lû cette lettre, il s'en est fallu peu que je n'aie repris mon premier projet ; sùr-tout, lorsque j'ai considéré que ma lettre de revocation n'est point encore partie, & que mon refus va m'exposer à des disputes fort vives avec M. Lovelace : car je ne pourrai me dispenser de le voir un moment, dans la crainte qu'il ne s'emporte à quelque violence. Mais le souvenir de vos termes, *ces délicatesses auxquelles je dois renoncer, dès que j'aurai quitté la maison de mon pere*, joint aux motifs encore plus puissans du devoir & de la reputation, m'ont déterminée encore une fois contre la téméraire démarche. Quand mes agitations & mes larmes ne feroient aucune impression sur mes amis, il est incroyable que je ne puisse obtenir un mois, quinze jours, une semaine ; & mes espérances augmentent pour quelque délai, depuis que je fais de ma
cousine,

cousine, que ce bon Docteur Lewin refuse de se prêter à leur entreprise sans mon contentement, & qu'il juge qu'on me traite avec une véritable cruauté. Il me vient à l'esprit une nouvelle ressource : sans faire connoître de quoi je suis informée, je ferai valoir mes scrupules de conscience, & je demanderai le tems de consulter cet habile Théologien. Avec la force que je donnerai à ma demande, il est certain qu'elle sera secondée par ma mere. Ma tante Hervey & Madame Norton ne manqueront pas de venir à l'appui. Le délai suivra infailliblement, & je m'échappe au travers de l'avenir.

Mais s'ils sont déterminés à la violence ! s'ils ne m'accordent aucun délai ! si personne ne se laisse attendrir ! si l'est résolu que la fatale formule sera lue sur ma main tremblante & forcée ! Alors..... hélas ! que ferai-je alors ? Je ne puis que mais que puis-je ? O ma chere ! Ce Solmes ne recevra jamais mes sermens. J'y suis trop résolue. Je prononcerai, non, non, aussi longtems que j'aurai force de parler. Qui osera donner le nom de mariage à cette horrible violence ? Il est impossible qu'un pere & une mere puissent autoriser de leur présence une si affreuse tyrannie. Mais si les miens se retirent : & s'ils abandonnent



l'exécution à mon frere & à ma sœur, je n'ai point de miséricorde à espérer.

Voici quelques petits artifices, auxquels j'ai recours ; le Ciel fait avec quelle répugnance :

Je leur ai donné une forte d'indice, par un bout de plume que j'ai laissé paroître dans un lieu où ils trouveront une partie de mes provisions secrètes, que je veux bien leur abandonner.

J'ai laissé, comme par négligence, deux ou trois essais de ma propre écriture, dans un endroit où ils peuvent être apperçus.

J'ai abandonné aussi dix ou douze lignes d'une lettre que j'ai commencée pour vous, dans laquelle je me flatte que malgré les apparences, qui sont contre moi, mes amis se relâcheront. Ils savent de votre mere, par mon oncle Antonin, que je reçois de tems en tems une lettre de vous. Je déclare, dans le même fragment, ma ferme résolution de renoncer à l'homme pour lequel ils ont tant de haine lorsqu'ils m'auront délivrée des persécutions de l'autre.

Près de ces essais, j'ai laissé la copie d'une ancienne lettre, qui contient divers argumens convenables à ma situation. Peut-être que les lisant ainsi par hazard, ils y trouveront quelque motif de faveur & d'indulgence.

Je me suis réservé, comme vous pouvez le croire, assez d'encre & de plumes pour mon usage ; & j'en ai même une partie dans le grand cabinet de verdure, où je les ferai servir à mon amusement ; pour me distraire, si je le puis, des idées noires qui m'obsèdent, & de tant de craintes qui ne peuvent qu'augmenter jusqu'au grand jour.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Dans le cabinet de verdure, à 11 heures.

Il n'a point encore ma lettre. Tandis que j'étois ici à méditer les moyens d'écartier mon officieuse geôlière, pour me procurer le tems nécessaire à cette entre-vûe, ma tante est entrée subitement, & m'a fort étonnée par sa visite. Elle m'a dit, qu'elle m'avoit cherchée dans les allées du jardin ; que bientôt elle n'auroit plus cet embarras pour me joindre ; & qu'elle espéroit, comme tous mes amis, que ce jour seroit le dernier de notre séparation.

Vous pouvez juger, ma chere, que l'idée de voir M. Lovelace, & la crainte d'être découverte, joint aux avis que j'avois reçus de ma cousine, m'ont jettée dans une grande & visible émotion. Elle s'en est apperçue : pourquoi ces soupirs, pourquoi vois-je soulever ce sein, m'a-t-elle dit en mettant la main sur mon cou ? Ah ! ma chere nièce, qui se feroit désié que tant de douceur naturelle fût si bien armé contre la persuasion ?

Je n'ai pû répondre. Elle a continué ! la commission qui m'amene sera fort mal reçue, je le prévois. Quelques discours qui nous ont été rapportés, & qui viennent de la bouche du plus désespéré & du plus insolent de tous les hommes, convainquent votre pere & toute la famille que vous trouvez encore le moyen d'écrire au dehors. M. Lovelace est informé sur le champ de tout ce qui se passe ici. On appréhendé de lui quelque grand malheur, que vous avez autant d'intérêt à prévenir que tous les autres. Votre mere a des craintes qui vous regardent personnellement, & qu'elle veut croire encore mal fondées ; cependant elle ne fauroit être tranquille, si vous ne lui laissez la liberté, tandis que vous êtes dans ce cabinet, de visiter encore une fois votre chambre & vos tiroirs. On vous fera bon
gré

gré de me livrer volontairement toutes vos clés. J'espère ma nièce, que vous ne les disputerez pas. On a résolu de faire apporter ici votre dîner, pour vous épargner ce spectacle, & pour se donner le tems nécessaire.

Je me suis crue fort heureuse d'avoir été si bien préparée par la lettre de ma cousine. Cependant j'ai eu la petite ruse de marquer quelques scrupules, & d'y joindre des plaintes assez ameres; après quoi, non-seulement, j'ai donné mes clés, mais j'ai vuide officieusement mes poches devant ma tante, & je l'ai invitée à mettre les doigts sous mon corset, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun papier.

Elle a paru fort satisfaite de ma soumission, qu'elle me promettoit, m'a-t-elle dit, de représenter dans les termes les plus favorables, sans s'arrêter à ce que mon frere & ma sœur en pourroient dire. Elle étoit sûre que ma mere seroit charmée de l'occasion que je lui donnois, de répondre à quelques soupçons qu'on avoit fait naître contre moi.

Elle m'a déclaré alors qu'on avoit des méthodes sûres pour découvrir les secrets de M. Lovelace, & quelques-uns mêmes des miens, par la négligence qu'il avoit à les cacher, & par la vanité avec laquelle il

faisoit gloire de ses desseins jusques devant ses domestiques. Tout profond qu'on se le figuroit, a-t-elle ajouté, mon frere l'étoit autant que lui, & réellement trop fort pour lui à ses propres armes, comme l'avenir le feroit connoître.

J'ignorois, lui ai-je répondu, ce qu'il y avoit de caché sous des termes si obscurs. J'avois crû jusqu'à lors que les méthodes qu'elle paroissoit attribuer à l'un & à l'autre méritoient plus de mépris que d'applaudissement. Ce que j'apprenois d'elle me faisoit voir évidemment que les soupçons qui me regardoient ne pouvoient venir que de l'esprit supérieur de mon frere; & sans doute aussi du témoignage qu'il se rendoit à lui-même, que le triatement que j'ai essuié m'autorise à leur donner une juste occasion: qu'il étoit fort malheureux pour moi de servir de jouau bel esprit de mon frere: que je souet haitois néanmoins qu'il se connût lui-même aussi parfaitement que je croiois le connoître; qu'à lors peut-être il tireroit moins de vanité de ses talens, parce que j'étois persuadée qu'on en auroit beaucoup moins d'opinion, s'ils n'étoient pas accompagnés du pouvoir de nuire.

J'étois

J'étois irritée. Je n'ai pû retenir cette réflexion. Il la méritoit, si vous confiderez qu'il est probablement la dupe de l'autre, par son propre espion. Mais des deux côtés, j'approuve si peu ces basses ressources, que si la persécution étoit un peu plus ménagée, je ne laisserois pas la perfidie de ce vil Joseph Léman sans punition.

Il étoit fâcheux, m'a dit ma tante, que j'eusse une si mauvaise idée de mon frere. C'étoit néanmoins un jeune homme qui avoit du savoir & de fort bonnes qualités.

Allez de savoir, ai-je répondu, pour en faire parade devant nous autres femmes : mais a-t-il ce qu'il faut pour devenir meilleur, & pour se rendre estimable à d'autres yeux que les siens ?

Elle lui auroit souhaité, dans le fond, un peu plus de douceur & de bon naturel : mais elle craignoit que je n'eusse trop bonne opinion d'un autre, pour juger aussi avantageusement de mon frere qu'une sœur y est obligée ; parce qu'il y avoit entr'eux une rivalité de mérite, qui étoit la cause mutuelle de leur haine.

De la rivalité, Madame, lui ai-je dit ? j'ignore ce qu'on en doit croire ; mais je souhaiterois qu'ils entendissent mieux tous deux ce qui convient aux principes d'une



éducation liberale : l'un & l'autre ne feroient pas gloire de ce qui devoit les couvrir de honte.

Ensuite, changeant de sujet il n'étoit pas impossible, ai-je repris, qu'on ne trouvât quelques-uns de mes papiers, une ou deux plumes, un peu d'encre, (Art que je deteste ! ou plutôt fatale nécessité qui m'y contraint !) n'ayant pas la liberté de remonter pour les mettre à couvert : mais puisqu'on exigeoit de moi ce sacrifice, il falloit m'en consoler ; & quelque tems qu'on pût employer à cette recherche, mon dessein étoit si peu de l'interrompre, que j'étois résolue d'attendre au jardin l'ordre de retourner à ma prison. J'ai ajouté, avec la même ruse, que cette nouvelle violence ne se feroit apparemment qu'après le diner des domestiques, parce que je ne doûtois pas qu'on n'y emploiat Betty, qui connoissoit tous les recoins de mon appartement.

Il étoit à souhaiter, m'a dit ma tante, qu'on ne trouvât rien qui fût capable de confirmer les soupçons ; parce qu'elle pouvoit m'assurer que le motif de cette recherche, sur-tout de la part de ma mere, étoit de se procurer des lumières capables de me justifier, & d'engager mon pere à me voir demain au soir, ou mercredi matin, sans
aucun

aucun emportement : je devois dire, avec tendresse, a-t-elle ajoûté ; car c'est à quoi il est résolu, s'il ne reçoit pas de nouveau sujét d'offense.

Ah Madame! ai-je répondu, en secouant la tête.

Pourquoi cet *ah Madame*, accompagné d'une marque de doute?

Je souhaite, Madame, de n'avoir pas plutôt à craindre la continuation du mécontentement de mon pere, qu'à espérer le retour de sa tendresse.

C'est, ma chere, ce que vous ne savez pas. Les affaires peuvent prendre un tour... Peut-être ne vont elles pas aussi mal que vous le croiez.

Tres-chere Madame! avez vous quelque chose de consolant à m'apprendre?

Il peut arriver, ma chere, que vous deveniez plus complaisante.

Voilà donc, Madame, les espérances que vous me donnez! Au nom de Dieu, ne me faites pas penser que ma tante Hervey soit cruelle, pour une nièce qui l'aime & qui l'honore du fond du cœur.

Je pourrai, m'a-t-elle dit, vous en apprendre davantage, mais sous le sceau du plus grand secret, si la recherche tourne favorablement pour vous. Croiez-vous

qu'on trouve quelque chose à votre défavantage ?

Je m'attens qu'on trouvera quelques papiers : mais je suis déjà résignée à toutes les suites. Mon frere & ma sœur n'épargneront pas leurs charitables interprétations. Dans le désespoir où je suis, rien n'est capable de m'alarmer.

Elle espéroit, & très-ardemment, m'a-t-elle dit, qu'on ne trouveroit rien qui pût faire mal juger de ma discrétion. Alors... mais elle craignoit de s'expliquer trop.

Elle m'a quittée d'un air aussi mystérieux que ses termes, & qui ne m'a causé qu'un surcroît d'incertitude.

Ce qui m'occupe à présent, ma chere amie, c'est l'approche de cette entre-vûe. Je ne puis en écarter un moment l'idée. Plût-au-Ciel, que cette scène fût passée ! Se voir pour se quereller ! Mais s'il n'est pas tout-à-fait calme & résigné, je ne demeurerai pas un instant avec lui ; quelques résolutions qu'il puisse prendre.

Ne remarquez-vous pas que plusieurs de mes lignes sont tortues, & qu'une partie de mes caractères vient d'une main tremblante ? C'est-ce qui arrive malgré moi, lorsque j'ai l'imagination plus remplie de cette entre-vûe que de mon sujet.

Mais

Mais après tout, pourquoi le voir ? Comment me suis-je persuadée que j'y suis obligée ? Je voudrois que le tems me permit de recevoir là-dessus votre conseil. Vous êtes si lente à vous expliquer ! je conçois néanmoins, comme vous le dites, que cette lenteur vient de la difficulté de ma situation.

J'aurois dû vous dire que dans le cours de cette conversation ; j'ai supplié ma tante de faire l'office d'une amie ; de hasarder un mot en ma faveur, le jour de l'épreuve, & d'obtenir quelque tems pour mes réflexions, si c'est l'unique grace qu'on soit disposé à m'accorder !

Elle m'a répondu qu'après la cérémonie, j'aurois tout le tems que je pourrois désirer pour m'accoutumer à mon sort, avant que d'être livrée à M. Solmes ; odieuse confirmation de l'avis que j'ai reçu de Miss Hervey. Cette réponse m'a fait perdre patience.

A son tour, elle m'a demandé en grace de rappeler toutes mes forces, pour me présenter devant l'assemblée avec une soumission tranquille & les sentimens d'une parfaite résignation. Le bonheur de toute la famille étoit entre mes mains ; & quelle joie n'auroit-elle pas de voir mon pere, ma
mere,

mere, mes oncles, mon frere, ma sœur, m'embrasser tous avec transport, me ferrer tour à tour entre leurs bras, & se feliciter mutuellement du retour de la paix & du bonheur commun? Le ravissement de son cœur ne pouvoit manquer d'abord de lui ôter le mouvement & la parole; & sa pauvre Dolly, à qui son extrême attachement pour moi avoit attiré des reproches assez amers, rentreroit aussi dans les bonnes grâces de tout le monde.

Doûterez-vous, ma chere amie, que cette épreuve ne soit la plus redoutable que j'aie encore essuïée?

Ma tante m'a fait cette peinture avec des couleurs si vives, que malgré toute l'impatience où j'étois auparavant, je n'ai pû me défendre d'en être extrêmement touchée. Cependant, je n'ai pû lui témoigner que par mes larmes, combien je désirois cet heureux événement, s'il pouvoit arriver à des conditions que j'eusse le pouvoir d'accepter.

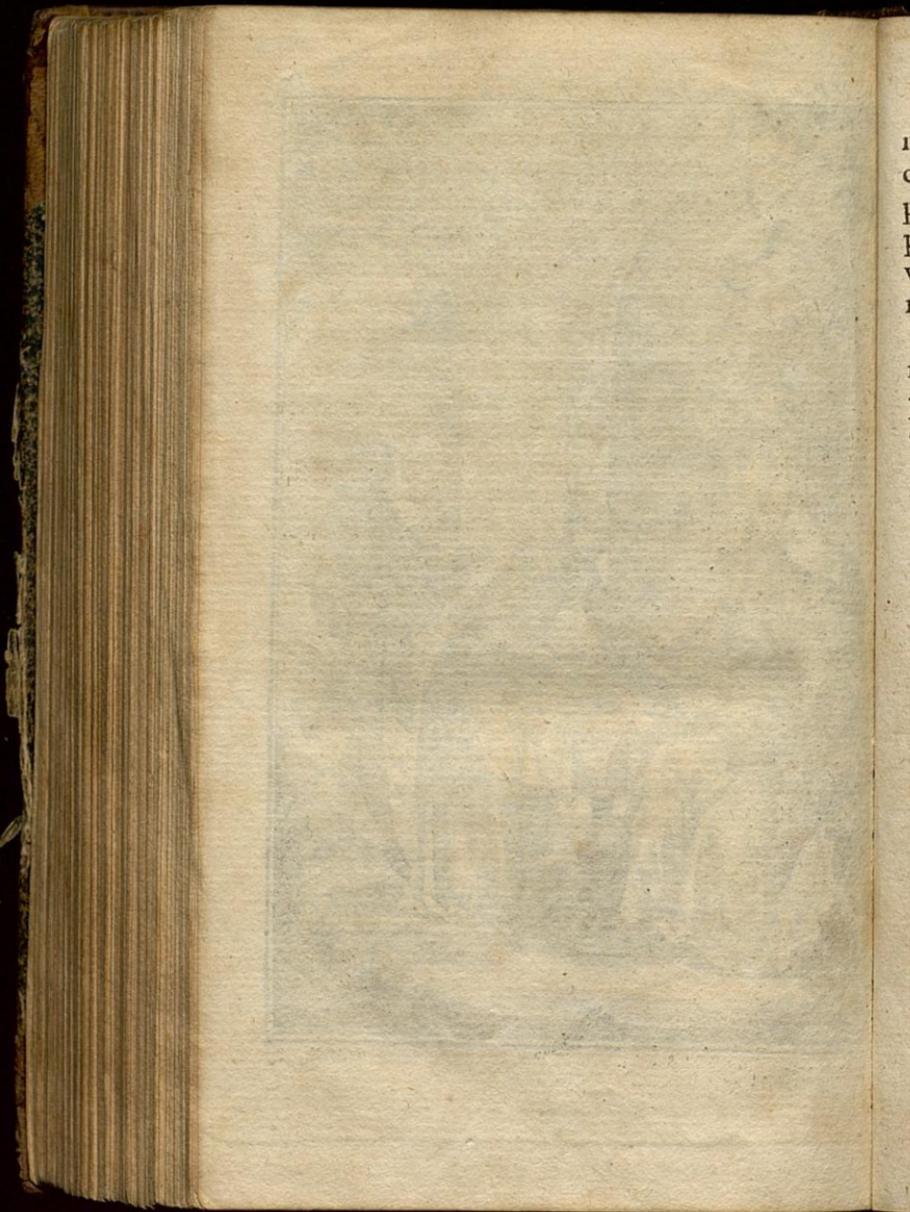
Je vois venir deux de nos gens, qui m'apportent mon dîner.

* * *

On me laisse libre. Je touche au moment de l'entrevûe. Le Ciel, par bonté pour moi,



Byfang sc.



moi, ne fera-t-il pas naître quelque obstacle qui arrête Lovelace ! Ah ! puisse-t-il ne pas venir ! Mais dois-je ou ne dois-je pas le voir ? Que fais-je ! Ma chère, je vous interroge, comme si je pouvois espérer votre réponse.

Betty, suivant l'idée que j'ai fait naître à ma tante, m'a dit qu'elle devoit être employée cet après-midi ; qu'elle auroit beaucoup de regret qu'on découvrit quelque chose ; mais qu'on n'avoit en vûe que mes véritables intérêts, & qu'avant Mercredi il dépendroit de moi d'obtenir un pardon général. L'effrontée, pour s'empêcher de rire, s'est mis alors un coin de son tablier dans la bouche, & s'est hâtée de se retirer. A son retour pour desservir, je lui ai fait un reproche de son insolence. Elle m'a fait des excuses ; mais . . . mais . . . (recommençant à rire) elle ne pouvoit se retenir, m'a-t-elle dit, lorsqu'elle pensoit que je m'étois livrée moi-même par mes longues promenades, qui avoient fait naître l'idée de visiter ma chambre. Elle avoit fort bien jugé qu'il y avoit quelque dessein formé, lorsqu'elle avoit reçu ordre de me faire apporter mon dîner au jardin. Il falloit convenir que mon frere étoit admirable pour l'invention. M. Lovelace-même, qui passoit

foit pour avoir tant d'esprit, ne l'avoit pas si vif & si fertile.

Ma tante accuse M. Lovelace de se vanter de ses desseins devant ses Domestiques. Peut-être a-t-il ce défaut. Mais pour mon frere, il s'est toujours fait une gloire de paroître homme de mérite & de sçavoir, aux yeux des nôtres. J'ai souvent pensé qu'on peut dire de l'orgueil & de la bassesse, comme de l'esprit & de la folie, qu'elles s'allient ordinairement, ou qu'elles se touchent de fort près.

Mais pourquoi m'arrêter aux folles idées d'autrui, dans des momens où j'ai l'esprit si plein d'une véritable inquiétude ? Cependant je voudrois, s'il étoit possible, oublier cette entre-vûe, qui est le plus proche de mes maux. Je crains que m'en étant trop occupée d'avance, je ne sois moins propre à la soutenir & que mon embarras ne donne sur moi d'autant plus d'avantage, qu'on aura quelque apparence de raison pour me reprocher de l'inconstance dans mes résolutions.

Vous sçavez, ma chere, que le droit de faire un juste reproche donne une sorte de supériorité à celui qui peut l'exercer ; tandis que le témoignage d'une conscience embarrassée jette le coupable dans l'abattement.

Ne

Ne doutez pas que cet esprit fier & hardi ne se rende, s'il le peut, & son juge & le mien. Il ne réussira pas facilement à m'en imposer: mais je prévois que notre conversation ne sera pas tranquille. Après tout je m'en embarrasse peu. Il seroit bien étrange qu'après avoir eu la fermeté de résister à ma famille... qu'entens-je? Il est à la porte du jardin...

* * *

Je me suis trompée. Que la crainte a de pouvoir pour réaliser toutes ses chimères! Pourquoi donc suis-je si peu maîtresse de moi?

* * *

Je vais porter cette lettre au dépôt. Delà, j'irai voir, pour la dernière fois, si celle qu'il devoit avoir levée est encore au lieu ordinaire. S'il l'a prise, je ne le verrai point. Si je la trouve encore, je la reprendrai; pour le convaincre, en la lui montrant, qu'il n'a rien à me reprocher. Elle m'épargnera quantité de détours & d'inutiles raisonnemens, & je n'aurai qu'à tenir ferme sur ce qu'elle contient. L'entrevue doit être courte; car si j'avois le malheur d'être aperçue, ce seroit un nouveau pré-

texte

texte pour les rigueurs dont je suis menacée après demain.

Je doute si j'aurai la liberté de vous écrire pendant le reste du jour. Suis-je sûre même de l'avoir, avant que d'être livrée peut-être à ce misérable Solmes? Mais non, non; c'est ce qui n'arrivera jamais, tandis qu'il me restera quelque usage de mes sens.

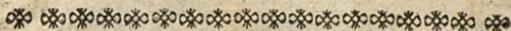
Si votre Messager ne trouve rien au dépôt Mercredi matin, vous pouvez conclure alors qu'il me sera impossible & de vous écrire & de recevoir de vous les mêmes faveurs.

Dans cette malheureuse supposition, ayez pitié de moi, très-chère amie, priez pour moi; & conservez-moi, dans votre affection, ce rang qui fait la gloire de ma vie & mon unique consolation.

CLARISSE HARLOVE.



LET-



LETTRE LXXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

A S. Albans, Mardi à une heure après minuit.

O ma très-chère amie ! Après toutes les résolutions dont je vous ai entretenue dans ma dernière lettre, que dois-je ou que puis-je vous écrire ! De quel front approcher de vous, par l'entremise même d'une lettre ? Vous ferez bientôt informée, si vous ne l'êtes déjà par le bruit public, que votre amie, votre Clarisse Harlove, a pris la fuite avec un homme !

Je n'ai rien de si important, de si nécessaire au monde, que de vous en expliquer les circonstances. Toutes les heures du jour, & de chaque jour, seront employées à cette grande entreprise jusqu'à ce qu'elle soit entièrement finie : j'entens les heures que cet importun me laissera libres, à présent que je me suis jettée si follement dans la nécessité de lui en accorder un grand nombre. Le sommeil a fait divorce avec mes yeux. Il n'approche plus de moi, quoique son assoupissement soit un baume si nécessaire pour adoucir les playes de mon

Tom. II. P. II. K k ame,



ame. Ainsi, pendant les heures qu'il devoit occuper, vous aurez sans interruption le recit de ma fineste aventure.

Mais, après ce que j'ai fait, daignerez-vous, ou vous sera-t-il permis de recevoir mes lettres!

O ma chere amie! Souffrez que je respire.

Il ne me reste qu'à tirer le meilleur parti que je pourrai de ma situation. J'espere qu'il ne sera point défavantageux. Cependant je n'en suis pas moins convaincue que l'entrevûe est une action téméraire & qui ne peut être excusée. Toute sa tendresse, tous ses sermens, ne peuvent calmer les reproches que mon cœur se fait de cette imprudence.

Le Porteur, ma chere, a ordre de vous demander la petite quantité de linge que je vous ai envoyée dans de meilleures & de plus agréables espéranccs.

Ne me renvoyez pas mes lettres. Je ne vous demande que le linge; à moins que vous ne soyiez disposée à m'accorder la faveur de quelques lignes, pour m'assurer que vous m'aimez encore, & que vous suspendrez votre censure jusqu'à l'explication que je vous promets. Je n'ai pas voulu différer à vous écrire; afin que si vous avez envoyé quelque chose au dépôt, vous vous
hâtiez

hâtiez de le faire retirer, ou d'arrêter ce que vous auriez dessein de faire partir.

Adieu, mon unique amie ! Je vous conjure de m'aimer. Mais, hélas ! que dira votre mere ! que dira la mienne ! Que diront tous mes Proches ! & que va dire ma chere Madame Norton ! Quel sera le triomphe de mon frere & de ma sœur !

Je ne puis vous dire aujourd'hui comment ni dans quel lieu j'espere vous donner de mes nouvelles, & recevoir des vôtres. Je dois partir d'ici* de grand matin, & mortellement fatiguée. Adieu encore une fois. Je ne vous demande plus que votre pitié & vos prieres.

CL. HARLOVE.

LET TRE LXXX.

*Miss HOWE, à Miss CLARISSE
HARLOVE.*

Mercredi, à neuf heures du matin.

Si je vous aime encore ! M'est-il possible de ne vous pas aimer quand je le voudrois ? Vous pouvez vous figurer comment

K k 2 je

* St. Albans est une petite Ville à sept lieues au Nord de Londres.

je suis demeurée interdite en ouvrant votre lettre, qui m'apprend la première nouvelle... Grand Dieu du Ciel & de la Terre! Mais... mais que puis je dire? Je mourrai d'impatience si vous me faites trop attendre vos explications.

Que le Ciel ait pitié de moi! Mais est-il possible....

Ma mere sera sans doute bien étonnée. Comment lui annoncerai-je cet événement? Hier au soir, à l'occasion de quelques défiances que votre insensé d'oncle lui avoit inspirées, je l'assurois encore, fondée sur vos propres déclarations, que ni homme ni diable ne vous feroit jamais faire un pas qui ne fut conforme aux plus scrupuleuses loix de l'honneur.

Mais, encore une fois, est-il possible... Quelle femme à ce compte.... mais je prie le Ciel qu'il vous conserve.

Qu'il ne vous échappe rien dans vos lettres. Adressez les moi néanmoins chez M. Knollis, jusqu'au premier éclaircissement.

Observez, ma chere, que toutes mes exclamations ne sont point une maniere de vous blâmer. Je ne vois de coupables que vos amis. Cependant je ne conçois pas comment vous avez pû changer de résolution.

Mon

Mon embarras est extrême pour faire cette ouverture à ma mere. Cependant si je lui laisse le tems d'être informée par un autre, & qu'elle apprenne ensuite que je l'ai été plutôt qu'elle, je ne lui persuaderai jamais que je n'aye pas eu de part à votre évafion. Que je meure néanmoins si je fais quelle voye prendre!

Mais c'est vous causer de la peine; quoi qu'assurément sans en avoir l'intention.

Je dois vous répéter mon dernier conseil: Si vous n'êtes point encore mariée, gardez-vous de différer la cérémonie. Dans l'état où sont les choses, je souhaiterois qu'on pût penser que vous étiez mariée secrètement avant votre départ. Si ces hommes font valoir, & souvent pour notre malheur, le terme d'*autorité* lorsque nous sommes à eux; pourquoi n'en tirerions-nous pas quelque avantage, dans un cas tel que le vôtre, pour le soutien de notre réputation, lorsqu'ils nous engagent à violer des droits plus naturels que les leurs?

Ce qui me chagrine presque autant que tout le reste, c'est que votre frere & votre sœur sont au comble de leurs desirs. Je ne doute pas qu'à présent, le testament ne soit altéré à leur gré, & que le dépit ne produise d'autres effets de cette nature.

On



On m'avertit à ce moment, que Miss Lloid & Miss Biddulph demandent à me voir. On me dit que leur impatience est extrême. Vous jugez aisément du motif qui les amene. Je verrai ma mere avant que de leur parler. Le moien de me justifier est de lui montrer votre lettre. Il me sera impossible de lui dire un mot, jusqu'à ce qu'elle se soit mise elle-même hors d'haleine. Pardon, ma chere. C'est la surprise qui me dicte tout ce que j'écris. Si votre Messager étoit moins pressé, & si je n'avois pas ici nos deux amies qui m'attendent, je ferois une autre lettre, dans la crainte que celle-ci ne vous afflige.

Je remets votre linge au Messager. Si vous désirez quelque chose qui ne me soit pas absolument impossible, donnez ordres sans réserve à votre fidelle

ANNE HOWE.

Fin du Tome second.

